

Université Assane SECK de Ziguinchor



UFR Lettres, Arts et Sciences humaines

Département de Lettres Modernes

Mémoire de Master

Parcours : Études littéraires

Spécialité : Littérature Française

L'INTÉGRATION SOCIALE DANS L'ÉTUDIANT ÉTRANGER [(1986)] DE PHILIPPE LABRO.

PRÉSENTÉ ET SOUTENU PAR :

DAOUDA NDIAYE

SOUS LA DIRECTION DE :

Docteur RAPHAËL LAMBAL

MEMBRES DU JURY

Président de jury :

M. Cheikh Mouhamadou
Soumoune DIOP

Professeur assimilé

UASZ

Examineur :

M. Sangoul NDONG

Maître de conférences

UASZ

Encadreur :

M. Raphaël LAMBAL

Maître de conférences

UASZ

ANNÉE UNIVERSITAIRE : 2021/2022

**L'INTÉGRATION SOCIALE DANS
L'ÉTUDIANT ÉTRANGER [(1986)] DE PHILIPPE LABRO.**

DÉDICACE

À notre famille maternelle, elle qui nous a inculqué une éducation digne de ce nom. Sa tendresse a fait de nous tout ce que nous sommes à ce jour :

Particulièrement à notre tante KADY DIÉDHIOU connue sous le nom de YAFAYE, pour sa rigueur qui a suscité en nous le goût de l'effort, du courage et de l'abnégation.

À vous aussi notre oncle ALIOU BADARA DIÉDHIOU dont la sagesse a induit en nous les semences de la vertu.

REMERCIEMENTS

Nous rendons grâce à DIEU qui nous a donné la santé et la capacité de surmonter toutes les épreuves rencontrées durant notre parcours étudiant. Nous pouvons dire à ce jour et plus que jamais merci au TOUT PUISSANT.

Après cette « Louange à Allah », nos remerciements vont à l'endroit de notre directeur de mémoire le DR. RAPHAËL LAMBAL qui sans son approbation et son accompagnement nous ne pourrions réaliser ce travail. Ses conseils, sa disponibilité, son soutien, ses suggestions et ses critiques nous ont éclairé tout au long de cette rédaction. Par cette même occasion nous exprimons notre gratitude à tous les enseignants-chercheurs du département de lettres modernes pour le savoir qu'ils nous ont transmis.

À cela, nous adressons notre reconnaissance à toutes ces personnes (amis, proches et membres de famille) qui nous ont toujours encouragé et soutenu dans nos études. Nous pensons à notre grand frère SALIOU NIANG, instituteur à Faradjanto, à notre oncle NOUHA DIÉDHIU, enseignant à l'école élémentaire II de Djibanar et à notre ami LAMINE DRAMÉ.

Dans cette même lancée, nous remercions également tous nos camarades avec qui nous avons cheminés ensemble tout au long de notre cursus universitaire. Nous citerons entre autres : ALPHOUSSEYNI TRAORÉ, CIRÉ FILIDJE BADJI, MORSHINE SALL, KARIMOU DRAMÉ, BACARY SANÉ et ABDOU KHADRE CAMARA, pour la fraternité et l'entre-aide qu'ils ont toujours manifestées à l'égard de notre modeste personne.

Et enfin, nous ne saurions terminer ce remerciement sans pour autant penser à ceux qui nous ont aidé pour la relecture de ce texte. Nous pensons au doyen ALPHOUSSEYNI FATY, professeur au lycée Elhadj Omar Lamine Badji, mais aussi à notre confrère ASSANE SECK.

INTRODUCTION

Aussi vieux que l'humanité, le fait de se déplacer d'un endroit à un autre est une pratique très ancienne. Selon les études d'« archéo-paléontologie », depuis la « préhistoire » les hommes se déplacèrent fréquemment à la recherche de leurs subsistances. Sous des conditions très précaires : marcher des kilomètres, franchir des montagnes et des forêts, le « nomadisme » était la seule option pour les hommes afin d'échapper à l'aridité d'un milieu ou aux représailles. Cette pratique se poursuit tout au long de l'antiquité jusqu'à la « renaissance » notamment avec la fameuse « conquête de l'Amérique » par les Européens vers la fin des années 1400. Elle a forgé plus tard le mot « immigration ». Du latin « migratio » qui veut dire : quitter un pays pour un autre, l'immigration peut se définir comme le : « fait de se rendre dans un pays autre que celui de sa nationalité ou de sa résidence habituelle, de sorte que le pays de destination devient effectivement le nouveau pays de résidence habituelle¹. »

De nos jours, cette entrée envers d'autre pays semble prendre une proportion remarquable dans le monde. En effet, le passage de la navigation à voile à la navigation à vapeur a entraîné une grande révolution dans le secteur de la locomotion. Les avions, les trains, les voitures, les bateaux pour ne citer que ceux-là seront désormais des outils de raccourcis entre les différentes contrées du monde. Par exemple, on peut joindre un continent à un autre dans un bref délai. Les moyens de locomotion en quelque sorte sont à l'image des nouvelles technologies de l'information et de la télécommunication qui ont rendu le monde en « un village planétaire ». Cette proximité entre les différentes contrées a occasionné à son tour des flux migratoires. Pour des raisons aussi diverses que sécuritaires, économiques, personnelles, professionnelles, les hommes quittent leur pays pour séjourner ou s'installer dans un autre. Ils sont souvent confrontés à de nombreuses difficultés liées à leurs intégrations. Dès lors, la question d'immigration interpelle fréquemment celle de l'intégration.

Ainsi, l'intégration sociale est un concept polysémique. Sa définition varie en fonction des contextes : historiques, politiques et sociaux, tant dans le domaine du langage courant que dans le domaine des sciences. Cependant, il est nécessaire de préciser que le but de notre approche ne réside guère dans l'inventaire de cette notion. Car la rédaction d'un mémoire ne nous le permettrait pas. Il consiste à démontrer comment la question de l'intégration a été abordée dans la littérature notamment dans *L'étudiant étranger* de Philippe Labro.

¹ Organisation internationale pour les Migrations (IOM), « Termes clés de la migration », <https://www.iom.int/fr/termes-cles-de-la-migration>, consulté le 28 avril 2022.

L'étudiant étranger est le titre d'une autobiographie de Philippe Labro. Elle (autobiographie) se définit d'après Philippe Lejeune comme : « Un récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité ² ». Cette œuvre de Labro met cela en exergue. Dans cette dernière, le romancier revient sur son aventure américaine. Une aventure qui est faite d'un parcours initiatique mais aussi d'assimilation, d'où l'intégration.

Par l'intégration, le journaliste entend une forte volonté d'absorber l'identité d'un groupe. Cet entendement de l'auteur s'illustre davantage lorsqu'il disait ceci : « je veux devenir comme les Américains que je côtoie, je change de peau ³ ». Partant de ce propos de l'auteur de *L'étudiant étranger*, on peut voir que l'intégration est une « opération par laquelle un individu ou un groupe s'incorpore dans une collectivité, un milieu⁴ ». En d'autres termes, l'intégration sociale est un processus par lequel l'individu intériorise les valeurs et les normes qui régissent la communauté à laquelle il veut appartenir.

C'est dans cette dynamique que s'illumine la question de l'intégration sociale dans *L'étudiant étranger*. Cette thématique nous a incité dans la mesure où elle s'inscrit dans une approche nouvelle. Dans la littérature de l'aventure, les réflexions liées aux difficultés des immigrants ont déjà fait l'objet de nombreuses études. Cependant, celles d'une théorie préconisant les voies d'une intégration demeurent peu exploitées. Le système des relations sociales et des modes de socialisation étaient des objets d'étude de la sociologie. Cette approche connaît son apparition dans la littérature grâce aux projets de certains écrivains contemporains. Il s'agit de ces intellectuels qui ont pour vocation de faire la création littéraire un champ interdisciplinaire. La plume de Philippe Labro milite en faveur de ce sacerdoce. C'est la raison pour laquelle nous avons porté notre choix en sa qualité d'artiste atypique.

S'intéressé à ce sujet relève aussi de sa dimension actuelle. Loin de son épilogue, la réflexion autour de l'intégration sociale continue de polariser les débats au sein des penseurs. L'effacement d'une manière efficace des frontières par les TIC surtout l'Internet a fait que les hommes ne se contentent plus de rester chez eux. Cette situation débouche sur de véritables problèmes d'intégration des nouveaux arrivants. En tant qu'une interrogation récurrente, l'intégration sociale attire notre attention particulière. Toutefois, il est nécessaire de se poser la

² Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Édition Le Seuil, 1975, p.15.

³ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, Paris, Gallimard, 1986, p. 28. (Cette édition est celle que nous avons utilisée tout au long de ce travail).

⁴ *Le nouveau Petit Robert*, Édition millésimes, 2007, p.1348.

question de savoir en quoi cette intégration profite-t-elle à l'acculturation dans *L'étudiant étrange* ? Nous allons voir dès lors le sens qu'accorde Labro aux processus de faire corps à une autre société.

Le mimétisme est-il le modèle qu'il préconise pour l'intégration ? Quelle importance ce journaliste donne-t-il à l'hybridité ? Son art n'est-il pas au service de ce credo aussi bien par la forme que par le style ? Ces interrogations nous serviront de piste d'analyse dans l'élaboration de ce sujet trait à l'intégration sociale.

Ainsi, vouloir s'intégrer c'est accepter de devenir l'autre. L'immigré doit se conformer aux usages collectifs. Pour être reconnu comme membre d'une communauté, il lui faut adopter les modes de vie de ces derniers. Cela implique une mise en silence de ses valeurs d'origine au profit de celles de son pays d'accueil. Cet acte qui consiste à adjoindre une civilisation à une autre contribue à une mixité culturelle.

L'hybridité vise l'enrichissement. L'ajout d'une culture à la sienne favorise une ouverture d'esprit. Il permet de mieux sonder le monde en dehors de tout préjugé. En s'accoutumant des mœurs étrangères, l'individu bénéficie d'une grande expérience de vie. C'est un gain au lieu d'un déchirement, car il met l'homme au croisement des différentes valeurs sociales.

L'art de Philippe Labro obtempère à cette hybridité. Lire *L'étudiant étranger* n'est pas synonyme de lire un roman à dimension classique. Dans ce roman se côtoient tour à tour la narration, le commentaire, le dialogue transcrit intégralement, le discours indirect libre, la parole plurielle, le témoignage subjectif, etc. Il obéit au principe du désordre, du mélange. Le style de Labro s'inscrit également dans cette démarche. Dans *L'étudiant étranger* se manifeste à la fois l'écriture dite du nouveau journalisme et celle du cinéma. La première renvoie aux dialogues, à la construction scène par scène, au monologue intérieur, à l'enquête, etc. S'agissant de la seconde, elle s'identifie au synopsis et aux techniques de temporalité telles que le flashback, le flashforward et l'ellipse.

Cet art du romancier est en harmonie avec la thématique de l'intégration. Cette dernière constitue le socle de *L'étudiant étranger*. L'intégration sociale préconise l'apprentissage et le conformisme. L'apprentissage peut se définir comme un processus qui équivaut à apprendre les valeurs et les normes, c'est-à-dire un ensemble d'activités qui permet d'acquérir les savoir-faire d'une collectivité. Il se fait par l'intermédiaire de l'école, de la famille ou les groupes de pairs. Quant au conformisme, il est une soumission aux usages de la communauté d'accueil. Le conformisme désigne le processus d'influence sociale par lequel une personne est amenée à

aligner ses propres perceptions, croyances ou conduites sur celles d'un ensemble d'autres personnes⁵. C'est un acte qui consiste à se plier aux comportements des membres d'une société.

Il sied de montrer également que cette réflexion sur l'intégration sociale a été élaborée par plusieurs intellectuels et écoles de pensées. Certes, la littérature s'est penchée sur cette question, mais elle était façonnée par la sociologie. La théorie de l'intégration sociale sur la base d'absorption de l'identité de la communauté d'accueil a été défendue par l'École de Chicago. Ce courant de pensée prône « l'assimilation convergente » de l'immigré. Autrement dit l'adoption du nouveau par l'acquisition des valeurs collectives du groupe à intégrer. Cette façon d'adhérer à une société peut être aperçue dans *Le Père Goriot* de Balzac. L'itinéraire de Rastignac semble prendre cette trajectoire. D'origine provinciale, le protagoniste de *Le Père Goriot* veut se donner une place au sein de la société parisienne. En ce faisant, il décide d'apprendre les codes de conduite de cette société afin de s'y conformer.

Cependant, durant le XXI^e siècle, la théorie d'incorporation des immigrants est remise en question par certains intellectuels. Parmi lesquels figure Pap Ndiaye. Dans son ouvrage intitulé *La condition noire. Essai sur une minorité* (2008), l'homme politique français préconise l'intégration sur le modèle du pluralisme culturel. Il plaide pour l'existence d'une « logique minoritaire » plutôt que « communautaire ». Pour Ndiaye, les minorités en l'occurrence les Noirs vivant en France doivent être reconnus comme citoyens français tout en étant eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils doivent être simultanément français et en même temps noir. Revenir sur cet état de la question au sujet de l'intégration sociale nous serait très utile dans l'analyse de ce travail.

Ainsi, tout travail scientifique doit nécessairement reposer sur une ou des méthodes pour aboutir à la fiabilité des résultats de recherche. Dans ce cas, nous allons s'appuyer sur la méthode génétique. Théorisé par Sainte-Beuve, la méthode génétique sert à interpréter un texte littéraire à partir des données biographiques liées à l'auteur. Elle peut être résumée selon l'expression de l'auteur lui-même : « tel arbre, tel fruit ». Cette formule veut dire que le texte est étroitement lié à la vie de son auteur. Et par conséquent, pour sa meilleure analyse, il est nécessaire de puiser sur les informations qui lui sont propres. Cette méthode sera insuffisante pour prendre en charge entièrement notre analyse autour de ce sujet. Dès lors, nous ferons recours à la méthode sociocritique. Elle se fonde sur l'étude des manifestations du social dans

⁵ <https://formations-lettres.sorbonne-universite.fr/fr/glossaire.html>, consulté le 29/12/2022.

un texte. La sociocritique a été lancée par Claude Duchet en 1971 dans un article manifeste (Littérature n°1). Et enfin nous nous baserons sur l'intertextualité pour combler le reste de notre analyse.

À ces méthodes vient s'ajouter le plan du travail. Cette étude portant sur l'intégration sociale se répartira en trois parties. La première partie intitulée les sources et les tourments de l'intégration sociale se proposera d'étudier les facteurs qui incitent au voyage ainsi que les difficultés liées aux survies à l'étranger. La deuxième partie titrée l'intégration sociale : l'adoption et ambition mettra l'accent sur le processus de socialisation. Et enfin la troisième partie nommée le style et l'interférence de genres se penchera sur l'art du romancier.

PREMIÈRE PARTIE :
LES SOURCES ET LES TOURMENTS DE L'INTÉGRATION SOCIALE

L'aventure est au cœur de plusieurs romans d'apprentissage. L'origine de cette dernière a souvent pour soubassement le déphasage de l'attente par rapport au quotidien du sujet. Le cas de Julien Sorel et de Candide dans respectivement *Le Rouge et le Noir* de Stendhal et *Candide ou l'optimisme* de Voltaire en sont des exemples parfaits. Dans le premier, le héros se désole de son présent qu'il croit changer en dehors de chez lui. En atteste ses propos : « Faire fortune, c'est d'abord sortir de Verrières ⁶ ». Dans le second, à chaque précarité de son vécu, le personnage principal idéalise un ailleurs comme un lieu où il pourrait s'épanouir et atteindre ses aspirations. Cette idéalisation d'un endroit autre que celui connu fait ces protagonistes des personnages de rêve. Ils se définissent selon Florence Vatan comme des « chercheurs d'absolu qui compensent l'insuffisance du présent par un élan vers un ailleurs plus prometteur ⁷ ».

Le narrateur de *L'étudiant étranger* est à l'image de ces derniers. Étudiant dans un lycée qui ne correspond pas à ses goûts, éveille en lui le désir d'aller voir ailleurs. Le centre de cette destination est les États-Unis. Par l'intermédiaire de la littérature, du cinéma, de la musique entre autres, le jeune Philippe se voit fasciner par ce pays. Pour lui, cette contrée est un lieu où il pourrait concrétiser ses vœux. Toutefois, après avoir obtenu une bourse étrangère dans une université aux États-Unis, son séjour n'était que désillusion. Car, il fera face à certaines lois sociales qui n'épargneront guère son aisance. Mais aussi, le poids de la séparation (famille, pays natal) le précipite dans une immense mélancolie. Cette première partie de notre travail se proposera de développer le désir de l'inconnu, le rêve américain, la discrimination et nostalgie.

Chapitre I : Le voyage

Selon l'expression courante, le voyage forme la jeunesse. Cette pensée populaire semble attirer l'attention particulière des écrivains du siècle des Lumières. Ces philosophes, pour sortir les hommes de l'obscurantisme, du fanatisme et de la superstition, incitent ces derniers à la découverte d'autres réalités. Car selon eux, c'est à travers le voyage que l'homme peut sortir du carcan de l'ignorance. Ces propos de Rica dans cette lettre adressée à son ami Rustan éclaire cette vision : « Rica et moi sommes peut-être les premières personnes parmi les Persans que l'envie de savoir ait fait sortir de leur pays, et qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille pour aller chercher laborieusement la sagesse⁸. » Ici, le voyage est vu comme une

⁶ Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, Paris, Éditions du Carrefour, 1994, p. 31.

⁷ Florence Vatan, « Gustave Flaubert ou l'alambic des rêves », *Romantisme*, n° 178, 2017, p. 50, [en ligne], <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2017-4-page-50.htm>, consulté le 23/02/2023.

⁸ Montesquieu, *Les lettres persanes*, Paris, Flammarion, 1995, p.37.

quête de la connaissance, dans la mesure où il permet à l'immigré de faire une étude comparative des mœurs. Et par conséquent de saisir le monde en dehors de tout préjugé.

Ainsi, voyager, c'est espérer trouver un lendemain meilleur. « Partir, c'est une promesse de bonheur. C'est une délivrance ⁹», disait le narrateur de *La Nouvelle romance*. L'ailleurs représente dans l'imaginaire un lieu de rêve. Un endroit où on peut concrétiser tous ses vœux. Parce que, en ce temps moderne, l'attrait de l'inconnu naît souvent de pulsion, de fantasme reçu par l'entremise du cinéma, de la télévision, de la lecture, de l'internet, etc. Cette fascination bien qu'elle soit si proche de l'utopie, reste tout de même une source d'incitation au rêve d'un ailleurs idéalisé. Car les hommes se disent : l'herbe est toujours verte chez le voisin, d'après le dicton.

Dès lors, il conviendrait d'appesantir notre analyse sur le désir de l'inconnu avant d'évoquer ce qui caractérise le rêve américain.

1.1 Le désir de l'inconnu

Pour mieux appréhender Philippe Labro, il s'avère nécessaire de remonter jusqu'à son enfance. C'est peut-être la raison pour laquelle il a consacré cinq romans pour le cycle de sa jeunesse, partant du bas âge jusqu'à l'âge de maturité. Parmi ces romans, on peut citer respectivement *Le petit garçon*, *Quinze ans*, *L'étudiant étranger*, *Un été dans l'ouest* et *Un début à Paris* et qui constituent des typologies dites roman de formation, d'apprentissage. L'archétype de ce genre a pour référence *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* de Goethe. Comme l'indique Claude Burgelin, le roman d'apprentissage « désigne tous les récits qui décrivent les péripéties que connaît un héros dans son apprentissage du monde et qui montrent les leçons qui en sont tirées ¹⁰». C'est un genre qui peint l'itinéraire d'un jeune adolescent, qui, à force de faire face à moult épreuves de la vie accède à une certaine maturité. Pourquoi Labro réserve-t-il tant d'importance à cette phase de l'existence ?

À cette question, on peut répondre que l'auteur d'*Un Américain peu tranquille* voit en la période allant de l'adolescence à l'âge mûr le fondement de tout façonnage humain. Pour lui, c'est le moment où tout commence à prendre sens dans la vie de tout homme. C'est également la phase de tout début d'apprentissage, de découverte, d'attente d'un avenir radieux, de difficulté, de bonheur, etc. Le natif de Montauban traduit cette pensée en ces termes :

⁹ Henri Lopez, *La nouvelle romance*, Yaoundé, CLE, 1976, p. 46-47.

¹⁰ Claude Burgelin, « roman d'éducation ou roman d'apprentissage », *Encyclopædia Universalis*, [en ligne], URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/roman-d-education-roman-d-apprentissage/>, consulté le 22 février 2023.

Les gens qui font profession de parler de la jeunesse oublient souvent à quel point tout est important à cet âge de la vie. Tout ! Par ignorance de leur propre passé, manque de mémoire ou fossilisation des sens, ils laissent apparaître le récit des événements comme le déroulement facile, insignifiant, léger. Rien n'est insignifiant ou aisé entre l'âge de seize à vingt ans. Il faut tout faire, tout essayer pour que ne s'évanouisse pas la réalité violente de sa jeunesse, lorsque tout était « la première fois¹¹. »

Si entre l'enfance et l'âge de maturité constitue la base de l'existence, alors tout doit être expliqué à partir du passé. Le goût de l'inconnu se manifeste chez le narrateur d'*Un début à Paris* dès l'enfance. Tout petit, l'aspiration à d'autres horizons éveille les sens de Philippe Labro. C'est ce qu'il exprime dans ce passage monologué : « C'est « l'ailleurs » auquel tu as tant aspiré et sur quoi tu écrivais des pages et des pages redondantes sur tes cahiers secrets d'écolier¹². » L'américanophilie évoque à travers ce monologue intérieur son obsession pour la découverte. Ce désir se traduit chez lui par la passion d'un ailleurs.

Partir à la quête de l'inconnu semble trouver sa réponse en la personne même de l'auteur de *L'étudiant étranger*. En tant qu'homme de culture livresque et médiatique, Philippe Labro ne peut pas échapper à la tentation de l'inconnu. Car lorsqu'on est un amateur du livre ou de média, on découvre plusieurs endroits du monde. Dès lors, pour satisfaire cette curiosité, nous avons tendance à vouloir débarquer dans ces lieux dénichés afin de confronter la réalité livresque ou médiatique à celle de la vie réelle. Cet extrait écrit par Iva Cintra, cité par Myriam Bouchoucha démontre cette vision : « les touristes de nos jours ne partent plus pour découvrir un ailleurs mais pour rencontrer un ailleurs conforme aux représentations livresques et médiatiques¹³. » Partant de cette remarque, on peut noter que le livre ou les médias sont de véritables outils d'incitation à la recherche de l'inconnu. Philippe Labro illustre davantage cet état de fait :

Mes goûts me conduisent d'abord vers le voyage, le désir de découvrir des terres inconnues. Je suis d'une génération qui a vu débarquer à dix ans les GI (soldat de l'armée américaine), et avec eux une autre littérature, un autre cinéma, une autre musique. C'est à ce moment que j'ai découvert Hemingway par exemple, et que j'ai été captivé par ses nouvelles. La lecture m'a donné le goût d'apprendre, d'aller voir comme disait Jacques Brel¹⁴.

Concernant ces deux supports (le livre et les media), il conviendrait de souligner que le livre représente une importance capitale dans la vie de Labro. La lecture qu'avait faite ce dernier a même influencé la vision qu'il a eue du monde. Car certaines citations sont devenues pour lui

¹¹ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 225.

¹² Ibid., p. 28.

¹³ Cité par Myriam Bouchoucha dans, « Initiation littéraire, écriture et réception du voyage », Mémoire, Université Mentouri de Constantine, 2007/ 2008, p.7.

¹⁴ Par Pascal Frey, interview avec Philippe Labro, « Quel lecteur êtes-vous Philippe Labro ? », *Onlalu*, <https://www.onlalu.com/quel-lecteur-etes-vous-philippe-labro-36750/>. Consulté le 24/08/2022.

les maîtres mots de sa conviction personnelle. C'est pourquoi, dans *J'irais nager dans plus de rivière*, il avait exhorté ses lecteurs à suivre ces dernières : « Il y a plusieurs façons de revoir certaines leçons de vie. Mes cartes moleskine contiennent des expériences, nombre de citations et de notes qui, au fil du temps, m'ont donné de quoi sourire et réfléchir. Suivons-les ensemble, comme on suit une rivière¹⁵. » Suggérant à ses lecteurs à suivre les maximes de certains écrivains, Philippe Labro impose cette leçon à lui-même. Elle consiste à s'approprier la pensée des grands auteurs et en se laissant guider par celle-ci dans nos conduites.

Le choix de l'inconnu s'opère également chez l'homme de la radio par l'influence des citations lues. Certains auteurs sont avant tout des visionnaires, des moralisateurs, des hommes expérimentés et suffisamment capables de faire distinguer le bien et le mal. Ils sont des « mages », pour reprendre le terme de Victor Hugo. Cette distinction singulière notée à l'égard de ces intellectuels est tout ce qui peut nous faire adhérer à leurs opinions et les appliquées :

Convaincu, comme je l'avais appris en lisant Thoreau, que la seule question qui vaille d'être posée était : « Comment vivre ? Comment obtenir le plus de vie possible ? », Je suis parti le cœur ouvert à la recherche de cette vie-là - cette vie de plus qui m'obsédait et que je sentais remuer en moi comme un grondement sourd qui meuble, la nuit, le silence de certaines zones industrielles, dont on ne sait d'où il vient mais qui signifie qu'un haut fourneau, quelque part, ne s'arrête pas de brûler¹⁶.

À travers ce passage, Labro évoque l'influence des livres sur sa propre conduite. La lecture des œuvres en l'occurrence celle du naturaliste américain, Thoreau avait suscité son désir pour l'aventure. Aimé la conquête naquit chez lui grâce aux œuvres. Les livres sont avant tout comme des fenêtres ouvertes sur le monde. Pour Marlene Gagnon, c'est : « la lecture de romans qui nous entraînaient à travers un voyage fabuleux¹⁷ ». Elle est une connaissance virtuelle du monde. C'est cette connaissance qui booste notre curiosité et nous précipite à la découverte de l'inconnu.

Par ailleurs, l'obsession pour le goût de l'inconnu résulte de la nature de Philippe Labro. Il se présente comme une personne qui est naturellement curieuse. Évoquant cela, il écrit ceci :

J'ai eu envie de regarder plus loin, au-delà des rayons de livres, j'ai eu envie de fouiller. J'ai eu un sursaut, comme un bruit sourd en moi. C'était une sensation qui remontait à l'enfance. Et sans doute parce que j'avais toujours vécu parmi mes frères et que nous avions toujours partagé nos chambres, du plus profond que je me souviens, j'ai longtemps été troublé de me retrouver seul dans une pièce ou une maison vide, alors qu'elle n'aurait pas dû l'être, ou que je n'aurais pas dû y pénétrer. Comme si je voulais quelque chose que l'on m'interdisait de toucher, j'aimais alors

¹⁵ Philippe Labro, *J'irais nager dans plus de rivière*, Paris, Gallimard, 2022, p. 12.

¹⁶ Philippe Labro, *Un été dans l'ouest*, Paris, Gallimard, 2013, p. 8.

¹⁷ Marlene Gagnon, « Le beau voyage : Projet multidisciplinaire basé sur la lecture d'un roman », *Québec français* n° 135, 2004, p. 90.

ouvrir les portes des placards et les tiroirs, passer mes mains sur les étagères ou les meubles, soulever des piles de dossier ou de linge, habité par le goût de l'inconnu, la curiosité, le désir de l'inconnu, avancer dans le territoire des autres. Chercher, chercher parce qu'il y avait peut-être un secret ou peut-être parce que je voulais aller au-delà d'un mur sombre auquel je ne comprenais rien, celui de la vie des autres et des grandes personnes, particulièrement. Ainsi avais-je cent fois, à des heures inattendues, erré dans la maison de mes parents en province quand toute la famille était dehors, et j'étais venu contempler leur lit, leurs affaires, leur monde intime inaccessible, vêtements et objets, choses douces et palpables¹⁸.

On reconnaît par-là que la curiosité s'est longtemps imposée à Labro. Cela est provoqué par l'ultime but, celui de transcender tout doute. Tout petit, le journaliste se voit submerger par le désir de l'inconnu. L'envie de connaître le rend irrésistible face aux choses nouvelles. Sa curiosité le pousse toujours à aller au-delà de ses incompréhensions. Cette attitude, il l'avait acquise dans leur cercle d'enfance. Souvent, le jeune Philippe se contente d'aller cueillir les nouvelles que ses aînés ignorent. L'objectif de cet acte était une manière pour lui de convaincre ses grands frères qu'il est apte pour faire partie de la cours des grands.

Je suis un garçon dévoré par la curiosité, et quoique habité par une peur de chaque instant, mon orgueil me dicte de masquer mes frayeurs afin de montrer aux aînés que je suis capable de tout, digne d'appartenir à leur troupe, et de figurer de manière héroïque dans le cahier qui renferme une part de la mémoire familiale¹⁹.

Au-delà de cela, la curiosité mène plus tard l'auteur de chansons de Jane Birkin à l'envie de ne laisser en rade aucun détail. Quand on est curieux, on a souvent le sentiment de vouloir tout connaître. On a également le désir de transcender toute incertitude afin de mieux saisir la réalité. Donc la curiosité comme la philosophie est une incessante quête perpétuelle de la connaissance. Parce que tout simplement en disposant de faculté curieuse, le désir devient aussitôt insatiable:

Je souhaitais d'autres occasions, j'aspirais à d'autres aventures. Mon appétit d'Amérique n'était pas satisfait, ma curiosité croissait avec le temps. Je n'avais pas encore assez reçu de ce pays, de ses villes, ses États, ses routes, ses surprises, ses paysages, ses rencontres. Je commençais seulement à en saisir l'ampleur, la férocité et la poésie, il m'importait d'en savoir plus²⁰.

Après avoir concrétisé son rêve de partir étudier dans une université située à Lexington dans l'État de Virginie, Philippe Labro aspire à d'autres aventures à l'intérieur de son aventure américaine. Les États-Unis se présentent du point de vue de la superficie comme une gigantesque contrée. Labro fait cette remarque lorsqu'il voyageait vers l'Ouest, plus précisément au Colorado : « je me dirigeais maintenant vers un monde dont je ne connaissais pas ni la

¹⁸ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., pp. 84-85.

¹⁹ Philippe Labro, *Le petit garçon*, Paris, Gallimard, 2018, pp. 30-31.

²⁰ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 250.

mesure, ni la limite. C'était peut-être cela, la vraie Amérique. Et celle que j'avais connue jusqu'ici n'avait peut-être servie que d'aimable préface²¹. » Évidemment étant curieux, le narrateur autodiégétique ne peut qu'éprouver le désir d'autres occasions devant cette immensité de l'Amérique. Puisque sa curiosité lui a procuré « la faim de tout voir, tout comprendre, tout connaître. Tout, le plus sublime, comme le plus laid²². »

Elle s'observe donc ici comme la clé d'une « connaissance encyclopédique ». C'est peut-être au vu de cela que Gargantua, dans *Pantagruel*, prodigue à son fils de n'ignorer aucune chose. Sans doute, il laisse entendre à cet effet qu'il veut que son enfant soit doté d'une grande curiosité. Car selon lui, c'est cette dernière qui le hissera au rang des sages. C'est pour cela qu'il écrivait dans cette lettre :

Je veux que tu apprennes parfaitement les langues : d'abord le grec comme la Quintilien, en second lieu le latin, puis l'hébreu pour l'écriture sainte, le chaldéen et l'arabe pour la même raison et que tu formes ton style sur celui de Platon pour le grec, de Cicéron pour le latin. Qu'il n'y ait pas de faits historiques que te ne gardes présent à la mémoire, ce à quoi t'aidera la description de l'univers par les auteurs qui ont traité ce sujet. Quant aux arts libéraux, géométrie, arithmétique et musique je t'en ai donné le goût quand tu étais encore petit, à cinq ou six ans ; continue : de l'astronomie, apprends toutes les règles. Mais laisse-moi l'astronomie divinatoire et l'art de Lullius, qui ne sont qu'abus et futilités. Du droit civil, je veux que tu saches par cœur les beaux textes et me les commentes avec sagesse²³.

Recommandant son fils à être aux aguets de moindre chose, Gargantua fait voir que la curiosité est l'arme de l'intellect. Pour être armé de science dans la vie, il est primordial d'être curieux. Car il nous pousse à aller toujours au-delà de toute incertitude. L'insatisfaction devient dès lors un atout à travers lequel nous pouvons accéder aux faîtes de la sagesse. Gargantua illustre encore cela. En voulant que son garçon soit imprégné d'un esprit curieux, il espère voir en ce dernier « un abîme de science²⁴ ». Donc la curiosité en nous précipitant au désir de l'inconnu, s'identifie comme source d'une connaissance multiple.

En revanche, la curiosité se dévoile aussi comme un mauvais comportement. Celle-ci, quand elle s'exprime jusqu'à l'excès, elle nous pousse parfois à s'avancer dans l'affaire des autres. Et cet acte n'est pas en harmonie avec les vertus sociales établies. Il peut même ressembler à un vol une fois qu'on est surpris. C'est ce que Labro nous démontre dans ces phrases suivantes :

Adolescent ensuite, vivant en appartement à Paris, j'avais moins ressenti cette envie mais il m'était resté le même travers et ce jour-là, dans les *barracks* (quartier des Noirs), dans le silence

²¹ Philippe Labro, *Un été dans l'ouest*, op. cit., p. 14.

²² Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 38.

²³ François Rabelais, *Pantagruel Gargantua*, Paris, Hachette, 1994, p. 71.

²⁴ *Ibid.*, p. 73.

rompu par le miaulement du vent de novembre le long des passerelles et pilotis, le vieux désir a resurgi, augmenté par l'étrangeté que me procuraient les choses américaines, odeurs, couleurs et tissus que je ne connaissais pas. Ce jour-là, chez Rex Jennings, je pousse la porte de sa chambre à coucher, j'ouvre l'armoire de bois léger, j'examine lentement les vestes sur les cintres, puis les robes de femme, les habits de Doris. Je caresse une pile de chemisiers, puis les pulls, les sous-vêtements, enveloppé par ce sentiment venu de loin que je fais quelque chose de mal et que j'aime ça²⁵.

Le réalisateur de *Le crime* montre jusqu'où la curiosité pouvait le conduire. Cette vieille habitude semble être toujours pour lui un léger défaut dont il n'a pas pu se débarrasser. Comme on le dit le plus fréquemment : l'habitude demeure une nature. À l'occasion d'une séance de cours de français qu'il devait dispenser à la femme de Rex Jennings, son professeur, et qu'il avait trouvée cette dernière absente, Labro seul dans cette maison se mit à fouiller. Certes, on reconnaît qu'il n'a pas l'intention de prendre quoique ce soit, mais son acte laisse penser à cela. Tel est même son cas. Car en faisant ce geste, il sera surpris par quelqu'un d'autre qui le voit comme un voleur :

Je ne sais pas combien de temps je fais ce geste mais, dans mon dos, j'entends un bruit différent de celui du vent et du poêle qui craque et je retourne. Il y a une femme que je n'ai jamais vue, en manteau droit, une Noire aux yeux jaunes, qui me regarde sans bouger, avec un léger sourire indéfinissable. - Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? Un instant paralysé par l'impression d'avoir été pris en faute, je laisse vite tomber les vêtements et ferme l'armoire derrière moi. J'ai le cœur qui bat fort, jusqu'à la panique²⁶.

Même similaire à l'action de voler, à vrai dire ici, l'acte du cinéaste est motivé que par sa forte curiosité qui se traduit à son tour par la sensation de vouloir tout connaître. Ce désir s'est formulé en lui parce que tout s'affiche sous ses regards comme nouveau. C'est l'Amérique même qui se présente comme ça à l'époque. Le nom nouveau désignant ce continent n'était pas fortuit. Il était le centre de toutes les inventions. C'est cette nouveauté qui a éberlué Labro. Et qui l'a poussé aussi de manière inconsciente à chercher dans les affaires de ses hôtes au *barracks*. Donc pour être une valeur positive, la curiosité doit être modérée, contrôlée.

À la fin de notre analyse portée sur ce chapitre, nous pouvons retenir que le désir de l'inconnu est un vœu formulé dès tout petit chez le journaliste de « Paris match ». Parce qu'il est doté d'une nature curieuse. C'est cette curiosité qui a entraîné chez lui la sensation de vouloir percher tout inconnu. Elle se résume par la quête de la sagesse, mais aussi par la tentation d'un ailleurs. C'est peut-être cette envie de l'ailleurs qui s'est transposée en lui en un désir de l'Amérique.

²⁵ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 85

²⁶ Ibid., pp. 85-86.

1.2 Le rêve américain

Philippe Labro éprouve une grande passion pour les États-Unis. Celle-ci se justifie par le fait que, depuis son jeune âge, il a été fasciné par ce continent.

En effet, à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, le rêve américain nourrissait la plupart des hommes. En libérant le monde du joug du Nazisme, les États-Unis deviennent la vitrine d'un grand pôle attractif. Cette attractivité se confirme d'avantage avec la mise en place d'une politique dénommée le « soft power ». Il s'agit de faire la propagande des modes de vies américains, d'où la fameuse expression : « l'american way of life ». Le cinéma, la littérature, la musique, les accessoires, etc., étaient au service de cette politique. Ils constituaient une véritable influence de l'image de l'Amérique à travers le monde :

Tout part de mon enfance. Je suis né juste avant la Deuxième Guerre mondiale et pendant toute la guerre, mes parents m'ont parlé du jour où les Américains arriveraient. Dès l'âge de quatre ans, l'Amérique a représenté pour moi la liberté. Avec la Libération sont arrivés en France tous les éléments de la culture américaine dont nous avons été privés : le cinéma, la musique et la littérature. Au lycée, nous séchions les cours pour aller voir John Ford, Orson Welles et Billy Wilder au cinéma des Champs-Élysées. J'avais, déjà, cette envie de l'Amérique²⁷.

Le spécialiste des États-Unis évoque tout ce qui lui avait donné le goût du nouveau continent dès le bas âge. Parmi ces derniers figure la littérature. La lecture des écrivains américains avait influencé son rêve. Il note à cet effet dans ce monologue intérieur : « Je me dis confinement ceci : Fenimore Cooper, Jack London [...], tu t'es nourri de tout cela dans ton enfance²⁸ ». Ayant donc une culture littéraire, le journaliste n'a pas échappé à l'admiration de l'Amérique sur la base de ses lectures. En évoluant dans un environnement familial qui a réservé une grande place pour la littérature, l'auteur de *L'étudiant étranger* développe très tôt une passion fulgurante pour la lecture. Il rappelle cela dans ce passage :

Mes parents lisaient beaucoup et à la maison, il y avait des livres partout. Il n'était pas rare qu'une fois le repas terminé, mon père tourne autour de la table et nous lisant « Cyrano de Bergerac ». Cela m'a beaucoup marqué et j'ai gardé une passion pour Edmond Rostand. Ce que je cherchais dans un livre? Le récit, le suspense, que va-t-il se passer? Quelque chose qui éveille ma curiosité²⁹.

Évoquant son attachement pour l'univers livresque, Philippe Labro peut être vu comme un personnage de rêve. À l'instar de Madame Bovary, l'auteur de *Le petit garçon* rêve d'une vie

²⁷ France-Amérique, « Philippe Labro, l'inlassable « américanologue », 21 Septembre 2017, <https://france-amerique.com/fr/philippe-labro-linlassable-americanologue/>, consulté le 24/08/2022.

²⁸ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 28.

²⁹ Par Pascal Frey, interview avec Philippe Labro, « Quel lecteur êtes-vous Philippe Labro ? », *Onlalu*, <https://www.onlalu.com/quel-lecteur-etes-vous-philippe-labro-36750/>, consulté le 24/08/2022.

similaire à celle miroitée dans l'itinéraire des personnages fictifs. Or, il ignore que les productions que ce soient les livres ou les films même si elles incarnent une part de réalité, mais restent apparenter à un monde de fiction. Cette ignorance de sa part ne peut être qu'une évidence. Puisqu'en s'adonnant à la lecture des œuvres en tant qu'enfant, il n'a pas si développé la faculté de discerner ce qui relève de la fiction à côté de la réalité.

D'ailleurs, le lecteur est différent du critique qui cherche dans l'œuvre le langage de l'auteur pour l'interpréter. Il joue le rôle d'un simple admirateur de l'œuvre. C'est ce que Roland Barthes dévoile lorsqu'il disait : « lire, c'est désirer l'œuvre, c'est vouloir être l'œuvre, c'est refuser de doubler l'œuvre en dehors de toute autre parole que la parole même de l'œuvre³⁰ ». Et Sartre ajoute dans ce sens que : « la lecture est un pacte de générosité entre l'auteur et le lecteur, chacun fait confiance à l'autre, chacun compte sur l'autre, exige de l'autre autant qu'il exige de lui-même³¹. »

Partant de cette logique de ces deux critiques littéraires, nous pouvons appréhender que la lecture ne soit rien d'autre qu'une croyance à la vision du monde exposé par l'auteur. C'est une activité qui consiste à donner du crédit de ce qui ressort de l'imaginaire. L'acte qui a concouru au voyage des conquistadors espagnols illustre bien ce fait. Ces derniers, par l'entremise du récit de voyage de Francisco de Orellana par Gaspar de Carvajal et du mythe des « cités d'or » croient à l'existence d'une immense richesse en Amérique. Donc la lecture nous invite aux rêveries. Évoquant cette vision, le narrateur homodiégétique de *L'étudiant étranger* note ceci :

Parmi les autres mots qui s'inscrivirent en moi, il y avait celui-ci : « héros ». Il me semblait qu'il en existait plusieurs sortes. D'abord, ceux que m'apportait la lecture : Jack London, Fenimore Cooper, James Olivier Curwood, les feuilletons de Paul Féval et les aventures du capitaine Corcoran - un nom que je trouvais enchanteur. Je rêvais des pays qu'ils avaient traversés, des obstacles qu'ils avaient franchis³².

Ainsi, de la même manière que la littérature, le cinéma a également marqué l'intérêt du réalisateur de *L'alpagueur* pour les États-Unis. Comme il l'a si bien fait remarquer ci-haut, tout a pris son envol dans son enfance. À partir de son adolescent, le cinéma avait envahi son quotidien. Cela est dû à un environnement social dans lequel il évoluait. La France, telle qu'elle se présentait à l'époque, était une société qui accordait une place prépondérante au cinéma. À chaque soir, les familles se rendirent aux ciné-clubs pour partager des moments de symbiose et

³⁰ Roland Barthes, *Critique et vérité*, Paris, Le Seuil, 1966, p.79.

³¹ Jean Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948, p. 62.

³² Philippe Labro, *Le petit garçon*, op. cit., p. 49.

de distraction. Durant l'occupation, ce cinéma connaît son « âge d'or ». Comme l'indique Sellier, cité par Delphine Chedaleux, à cette période, il était « un lieu privilégié d'expression culturelle, de résistance morale et intellectuelle ³³». Évoluant dans une société comme celle-ci, Labro ne peut que témoigner son goût pour le septième art. D'où ces propos : « j'avais un goût prononcé pour le feuilleton ³⁴», recueillis par Pascal Frey dans une interview.

Après la capitulation de l'Allemagne, les films américains envahissent le monde du cinéma. Avec le rayonnement du temple de l'industrie cinématographique américaine, Hollywood, on assiste à l'omniprésence des films américains qui deviennent de plus en plus suivis à l'échelle planétaire. Le journaliste de « France-Soir » qui avait une attirance pour le cinéma va vite être gagné cette fois-ci par le goût des films américains. En côtoyant ces derniers, naît son amour pour l'Amérique et l'idée d'y aller découvrir devient pour lui une obsession. Dans *L'étudiant étranger*, il se remémore de cette fascination qui l'habitait lorsqu'il suivait les films américains. Il écrit dans ce sens : « les films de Gary Cooper et Rita Hayworth [...], Tu t'es nourri de tout cela dans ton enfance³⁵. »

Ici, le participe passé du verbe nourrir : « nourri » est employé dans son sens connoté. Sa véritable valeur peut désigner l'acte de rêver. C'est-à-dire le fait de désirer un idéal. Et ce désir n'est rien d'autre que celui des États-Unis. On peut noter dans cet extrait l'irrationalité du rêve de Philippe Labro. En désirant l'Amérique par le biais des films, il se précipite dans l'illusion du réel. Car l'univers du film est loin de celui de la vie réelle. Par l'apport des techniques du procédé cinématographique (montages, incrustations, raccords, etc.), le film incarne plus le fantastique que le réel. Mais il faut noter qu'il est un véritable levier qui est au service de vendre l'image d'un pays.

À ces séductions pour le nouveau continent occasionnées par les films, vient se greffer l'image que les hommes ont attribuée à ce continent. L'hégémonie américaine à la suite de la Deuxième Guerre mondiale ne laisse indifférente aucun peuple. Elle avait gagné le pari de l'admiration de tous. Aussi bien dans le domaine militaire, diplomatique que dans le domaine

³³ Cité par Delphine Chedaleux dans, « Des jeunes femmes dans le cinéma français sous l'occupation : contradictions en noir et blanc » *Le temps des médias*, n°12, 2009, p. 163 [en ligne], <https://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2009-1-page-163.htm>, consulté le 4/10/2022.

³⁴ Par Pascal Frey, interview avec Philippe Labro, « Quel lecteur êtes-vous Philippe Labro ? », *Onlalu*, <https://www.onlalu.com/quel-lecteur-etes-vous-philippe-labro-36750/>. Consulté le 24/08/2022.

³⁵ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 28.

économique, social et culturel, le modèle américain fait l'objet de mimétisme mondial : « l'humanité entière est influencée par le modèle américain³⁶. »

En France, cette influence revêt une dimension particulière. Pour rappel, les Etats-Unis constituent aux yeux des Français la puissance libératrice. Celle à l'exploit de qui, ils ont accédé à la souveraineté absolue. C'est ce qui dès lors fait de lui le centre du rêve français. Cette vision populaire va à son tour déclencher plus tard le voyage du parolier de Johnny Hallyday en direction des États-Unis. Ce dernier, en plus de ce qu'il avait lu, vu et qui l'avait tant aspiré pour le nouveau continent, s'ajoute à ce qu'il avait entendu.

Gagné par le discours flatteur des deux hommes présentateurs d'une bourse étrangère en destination des États-Unis, le protagoniste de *Quinze ans* décide de porter sa candidature. Il a été émerveillé de la façon dont ces deux inconnus avaient qualifié cette bourse. Car ils l'associaient à quelque chose qui est « exceptionnelle » qui est « une chance unique³⁷. »

Ces qualificatifs mélioratifs qu'ont attribués ces hommes à cette bourse montrent que l'Amérique est un lieu hors du commun. Un continent qui peut être vu à l'image de paradis terrestre. C'est au regard de tout cela que le cinéaste est habité par une euphorie indescriptible au moment où son rêve devient réalité :

Ça m'exalte d'être là, dans cette vallée perdue de Virginie, sur ce campus si beau et si impeccable que j'en ai eu un coup à la poitrine lorsque je l'ai découvert ; ça m'exalte, parce que là-bas, loin, très loin, en France, mes frères ne le vivront jamais et les amis que j'ai laissés derrière moi, au lycée, au lendemain du bac philo, eux aussi ont raté cette formidable aventure³⁸.

Philippe Labro confirme davantage que le rêve américain est une obsession de tous les jeunes français de sa génération. C'est dans cette optique qu'il disait : « Les «autres » ne sont pas ici dans le *dorm* (dortoir des étudiants), sur le campus. Je les ai quittés. Il me plaît d'imaginer qu'ils pensent à moi et qu'ils en meurent de jalousie douloureuse³⁹ ». Parce que pour lui, contrairement à la France, l'Amérique symbolise l'espoir. Elle est à l'antipode de l'impossible. C'est un endroit où l'espérance ne se heurte à aucune barrière pour faire sa route. Dans la mesure où elle regorge des meilleures Universités, des meilleures entreprises, des meilleures technologies, des meilleures villes au monde. C'est pour cette raison qu'elle demeure une contrée prometteuse :

³⁶ « Qu'est-ce que l'American Way of Life? », <https://www.americanbeauty-thefilm.com/>, consulté le 29/08/2022.

³⁷ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 13.

³⁸ Ibid., p. 27.

³⁹ Ibid., p. 28.

Je sens sourdre en moi la même promesse, le même espoir qui m'avait gagné lorsque j'ai aperçu dans les écharpes de brouillard les premiers gratte-ciel de New York, du haut du pont du paquebot qui m'amenait du Vieux Continent. Le même espoir, la même pensée qui m'a traversé lorsque j'ai embrassé plus tard, d'un seul coup, d'un premier regard, la Virginie et le campus, et ses colonnes et ses pelouses et sa quiétude et son aspect d'un autre âge et d'un autre temps⁴⁰.

Cette promesse qu'offrait l'Amérique aux yeux de Labro recouvre une double dimension. Premièrement pour lui, la vision panoramique de ce beau continent n'est que synonyme d'espérance à un lendemain meilleur. L'éblouissement que les gratte-ciel suscitent marque le début d'une lueur en un avenir prospère.

En second lieu, selon Labro, l'Amérique est un continent où tout dessein est susceptible d'être réalisé. En étant le modèle par excellence de la démocratie, les États-Unis restent attachés aux principes de la déclaration de leur indépendance. Parmi lesquels demeure sacro-sainte cette trilogie : « la Vie, la Liberté et la poursuite du Bonheur ». (Déclaration d'indépendance des États-Unis d'Amérique, 4 juillet 1776.) Cet attachement à ces principes fait qu'aux États-Unis tout le monde a droit à la réussite :

La vision de l'Amérique comme une terre de toutes les possibilités accompagne l'émigration de nombreux étrangers, qui rejoignent le pays dans l'espoir d'y trouver un avenir meilleur. Le principe démocratique, qui est au fondement même des États-Unis et constitue l'une des bases de la société américaine, laisse espérer une parfaite égalité des chances. Plusieurs personnages d'étrangers viennent ainsi chercher, aux États-Unis, la possibilité de transformer leur destin⁴¹.

On peut voir par-là que l'Amérique est différente des autres peuples où la prospérité se doit par naissance. Par exemple en France, pendant l'ère monarchique pour avoir une vie prometteuse, il est nécessaire d'appartenir à l'aristocratie. C'est le seul milieu où l'espérance peut être possible. Car c'est les nobles qui détiennent la clé du succès. Alors qu'en Amérique même si on est issu de nulle part, il suffit d'être courageux pour gagner sa vie. L'auteur de *Mon Amérique* abonde dans cette logique :

Ils (les pionniers) sortent tous de nulle part. Beaucoup sont des immigrés. Des Juifs chassés par le nazisme. Il y a beaucoup de Noirs qui se battent pour obtenir leurs droits civiques. Tous sont des inventeurs. Ils ont fondé les bases, aussi bien en matière de musique, cinéma, littérature, politique, qui nous ont tous influencés. C'est seulement en Amérique que de tels destins pouvaient surgir. Oprah Winfrey, l'arrière-petite-fille d'esclaves, devenue reine de la télévision. Only in America. Rosa Parks, la jeune noire inconnue qui, parce qu'elle refuse de se lever dans

⁴⁰ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 36.

⁴¹ Carine Perreur, « Le rêve américain dans l'œuvre de Romain Gary », Thèse, Université Sorbonne Nouvelle - Paris III, 2012, p. 112.

l'autobus de Montgomery, en Alabama, déclenche à elle seule une révolte nationale. Ce sont mes héroïnes⁴².

À la lumière de cette réflexion, nous pouvons voir que Labro en rêvant de l'Amérique était plus dans l'émotion que dans le réel. Car c'est sur la base des considérations littéraires, cinématographiques et des discours populaires qu'il avait porté toute son attention à l'égard de ce continent. C'est ce qui le rapproche davantage à des personnages de rêve qui se nourrissent de l'imaginaire et que de fait concret.

Chapitre II : L'étranger (ailleurs)

Vivre dans un pays étranger présente un avantage considérable. L'expatrié, loin de sa demeure natale entre en contact avec d'autres réalités sociales. Cette situation lui procure des expériences nouvelles. Car au moins il comprendra la langue du pays d'accueil ainsi que leurs mœurs.

Cependant, l'étranger est également un lieu de souffrance. En paraphrasant Philippe Labro, à l'étranger, l'émigré passe rapidement en position de fragilité. Par le regard xénophobe des indigènes, il est souvent victime d'injustice. Beaucoup d'étrangers connaissent ce sort en l'occurrence les Noirs qui sont heurtés au racisme.

Dès lors, il serait judicieux dans ce chapitre de porter notre réflexion sur la discrimination infligée aux étrangers. D'abord en mettant l'accent sur les lois administratives visant les étudiants étrangers, ensuite la condition des Noirs. Puis l'élargir sur l'analyse des révolutions anti-discriminatoires. Et enfin voir la nostalgie comme entrave à la survie.

2.1 La discrimination

La discrimination revêt plusieurs formes. Certes de nos jours, quand on parle de discrimination, on fait souvent référence à celle qui sous-tend la ségrégation entre les races. Parce que, peut-être, c'est cette forme de discrimination qui a plus marqué l'histoire de l'humanité. C'est la shoah mais également le racisme envers la communauté noire depuis des milliers d'années. Cependant, il peut exister d'autres types de discrimination à savoir : religieuse, sexiste, homophobe, salariale... Grosso modo, tout acte peut être considéré comme discrimination s'il vise une inégalité de traitement entre les individus ou les groupes d'individus.

⁴² Interview Olivier Royant, « Les rêves américains de Philippe Labro », *Paris Match*, 18/11/2012, Mis à jour le 18/11/2012, <https://www.parismatch.com/Culture/Livres/Les-reves-americaains-de-Philippe-Labro-159296>, consulté le 23/08/2022.

Cette distinction ségrégationniste qui s'opère entre les personnes se fait lire dans ces propos de Philippe Labro :

Je suis furieux contre le sort qui m'a désigné un Autrichien pour partager ma vie pendant toute l'année Universitaire. Je crois que c'était le sort. Maintenant, je vois bien qu'on nous avait accouplés parce que nous étions les deux étudiants étrangers, présent pour une année seulement, titulaire d'une bourse d'échange et que nous n'avions aucune chance, ni possibilité, de nous intégrer au système sociale que fabrique la vie d'université. Nous ne faisons pas partie du plan de modelage du citoyen américain⁴³.

En faisant une prise de conscience sur leurs situations, Labro montre la singularité de leur destin au sein de leur université d'accueil. Pour lui, s'il a pu avoir un sort commun avec l'Autrichien c'est parce qu'ils étaient tous venus de l'étranger. Et par conséquent privaient des opportunités accordaient aux autres étudiants de natifs américains. Au moment où ces étudiants bénéficient de toutes les chances pour poursuivre leurs études, eux sont contraints de partir à la fin de leur première année d'étude. L'étranger a été toujours victime d'inégalité. De nombreuses lois visent à favoriser les originaires du pays que ceux qui y débarquent. Jean Philippe Foegle démontre le cas des étudiants étrangers :

Supposés placés sur un siège éjectable en raison de leur vocation à retourner dans leur pays d'origine à l'issue de leurs études, les étudiants étrangers ne bénéficient que bien rarement de véritables droits. Corollaire immédiat de la précarité du statut administratif des étudiants étrangers : les discriminations les visant sont plus aisément légitimées par le juge⁴⁴.

Foegle évoque dans ce texte que les étudiants étrangers peinent à s'épanouir dans leurs études. Parce que tout simplement les lois administratives érigées à leurs endroits tâchent à les défavoriser. Les administrateurs en raison de leurs appartenances à d'autres nations et de leurs possibilités de retourner chez eux, établissent des lois qui ne les prennent pas trop en compte. Car sachant qu'ils seront utiles en faveur de leur pays que celui où ils ont subi leurs formations.

Les attitudes égoïstes affectent souvent ceux qui sont considérés comme habitants d'un autre pays et vivants à l'étranger. Pour cause de leurs appartenances géographiques, ethniques, de couleurs et autres, sont mis à l'écart de la vie que pourraient s'offrir les autochtones. Dans *L'étudiant étranger*, Philippe Labro relève ce constat vis-à-vis de la condition des Noirs américains :

Les habitants des *barracks*, ne participaient pas au circuit étincelant des *parties* dans les fraternités et des *dates* (*date* est un mot forgé par cette communauté d'étudiant. Il a une double signification. Il désigne un rendez-vous mais aussi une petite amie) dans les collèges des jeunes

⁴³ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 27.

⁴⁴Jean-Philippe Foegle, « L'infra-statut de l'étudiant étranger », *Plein droit*, n° 103, 2014, p. 37, [en ligne], <https://www.cairn.info/revue-plein-droit-2014-4-page-36.htm>, consulté le 24/08/2022.

filles. Ils ne chantaient pas dans les chorales, revêtus de leur spencers blancs ; ils ne se préoccupaient pas de savoir quelle serait leur escorte au grand bal de février ; il n'y avait pas sur leur visage la même confiance éblouie en un futur limpide et réussi ; ils connaissaient les problèmes d'insertion dans une société dont ils formaient comme un sous-prolétariat, et alors nous croisons certains d'entre eux, ils nous semblaient parfois qu'ils nous regardaient avec aigreur, ou bien était-ce de la condescendance⁴⁵.

Dans cette comparaison, Labro met en lumière la situation précaire des Noirs. Comparés aux Blancs, ils subissent toutes les injustices. Leurs droits les plus élémentaires sont bafoués au sein d'une communauté où ils sont privés de tout. Ils ne peuvent fréquenter les mêmes établissements ni avoir les mêmes insertions que les Blancs. Cette privation qui victimise les Noirs symbolise le racisme spontané de la communauté blanche à cette époque au sein de la Virginie. C'est cette observation qu'a fait Labro lorsqu'il disait :

Je ne sais rien des Noires. À cette époque, la Virginie, telle que je l'avais découverte, est totalement ségrégationniste. Les seuls Noirs auxquels j'ai eu l'occasion de m'adresser sont les trois employés de l'université qui nettoient le campus, ou bien parfois quelques serveurs de restaurant dans la petite ville adjacente à notre collège. Et même dans cette petite ville, nous n'avions aucune raison de parler avec les Noirs, ils vivent dans un quartier au-delà de nos limites, nous y pénétrons pas. Ici, c'est le Sud⁴⁶.

Le vécu des Noirs au Sud des États-Unis demeure toujours problématique. Contrairement aux autres zones en l'occurrence le Nord où les Noirs se sont affranchis de leurs chaînes d'esclavage, le Sud plus précisément la Virginie reste camper sur sa position. Même après la révocation de certaines lois antiracistes comme l'interdiction de mariage bi-racial, la légitimation de l'esclavage, le Noir est vu dans cette partie à l'image du cliché de son passé. Un cliché qui le présentait comme étant un sauvage maudit et dépourvu de raison. Ces préjugés fabriqués en toutes pièces par les Blancs sont tout sur quoi ils se basent pour ne pas constituer un bloc homogène avec les Noirs. Puisque dans leur conscience, se sont eux qui représentaient cette race supérieure et à qui le destin de l'humanité est confié.

Ainsi, en se considérant supérieur aux Noirs, le peuple blanc se veut toute séparation avec la communauté noire. La configuration de l'espace à cette époque œuvrait en faveur de ce credo. L'espace était conçu de telle sorte que Blancs et Noirs vivaient chacun dans leur coin. Ce qui encourage dès lors la rupture de toute possibilité de fréquentation : « je suis institutrice de l'autre côté de la ville, dit-elle, du côté où vous n'allez jamais ⁴⁷ ». Ainsi se présente April (une noire) au héros de *L'étudiant étranger* pour montrer à ce dernier qu'il est interdit

⁴⁵ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 83.

⁴⁶ Ibid., p. 86.

⁴⁷ Ibid., p. 87.

aux « étudiants de fréquenter les *barracks*⁴⁸ ». Dans *Un été dans l'ouest*, Labro continue à voir cette même frontière séparant ces deux communautés à l'intérieur de l'Amérique. En poursuivant son aventure américaine en direction de l'Ouest, il observe cette dissociation entre Blancs et Noirs dans certains lieux :

Il y avait des grosses mémés aux bras laiteux et enflés, avec leurs bébés qui dormaient dans des couffins en toile, des Noirs qui cherchaient un coin tranquille car même si nous étions dans l'Ohio, non ségrégationniste, et qu'aucun interdit n'était écrit sur les murs, il y avait des endroits plus réservés aux Blancs que d'autres⁴⁹.

Labro fait dans ce passage la peinture de la souffrance des Noirs. Il les montre comme des va-nu-pieds. Dépourvus de tout privilège social, ils cherchent à se caser dans les coins à la merci du froid glacial. Cette difficulté des Noirs à trouver une place digne dans cette société s'explique par leur passé. En débarquant pour la première fois en Virginie, ils étaient considérés par les soi-disant autochtones comme des étrangers. C'est cette image de l'étranger qui les poursuit. En tant que natif d'ailleurs, il est légitime aux yeux de la masse populaire (les Blancs) qu'ils soient à l'écart de tout ce que l'Amérique offrait comme avantage.

Parallèlement à ces barrières sociales, aucune relation amoureuse entre Blancs et Noirs n'est tolérée dans cette communauté virginienne. Labro reconnaît cela très vite lorsqu'il tombe amoureux d'une jeune fille noire. Dès leur première rencontre celle-ci tint ce propos :

Nous nous regardons. Elle respire plus serré, comme moi. Je vois dans ses yeux cette lueur un peu folle, cet éclat doré qui se dilate dans la prunelle marron et m'avait frappé dès qu'elle était apparue dans l'entrebâillement de la porte de la chambre à coucher. Elle entrouvre ses lèvres en un sourire qui n'a plus rien de commun avec tout ce qui précédèrent, un peu triste et fané, comme si elle avait déjà vécu tout cela.

- Non, répète-elle. C'est trop dangereux. C'est impossible⁵⁰.

Après avoir décrit le début d'une rencontre marquant la naissance d'un amour bi-racial, le personnage principal de *L'étudiant étranger* reçoit un signal fort de la part de sa partenaire sur l'impossibilité de cet amour. À peine arrivé à Virginie, il ignore toutes les lignes de conduite qu'avait fixées cette société. Pour lui, la Virginie était comme l'ancien continent d'où il venait où l'amour bi-racial n'est objet d'aucune interdiction sociale. Mais par cette parole d'April et ses propres observations, il se rend compte de ce phénomène :

J'avais clairement compris qu'il y avait des choses, dans la vallée verte et blanche de Virginie, qu'on ne faisait pas. On ne triche pas, on ne vole pas, on ne ment pas, on passe les examens sans

⁴⁸ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 89.

⁴⁹ Philippe Labro, *Un été dans l'ouest*, op. cit., p. 34.

⁵⁰ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 89.

aucune surveillance, on respecte le code d'Honneur, l'*Honor Système*, et tout naturellement dans ce système il n'y aucune place pour l'amour avec une Noire⁵¹.

Quels que soient les principes d'honneur qu'incarne son établissement, Philippe Labro reconnaît que celui-ci condamne tout acte allant dans le sens d'aimer une Noire. Par-là, on peut voir qu'il est en train de faire une critique acerbe à l'endroit de son université et plus particulièrement à ceux qui ont établi ces lois. L'institution scolaire est un lieu laïc par excellence. Elle ne doit pas cautionner les démarches de toute forme de discrimination. Elle doit veiller aux principes de la démocratie.

L'interdiction de couple « interracial » suscitait beaucoup de polémique. Certes comme nous l'avons évoquée ci-dessus, elle était une loi déjà abrogée entre temps. Mais peine à être acceptée dans la conscience de la majorité des Blancs. Parce que pour eux, accepter cette liaison entre Noir et Blanc, c'est favoriser « le mélange du sang des Noirs ⁵² ». C'est-à-dire le métissage. Alors pour éviter cela, ils bannissent tout rapport entre ces deux communautés.

Néanmoins, le narrateur de *L'étudiant étranger* va briser ce tabou social. Conscient du danger que pourrait susciter le fait de nouer une liaison amoureuse avec une Noire, il persiste tout de même à poursuivre son dessein. Mais cette relation reste clandestine. Par le regard de la société, ils (lui et sa petite amie) décidèrent de consommer cet amour qui les liait en toute discrétion. Soulignant ce fait, Labro dit ceci : « La revoir ! L'envie tenace m'en était venue le soir même du jour où je l'avais rencontré. Je m'étais retrouvé sur le campus, porteur d'un secret que je ne pourrais partager, il n'était pas concevable d'en parler à quiconque⁵³. »

À la suite de leur première rencontre qui a si bien profité à la naissance d'un amour s'annonçant presque « impossible », le journaliste de la radio RTL (Radio Télévision Luxembourg) eut le désir de revoir sa partenaire noire. Cette passion paraît pour lui problématique. Dans la mesure où il ne pouvait ni avouer à quelqu'un cette relation, ni partir à la rencontre de cette fille au vu et au su de tout le monde. Parce qu'aux yeux de sa communauté blanche, le Noir passe comme un parasite, un être dépourvu de tout qualificatif humain. D'une manière extrapolée, il est perçu comme la figure de la mort. C'est ce qui ressort dans ce dialogue:

- Et je raconterai à mes camarades de sororité que j'ai couché avec un collègue boy blanc, et elles ne me croiront pas.
- Mais tu ne leur raconteras pas.

⁵¹ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 94.

⁵² Pap N'Diaye, « Pour une histoire des populations noires en France : préalables théoriques », *La Découverte*, n° 213, 2005, p. 103, [en ligne], <https://www.cairn.info/revue-le-mouvement-social1-2005-4-page-91.htm>.

⁵³ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 92.

- Non, je ne raconterai pas. Mais si je devais le faire, ça me serait quand même plus facile qu'à toi. Toi, tu ne peux pas te confier à tes *dates* du samedi soir, les jolies blondes, les belles du Sud. Tu te rends compte, elles te fuiraient comme la peste⁵⁴ !

À travers ce dialogue, on peut voir que la communauté blanche était plus réfractaire à la question de toute symbiose avec la communauté noire. Car le regard qu'ils portent sur les Noirs était chargé de préjugé.

Dans son expérience éphémère partagée avec l'institutrice noire, le « je » actant de *L'étudiant étranger* confirme la véracité de ce fait. En partageant des moments de rencontre secrète avec cette dernière, il saisit que les Noirs sont aussi humains autant que les Blancs. Puisqu'il retrouve chez cette jeune fille noire les mêmes beautés, les mêmes intelligences que pouvant caractériser l'homme blanc ou plus. Dès lors, il se débarrasse de tout préjugé qu'il avait envers les Noirs : « depuis que je connaissais April, je ne regardais plus les Noirs comme auparavant - ou plutôt, je les regardais, tandis que jusque-là, dans l'univers si blanc de la vallée verte et blanche, j'avais été aveugle à leur existence même⁵⁵. »

Par ailleurs, cette reconnaissance de l'homme noir à sa juste valeur semble se généraliser petit à petit. Philippe Labro en présentant la Virginie des années 50 comme une société ségrégationniste, fait voir également la naissance d'une nouvelle ère symbolisant la communion entre les Noirs et les Blancs.

En effet, c'était une révolte portée par la jeune génération. Assoiffée de reconfigurer cette société Virginienne selon leur propre entendement, elle rejette toutes les coutumes ancrées dans l'imaginaire populaire. Ce faisant, elle franchit toutes les limites de l'interdit social. Labro déclare en ce sens :

Il était impossible de comprendre, en ce temps-là, le sens caché, la signification de cette émergence simultanée : un chanteur blanc qui remuait son sexe comme un chanteur noir et un acteur du cinéma qui se déplaçait sur l'écran comme une femme. Aujourd'hui seulement, arriverait-on à définir la naissance, comme le début d'une ère où la jeunesse sortit d'un long silence pour se fabriquer ses héros, bisexuels, et ambigus, rebelles et vides⁵⁶.

Ici, parlant de la révolution des jeunes, Philippe Labro souligne aussi le rôle prépondérant que pourrait jouer la musique. Véritable influenceuse des mœurs et des civilisations, la musique contribue à l'appel de l'unité. Le rock and roll, une musique très populaire initiée par les chanteurs afro-américains était au service de cette mission. Il avait

⁵⁴ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 118.

⁵⁵ Ibid., p. 130.

⁵⁶ Ibid., p. 100.

participé à rapprocher les deux communautés noires et blanches : « Quelques couples se levèrent pour esquisser une figure de rock à l'écoute de ce qui avait été le signal d'une révolution, la première intrusion blanche dans une musique de nègre⁵⁷ ».

On observe par-là que grâce aux musiques, la masse populaire des Blancs commence à avoir de l'admiration pour les Noirs. Car l'émotion musicale a fait naître de l'estime en faveur des chanteurs afro-américains en particulier et de l'homme noir en général. Yoann Lopez étaye cela lorsqu'il disait : « la présence à Paris d'artistes noirs américains de renom en qui l'on reconnaît un génie certain : Joséphine Baker, James Baldwin, Richard Wright. On les admire, on vient les voir et les écouter, on les lit⁵⁸. »

En revanche cette courte période méliorative de la condition des gens de couleurs semble disparaître. De nos jours, une autre forme de discrimination est en train de leur affecter. Il s'agit de leur refuser l'insertion dans les marchés de travail en s'appuyant sur leurs appartenances : « les chercheurs prouvent l'existence de discrimination, dans l'accès à l'emploi par exemple, en lien « avec les origines », c'est-à-dire en retenant le pays de naissance de la personne et de ses parents⁵⁹. »

Au terme de notre analyse, nous pouvons noter que la discrimination vise à favoriser l'inégalité entre les hommes. Elle naît du regard dédaigneux que jettent les uns sur les autres à cause de leurs nationalités, de leurs couleurs de peaux, de leurs races, de leurs religions, de leurs cultures, etc. Dorénavant pour poursuivre notre argumentation, nous allons s'intéresser à la question de la nostalgie.

2.2 La nostalgie

La nostalgie vient à tout âge, à tout moment. Il s'agit en fait du souvenir de moments heureux et forts, dont on sait qu'ils ne reviendront pas, et qui, lorsqu'on les évoque, suscite en vous une espèce de mélancolie douce. Je pense que les êtres se définissent beaucoup en fonction de leur passé, de leurs expériences, etc. Évoquant des lieux disparus, il ne s'agit pas seulement de les regretter, de vivre dans le Passé, mais de revivifier chez le lecteur certains souvenirs ! La projection de ma propre sensibilité peut déboucher sur celle des autres... Une grande partie de

⁵⁷ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 261.

⁵⁸ Yoann LOPEZ, « Les questions noires en France. Revendications collectives contre perceptions individuelles », Thèse, Université Bordeaux 2, 2010, p. 88.

⁵⁹ Coralie Perez, « Pap Ndiaye (2008), La condition noire. Essai sur une minorité française », *Formation emploi*, n°104, octobre-décembre 2008, mis en ligne le 23 février 2009, p. 90, [en ligne]. URL: <http://journals.openedition.org/formationemploi/1770>, consulté le 30 octobre 2020.

mon travail littéraire est placé sous le signe de la nostalgie, puisque je parle de mon enfance, des Etats-Unis, du Sud-Ouest, de choses qui sont derrière⁶⁰.

Voilà la définition que Philippe Labro accorde à la nostalgie. Partant de celle-ci, on voit nettement que l'auteur de *L'étudiant étranger* se présente comme une personne habitée par la nostalgie. Nombreux de ses œuvres puisent la matière et l'inspiration sur sa propre vie.

Revenir sur le tableau de son passé symbolise pour Labro un moment d'embarquer ses lecteurs dans le même voyage que lui. Un voyage rétrospectif de l'esprit envers le passé. Parce que pour lui, évoquer les récits de son passé, revient à laisser voir le passé des autres. Puisqu'il n'a pas une vie qui est étrangère à celle du commun des mortels. Dans *Les contemplations* le chef de file du romantisme fait cette même remarque :

Nul de nous n'a l'honneur d'avoir une vie qui soit à lui. Ma vie est la vôtre, votre vie est la mienne, vous vivez ce que je vis ; la destinée est une. Prenez donc ce miroir, et regardez-vous-y. On se plaint quelquefois des écrivains qui disent moi. Parlez-nous de nous, leur crie-t-on. Hélas ! Quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. Comment ne le sentez-vous pas ? Ah ! Insensé, qui crois que je ne suis pas toi⁶¹ !

Faisant une critique acerbe envers ceux qui minimisent le lyrisme, Hugo fait souligner l'importance de parler de soi-même. C'est peut-être dans cette perspective que s'inscrivent les démarches de Labro. En réservant une partie de sa littérature à l'écriture de soi, le spécialiste des États-Unis se veut aussi dresser une expérience de vie pour ses lecteurs. Sa vie loin de la perfection absolue, mais digne selon lui d'une véritable référence de conduite. Concernant son aventure américaine, il note : « j'ai vécu une aventure qui a totalement changé ma vie, qui a déterminé ma carrière et peut-être même mon caractère ⁶²», se confie-t-il à Phosphore. Donc revenir sur cette expérience dans *L'étudiant étranger* pour Philippe Labro, c'est inviter le lecteur à apprendre et à se servir d'une trajectoire de vie comme celle qu'il avait vécue. D'où la vocation de ce roman qui se range au rang des romans d'apprentissage, de formation, d'éducation.

En outre, l'homme est un être nostalgique par excellence. Bien sûr « le temps n'a point de rive⁶³ » pour reprendre les termes de Lamartine, mais les souvenirs demeurent « immortels ». Nul ne peut effacer les traces de son passé. La nature, les musiques, les accessoires, etc., consignent les faits et les gestes de tout homme.

⁶⁰ Jessica Nelson, « Entretien avec philippe labro », *L'équipe zone*, Le 25 février 2002, <https://www.zone-litteraire.com/litterature/interviews/entretien-avec-philippe-labro.html>, consulté le 25/08/2022.

⁶¹ Victor Hugo, *Les contemplations*, Paris, Librairie, Générale Française, 1985, p. 14.

⁶² https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Philippe_Labro, consulté le 6/10/2022.

⁶³ Alphonse de Lamartine, *Les méditations poétiques*, 1920, p. 55. (Texte numérisé et mise en ligne par Jack Lemaire pour Poètes. Com).

En effet, tout événement grandiose engage un témoin. Autrement dit, nos moments de bonheur ou de malheur sont toujours associés à quelques choses. C'est ce quelque chose qui sera comme un miroir reflétant ces souvenirs passés :

J'ai ouvert l'album pour chercher Buck, je n'avais pas accompli ce geste depuis trente ans. Un parfum pénétrant et révolu, celui de papier glacé et amidonné, suscitant je ne sais quelle sensation blanche et laiteuse, m'a assailli. Je me suis vu faire des choses que je ne fais pas : j'avais brusquement pris l'album à la couverture épaisse en cuir bouilli et j'ai plongé mon nez au milieu des pages en aspirant très fort, j'ai fermé les yeux et j'en étais suffoqué, j'en ai perdu mes couleurs. Ça m'est revenu d'un seul coup, comme une musique, la musique de ma jeunesse en plein cœur de la Virginie dans la vallée de Shenandoah⁶⁴.

On reconnaît ici que Labro a pu retrouver la mémoire de son passé grâce à la photo de Buck. Ce dernier était un ami avec qui il a partagé ses années d'étude au sein d'un campus situé à Virginie lorsqu'il avait juste 18 ans. Donc l'image de son ami constitue l'élément déclencheur de son voyage vers sa jeunesse. D'ailleurs cela se fait voir dans *L'étudiant étranger*. Car le récit de cette œuvre démarre à partir du suicide de Buck.

De même, la musique peut être un moyen de remonter à un fait passé. Cela se justifie par le fait que chaque musique est fille de son temps, c'est-à-dire qu'elle est répertoriée dans la mémoire d'un passé, d'un temps, d'un espace, d'un moment bien déterminé. C'est la raison pour laquelle en la réécoutant au fil du temps, resurgissent en nous les souvenirs du passé. Labro met en relief dans cette phrase cette portée de la musique : « Et la voix de Fats Domino, et son piano reconnaissable au milieu de la nuit dans le Sud m'ont fait penser à April pendant presque tout le voyage ⁶⁵ ». Si la musique de Domino a fait revenir Labro au souvenir de sa bien-aimée, c'est parce qu'il a découvert pour la première fois ce morceau du pionnier du rock and roll dans le quartier des Noirs. C'est pour cela il associe cette musique à ce quartier qui le rappelle à son tour la seule jeune fille noire qui a plus marqué sa vie. Donc la musique joue le rôle de rétrospection, d'où « les musiques rétros ». C'est dans cette même veine d'idée qu'abondent ces propos du réalisateur de *Sans mobile apparent* :

Cette musique constituait un long rappel de tous les airs qui avaient figuré au hit-parade des dix dernières années, ce qui correspondait en réalité à la préadolescence, puis l'adolescence et puis la jeunesse de toutes celles et tous ceux qui écoutaient, assis ou allongés sur l'herbe de Virginie. Ils appartenaient à une civilisation et un système où la musique tient lieu de référence sentimentale et sociale à la fois. Véhiculée par les radios, puis par les premiers bals à l'école, quand on a tout juste dix ans, puis s'égrenant à travers les années d'ascension dans le lycée, les compétitions sportives, les premières rencontres avec le sexe opposé, le jeu des *dates* qui préfigure le jeu de l'amour et du mariage, relayée par la télévision qui commençait d'investir les

⁶⁴ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 19.

⁶⁵ Ibid., p. 122.

foyers, cette musique leur racontait leur propre passé. Elle leur permettait de revivre tout ce qui les avait amenés jusqu'ici dans ce collège où, maintenant, se dessinait leur avenir d'adulte. Aussi recevaient-ils les rengaines et les mélodies comme autant d'évocations de leur premier flirt, premier succès, premier chagrin, si bien que malgré leur jeune âge, ils se trouvaient submergés par ce sentiment doux et poignant et qui n'appartient habituellement qu'aux grandes personnes, la nostalgie⁶⁶.

En reconstituant le parcours de leurs jeunesse, la musique fait précipiter ces anciens écoliers aux sources de leurs passés bienheureux. Les souvenirs de l'enfance à la jeunesse correspondent souvent au moment de plénitude et de jouissance. C'est une période d'insouciance et plein d'amour. Elle est relative au rendez-vous mondain : les dîners, les soirées, les sorties avec les jeunes filles, les fêtes, les divertissements dans les fraternités... C'est ce quotidien qui caractérisait le cursus de ces anciens élèves. Aujourd'hui, atteint l'âge de maturité, ils se souviennent de ce passé qui ne l'est plus avec douleur mêlée à la joie. Dès lors, ils se submergent dans une mélancolie profonde occasionnée par le regret des temps passés.

Par ailleurs, l'éloignement de la demeure natale est susceptible d'éveiller le sentiment de repris envers le passé. L'étranger comme son nom l'indique est souvent différent de l'environnement qui nous est familier. On y rencontre de nouvelles personnes, de nouveaux lieux, de nouveaux codes sociaux, etc. Ce regard méconnu au milieu de ce monde inconnu se traduit en nous comme une sensation de frisson qui nous emporte vers le désir de la terre d'origine. L'adepte du nouveau journalisme connaît ce sort lors de son aventure américaine. Pour exprimer cela, il écrit en ces termes :

À peine m'habituais-je à une couleur, un accent, un paysage, que d'autres couleurs et d'autres musiques et d'autres décors bousculaient mes connaissances. Entre mes moment de beauté et de bonheur que je croyais avoir découverts, il y avait donc aussi ces abîmes et ce vide, cette nausée, cette peur dans le ventre, ce sens de n'appartenir à rien, d'être coupé de ses racines dans une Amérique illimitée et dévorante. Alors je pensais à ma famille. J'y pensais dans un ordre hiérarchique : mon père au cheveux blancs et à l'autorité protectrice ; ma mère aux inépuisables ressources d'indulgence et qui avait encouragé toutes mes initiatives ; mon frère aîné dont j'admirais la séduction et la maturité, mon deuxième frère, timide et secret, et le dernier frère, celui qui était venu après moi, et que j'avais d'abord jaloué pour ensuite le chéri. J'évoquais nos jeux, notre langue, nos signes de connaissances, les repas pris en commun dans l'appartement confortable de la rue de Longchamp à Paris, et cet univers familier qui m'avait jusqu'ici préservé de toutes blessures. Maintenant, j'étais tout seul à évoluer constamment au bord de précipices qui se succédaient. Un sentiment de mélancolie me gagnait, je languissais de revoir les frères et mes parents⁶⁷.

À travers cet extrait, Philippe Labro matérialise sa présence douloureuse dans une Amérique qui lui est étrangère. Après s'être efforcé à apprendre les règles et les normes sociales

⁶⁶ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 259.

⁶⁷ Ibid., p. 134.

lors de son séjour à Virginie, il découvre un nouveau mode de vie lorsqu'il était parti pour la fête de Noël au Texas. Cette situation le pousse à prendre conscience de la précarité de l'étranger. Un lieu qui est à l'antipode de la demeure natale, l'unique endroit qui peut essuyer nos larmes et nous accorder tant de bonheur. Parce qu'on y est familiarisé à toutes composantes sociales. Par conséquent, la distanciation de ces dernières profite à la naissance d'un sentiment de tristesse lié aux désirs de revoir le pays de naissance. Dans son sonnet « Heureux qui, comme Ulysse », Joachim du Bellay démontre cette vision :

Quand reverrai-je, hélas ! De mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province et beaucoup d'avantage⁶⁸.

Lorsqu'il s'est rendu compte de son illusion, du Bellay éprouve le besoin insidieux de rebrousser chemin lors de son séjour à Rome. Autrefois capitale du monde, Rome fut un lieu de rêve. Sa suprématie dans l'art et sa chrétienté attiraient le monde entier. Des voyageurs de toutes les catégories et de tous les horizons se rendirent à Rome. Cette fascination de ce temple du Christianisme déclenche le voyage de du Bellay. Celui-ci dès son arrivée, il découvre une Rome d'un autre âge, complètement métamorphosée. Face à cette désillusion, le poète français eut la nostalgie de son pays natal.

Au-delà de cette nostalgie liée à l'éloignement du pays d'origine, surgit celle engendrée par la disparition des lieux familiers. La nature suit le plus souvent le rythme du temps. Elle se modifie au fur et à mesure que le temps avance. Le progrès social ne laisse aucune chance à la même configuration de l'espace. Dans sa posture inventive, l'homme agit et modifie continuellement son cadre de vie. C'est ce changement du visage de la société qu'on a connu à la suite d'un long retrait qui se manifeste en nous comme un remord dû à l'inexistence de l'environnement aimé.

Après avoir séjourné deux longues années aux États-Unis, Philippe Labro « précise que le village où il est retourné n'est pas vraiment son Montauban ⁶⁹ ». C'est peut-être ce qui le range aux cercles des écrivains nostalgiques. Puisqu'il se mettra à reconfigurer son passé d'une manière générale. Pour ce qui est de Montauban, il fait l'objet de renaissance dans *Le petit garçon*.

⁶⁸ Joachim du Bellay, *Les regrets*, Paris, Gallimard, 1975, p. 56.

⁶⁹ Interview Fal, « Mon Amérique par Philippe Labro : cinquante portraits de légende », *intern@ute*, 2012, <http://salonlitteraire.linternaute.com/fr/interviews/content/1810557-mon-amerique-par-philippe-labro-cinquante-portraits-de-legende>, consulté le 30/08/2022.

De la même manière que Montauban, l'Amérique des années 50 demeure un lieu regretté pour Labro. Car il l'associe à une « Amérique des années tranquilles dont le président était un homme qui ressemblait à un père, cheveux blancs, front dégarni et lunettes cerclées ⁷⁰ ». Mais aujourd'hui, cette Amérique semble disparaître dans les décombres pour le cinéaste. En atteste ces propos : « J'ai eu un recul sur ce que j'appelle l'hypocrisie de la société américaine et le préjudice considérable de celui qui n'est pas dans le rang, qui ne se conforme pas ⁷¹ ». Donc pour Labro l'Amérique de son autrefois est diamétralement opposée à celle actuelle qui est submergée dans l'injustice notoire.

Toutefois, la nostalgie peut être vue comme une entrave lors du séjour à l'étranger. Derrière chaque séjour, se cache un objectif bien ficelé. Pour atteindre cet objectif, il est nécessaire de lutter contre ses sentiments, c'est-à-dire de ne point se laisser dominer par les souvenirs de son passé. Nous partageons cette vision avec Labro dans ce prologue de *L'étudiant étranger* : « Il avait appris à ne pas regarder en arrière, et seule importait la perspective d'une année supplémentaire au collège, quels que soient les sacrifices que cela devait signifier. Il ne fallait pas que le passé vous pèse. Les projets possédaient plus de force que les regrets ⁷². »

À l'occasion d'écrire ce prologue, Labro fait le briefing de son aventure sur le sol américain. Sur ce, il montre les expériences qui lui ont permis d'aboutir à sa fin. Pour son projet d'obtenir une autre année d'étude, il décide de torpiller toutes les sensations relatives au désir de revoir son pays. Car sachant que c'est la seule passion qui pourrait endiguer le dessein de son voyage. Et dans sa conception, tout ce qui peut entraver le déroulement du voyage est, dès lors, perçu comme une menace. C'est pourquoi il rejette toute idée pouvant occasionner son retour.

Au final, à l'instar de ses prédécesseurs, Philippe Labro évoque la nostalgie comme un sentiment de regret des temps passés. Il s'agit d'un regret lié à la disparition des lieux ou devenus lointains que l'on reconstitue grâce au truchement des souvenirs. Mais selon Labro, la mise en scène de son enfance ne se limite pas au seul remord de son passé. Elle est aussi pour lui un moment de susciter la même sensation à ses lecteurs.

⁷⁰ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 29.

⁷¹ Interview Olivier Royant, « Les rêves américains de Philippe Labro », *Paris Match*, 18/11/2012, Mis à jour le 18/11/2012, <https://www.parismatch.com/Culture/Livres/Les-reves-americaains-de-Philippe-Labro-159296>, consulté le 23/08/2022.

⁷² Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 309.

DEUXIÈME PARTIE :
L'INTÉGRATION SOCIALE : ADOPTION ET AMBITION

La socialisation peut être appréhendée comme l'absorption des valeurs et des normes qui déterminent un corps social. Celle du natif de Montauban obéit à ce principe. Le processus d'adoption de ce jeune adolescent s'opère sur deux niveaux à savoir l'initiation au mode de vie du groupe auquel il veut appartenir et la soumission aux usages collectifs.

Concernant la première, elle s'est effectuée par le biais de l'apprentissage. Il s'agit de la bienséance, de la bonne mise, du respect de la règle de la parole, etc. Quant à la seconde, elle s'est déroulée par l'appropriation des valeurs communes, c'est-à-dire se plier aux comportements de la communauté à intégrer.

Ainsi, dans cet élan de mimétisme, voit le jour l'ambition du personnage. Elle se matérialise par la quête du dollar. Dès lors, il serait judicieux de mettre l'accent sur l'apprentissage, le conformisme, le monopole de l'argent et le travail dans cette deuxième partie.

Chapitre I : L'assimilation

Méthode d'adoption par excellence, l'assimilation consiste à s'approprier les mêmes comportements, les mêmes traditions, les mêmes us et coutumes que la société qui nous accueille. Elle milite en faveur de l'étranger. Dans la mesure où elle permet à celui-ci de s'intégrer sans d'énormes difficultés. Mais cette manière de s'insérer dans les sociétés suscite une grande polémique. Si certains l'approuvent, d'autres par contre la remettent en cause. Pour eux accepter de s'assimiler, c'est renoncer à ses racines.

Ainsi pour s'assimiler, il conviendrait au préalable d'opter pour deux choses. Il s'agit d'abord d'apprendre tout ce qui régit le corps social dans lequel nous nous intégrons (langue, usages, rites, etc.) Et ensuite de se conformer aux usages collectifs. Ces deux lois de l'assimilation resteront respectivement la feuille de route de notre argumentation dans ce chapitre.

1.1 L'apprentissage

L'apprentissage est une initiation « aux divers aspects de la vie humaine⁷³ ». C'est ce à quoi le protagoniste de *L'étudiant étranger* va se confronter. À peine arrivé dans un campus au sein de la Virginie, il décide d'apprendre les codes de conduites qui régissent cette petite communauté. D'ailleurs il était dans un lieu propice pour l'apprentissage. Toutes institutions

⁷³ CNRTL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales), <https://www.cnrtl.fr/definition/apprentissage//0>, consulté 27/08/2022.

scolaires érigent des principes de bonnes manières. L'université dans laquelle Labro poursuivra ses études ne déroge pas à ces règles. La bonne mise et la bienséance y règnent en maître :

La Règle de la Parole était l'une des deux traditions indestructible de l'université, avec le port obligatoire de la veste et de la cravate. Il s'agit de saluer verbalement (« Hi ») toute personne que vous croisie ou de répondre à celle qui vous croisait, si elle vous avait salué en premier. Au début, j'avais été surpris, pas tellement par l'idée de dire bonjour à un inconnu qui traverse le campus, mais plutôt par la perspective d'avoir à le dire, et le dire et le dire et le dire, à longueur de la journée, quelle que soit mon humeur ou quelle que soit la tête de celui qui venait à ma hauteur⁷⁴.

Ces deux piliers fondamentaux qu'évoque Labro dans ce texte représentent des valeurs sacro-saintes de cette université. En aucun cas leurs manques d'application ne peuvent être tolérés. Par exemple concernant la Règle de la Parole, elle fait l'objet de contrôle. Dans cette institution, un comité d'Assimilation veille aux respects de cette règle. Tout étudiant qui manquera d'adresser ses vives salutations à son prochain est aussitôt rappelé. C'est ce que le cinéaste va mettre en exergue dans ce passage :

D'ailleurs, si par hasard vous aviez négligé de respecter la Règle de la Parole, il se trouvait toujours quelqu'un, au moins une fois dans la journée, pour vous le faire remarquer. Soit en appuyant de façon ironique sur le « Hi ! » et en vous fixant droit dans les yeux, ce qui vous forçait à répondre. Soit en prévenant le Comité d'Assimilation⁷⁵.

En évoquant l'exigence de cette règle de la parole, Labro laisse entendre l'importance que celle-ci pourrait procurer. Le respect du code de la parole contribue à une meilleure éducation. La politesse peut-être sondée à partir des signaux de communications. Donc en respectant les manières convenables de la parole, on retient l'admiration de nos auditeurs.

Le théâtre classique obéissait à ce credo. Pour les principes de la bienséance, toute parole obscène était interdite. Et tout cela concourait à transmettre le culte de l'honnête homme aux spectateurs. L'université de Labro s'était assigné cette vocation. La règle de la parole dans cette université servait à bâtir « l'étudiant-gentleman⁷⁶ ».

Cette bonne manière de la parole obéissait également à des principes. Dans cette université, on ne salue pas les camarades à n'importe comment. La salutation endosse une particularité. Elle s'accompagne toujours de léger sourire. On retient cela dans cet entretien :

- Ça n'est pas que tu ne dises pas bonjour, ou que tu ne renvoies pas les saluts, ça n'est pas ça, nous avons vérifié. Nous sommes d'accord, ce n'est pas cela.

Il répéta :

⁷⁴ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 43.

⁷⁵ Ibid., p. 44.

⁷⁶ Ibid., p. 133.

- Là n'est pas la question. Puis il lâcha comme c'était une notion énorme et qu'il avait eu quelque pudeur à exprimer :

- C'est que tu ne souris pas en le faisant.

Il appuya en le répétant :

- Tu ne souris pas en le faisant⁷⁷...

Dans cet entretien avec le comité d'Assimilation, le narrateur de *L'étudiant étranger* prend conscience de l'acte qui doit suivre la salutation. C'est le sourire. C'est ce qui lui paraît drôle au début. Mais au fil du temps, il a pu saisir l'importance de celui-ci. L'Amérique que Labro représentait dans *L'étudiant étranger* était une société policée. Les hommes accordaient trop d'importance aux bonnes manières. C'est avec ces dernières que les autres nous respectent et nous réservent une place digne de ce nom. Pour son voyage dans l'ouest, Philippe Labro met en application ces mêmes codes de bonnes conduites. Après les avoir appris dans son université, un ami, Clem Billingsworth lui prodigue de s'en servir tout au long de son trajet. Il dit ceci : « parle aux gens et écoute-les et souris, surtout souris⁷⁸ ! » La mise en exercice de cette injonction permet au natif de Montauban d'arriver à destination. Sur les auto-stop, sa bonne mise de l'étudiant gentleman et sa politesse dans la parole lui octroient une attention particulière de la part des conducteurs. Cela prouve que le port vestimentaire et le respect des règles de la parole donnent une bonne image à l'homme. À travers ces deux éléments, on peut se faire une idée sur la nature d'une personne.

Ces deux formes d'éducation font écho à celle du XVI^e siècle. Contrairement à l'époque médiévale, les humanistes privilégiaient la pédagogie. Elle vise l'enseignement des enfants. Pour bâtir un modèle social, ils mettaient l'art au service de l'harmonie du corps et de l'esprit, c'est-à-dire la correspondance de l'élégance à la faculté intellectuelle. Rabelais fait voir cette vision dans cet extrait :

On l'habillait, on le peignait, on le coiffait, on l'apprêtait, on le parfumait et pendant ce temps, on lui répétait les leçons du jour précédent. Lui-même les récitait par cœur et les confrontait avec quelques exemples pratiques concernant la vie humaine, ce qui leur prenait parfois deux ou trois heures, mais, d'ordinaire on s'arrêtait quand il était complètement habillé. Ensuite, pendant trois bonnes heures, on lui faisait la lecture. Alors ils sortaient, en discutant toujours du sujet de la lecture et ils allaient se divertir au Grand Braque, ou dans les prés et jouaient à la balle, à la paume, à la pile en triangle, s'exerçant élégamment le corps comme ils s'étaient auparavant exercé l'esprit⁷⁹.

Rabelais relate ici les bases de l'éducation des enfants. Pour un meilleur enseignement de ces derniers, il préconise deux dimensions : le soin apporté au corps et l'inculcation de la

⁷⁷ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 49.

⁷⁸ Ibid., p. 308.

⁷⁹ François Rabelais, *Gargantua*, 1534, Paris, Hachette, p. 47. Traduction de M. Lazard, 1994.

sagesse. Ces deux sont étroitement liés, l'un ne peut pas porter son fruit sans l'autre vice versa. C'est comme l'expression un esprit sain dans un corps sain.

À côté de ces modes d'instruction, l'enseignement de l'honneur prenait aussi une place capitale. Dans le circuit de l'université où Philippe Labro a fait ses études, le système d'honneur demeure incontournable. Tous les étudiants ainsi que le corps administratif étaient tenus d'honorer ce système :

Le coach Mallard semblait satisfait. Il connaissait ses limites. Il savait qu'il ne pouvait pas dire aux garçons : « Faites ce que vous voulez, volez l'arbitre, crevez-leur les yeux, mais gagnez ! » Il savait très bien que son université avait pour principe fondamental le système de l'honneur (on ne triche pas, on passait les examens sans surveillance et l'on pouvait laisser ses livres, ses vêtements sur n'importe quel coin du campus, on les retrouvait plus tard, intouchés) ; une université qui apprend à se conduire comme un gentleman ne peut pas simultanément faire dire par son coach qu'il faut gagner à tout prix. Car dans cet « à tous prix » il y a, « par tous les moyens ». Le coach Mallard devait donc naviguer entre l'obsession du résultat, de la gagne comme seule règle de la vie, mais c'est dans le cadre général du fair-play et de la loyauté⁸⁰.

Dans cette narration, l'homme de média exprime l'irrévocabilité de l'honneur dans cet établissement. Le coach Mallard même s'il sait que son équipe se converge vers la défaite, cependant il reste fidèle à l'honneur. Il ne lui est pas permis de dire à ses joueurs d'opter pour un comportement arriviste. Certes, ils peuvent être agressifs, mais ils doivent user leurs agressivités dans l'art du jeu. Parce que dans les chartes de leur université, l'honneur prime sur le désir. Et quel que soit le vouloir, on est contraint de respecter le code de la déontologie et de l'éthique dans toutes choses.

Ces principes font partie de la formation du type américain. L'American way of life œuvre aussi dans cette dynamique. Il désigne une éthique patriotique ou nationale américaine. Autrement dit l'amour pour la patrie au point même de sacrifier sa vie dans l'unique but de sauvegarder son honneur.

Cette primauté de l'honneur figurait dans l'objectif des écrivains du siècle de Louis XIV. À l'opposé du Baroque, le classicisme se veut promouvoir le culte de l'honneur. C'est ce qui se lit dans *Le cid* de Corneille, *Phèdre* de Jean Racine et *La princesse de Clèves* de Madame de la Fayette, etc. Concernant ce dernier, le personnage éponyme malgré son amour accru pour le Duc de Nemours ne cède pas à sa passion. Pour rester fidèle aux lois du mariage même après la mort de son conjoint, l'héroïne choisit une vie de retrait au couvent. Le but de cet acte symbolisait pour lui la préservation de son honneur. Dès lors on voit comment la quête de

⁸⁰ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., pp. 75-76.

l'honneur peut rendre digne l'être humain. C'est peut-être pour cela même étant un thème ancien, il fait l'objet de réapparition chez Philippe Labro, un auteur contemporain. D'ailleurs la littérature n'est qu'une réécriture d'où la notion de « palimpseste », selon Gérard Genette.

Plus loin, comme dans tout roman d'apprentissage, *L'étudiant étranger* soulève la question du préceptorat. Dans ce roman à titre autobiographique, l'initiation du héros passe par l'intermédiaire des mentors. Étant naïf, notre protagoniste accède à la maturité grâce aux leçons qu'il bénéficie de la part des sages. Parmi ces derniers, se détache le Vieux Zach. Il est présenté comme le « Doyen⁸¹ » le plus chevronné à la fac. Et son rôle était d'instruire les jeunes inexpérimentés aux lois sociales. C'est ce rapport qu'il entretient avec le « je » narrant de *L'étudiant étranger*. En illumine cette conversation :

J'étais paralysé. Au bout d'un moment, Vieux Zach me repoussa de la main avec une férocité. Il me fit signe de reprendre la position assise et, très lentement, il réajusta ses lunettes sur l'os de son nez. Puis, il reprit, pesant ses mots dans le silence d'un bureau dont je ne distinguais plus rien, tellement la force du regard de Zach, et le poids de ses phrases, avaient effacé toute chose alentour.

- je vais vous dire quelque chose de très simple et de très primordial, dit-il sur un ton de confiance. Voici : ne vous gâchez pas. Ne gâchez pas votre année. Il respira, puis enchaîna en détachant ses mots à la façon dont on dicte un télégramme :

- vous êtes en train de gâcher ce qui est, peut-être, dans votre existence, une période unique, un passage inestimable. Ça n'a pas de prix, ce que vous vivez. Et comme s'il jugeait qu'il n'avait pas assez décodé le message, il ajouta cette phrase qui devait longtemps me poursuivre :

- Ne donner pas à cette part obscure de faiblesse et de lâcheté, qui est en chacun d'entre nous, la satisfaction de devenir un raté⁸².

À travers cette conversation jaillit la vieille formule éducative : qui aime bien châtie bien. Ici Zach fait revenir Labro à la raison. À la suite de l'égarement de celui-ci, il lui donne des belles leçons de vie. Le personnage principal de *L'étudiant étranger* avait cessé tout devoir qui l'incombe. Préoccupé par sa relation clandestine avec la jeune institutrice noire, il déserte ses cours et ses nombreuses activités. C'est dans cet élan que le Doyen le recadre sur le bon chemin.

Le rôle des précepteurs est prépondérant dans l'éducation des jeunes adolescents. Souvent à cet âge de la vie, on manque une certaine maturité d'esprit. On vit plus dans l'illusion que dans la réalité. C'est pour cela en cette période, pour une meilleure éducation, l'apport des personnes expérimentées est crucial. Grâce à leurs expériences, les adolescents pourraient s'offrir une certaine clairvoyance de l'esprit. C'est peut-être dans ce sens qu'au XVII^e siècle,

⁸¹ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 251.

⁸² Ibid., p. 148.

l'éducation des jeunes princes était souvent assurée par des grands intellectuels. Leurs vocations étaient d'édifier les petits héritiers du trône à l'art de bien gouverner. Jean de la Fontaine jouait ce rôle au chevet du petit fils de Louis XIV, Le Duc de Bourgogne. Mais également Fénelon pour l'éducation du fils d'Ulysse dans *Les aventures de Télémaque*.

En dehors de tout préceptorat, l'apprentissage de la vie se fait tout seul. En effet, vivre c'est rencontrer suffisamment d'expériences. Certaines nous mènent à la jouissance certes. Mais par contre d'autres sont aussi poignantes et nous précipitent au bord du gouffre. Par contre quoiqu'il arrive, on ne perd jamais bien au contraire, on gagne à toute circonstance. C'est cette expérience personnelle qui nous transcende au stade d'un homme accompli. Philippe Labro souligne cela en ces termes :

Vous apprenez ces choses-là à mesure que vous avancez dans l'existence, quand vous avez suffisamment rencontré la mort ou la violence ou la beauté ou la crudité, ou tout cela à la fois et vous parvenez petit à petit à établir comme un éventail de comportement ou de valeur, et à définir qui auparavant surgissait, spontanément, sans avertissement, et que vous enregistrez sans comprendre. Le sphinx, alors, est en état de résoudre sa propre énigme et si l'histoire toute entière repose en un seul homme, tout doit pouvoir s'expliquer à partir d'une expérience individuelle, une histoire comme un pays, comme les hommes de ce pays et qui ont fait cette histoire⁸³.

En disant dans cette phrase : « le sphinx, alors, est en état de résoudre sa propre énigme », Labro met en relief l'importance des expériences individuelles. Selon lui, c'est par l'entremise de ces dernières que l'esprit devient suffisamment mûr. Parce qu'avec l'enchaînement des événements, on acquiert assez de connaissances en matière de vie sociale. Donc la grandeur de la personne passe parfois par le canal d'une rencontre d'épreuve à valeur proportionnelle. Cela semble se dégager dans ce défi que Rastignac lance à la ville parisienne : « à nous deux maintenant⁸⁴! » L'adverbe de temps « maintenant » montre ici que le jeune provincial est assez outillé pour faire face à la vie parisienne. Une telle témérité s'explique par sa maturité acquise grâce aux expériences vécues.

Au bout du compte, l'apprentissage de Philippe Labro s'opère sur trois niveaux. D'abord, il s'initie aux codes de bonnes manières de l'étudiant gentleman au sein de son établissement. Ensuite, il bénéficie de l'expérience dans son rapport avec certains sages. Et enfin, à force de franchir les obstacles, il acquiert lui-même une certaine maturité d'esprit qui le prépare à bien

⁸³ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 75.

⁸⁴ Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, Paris, Hachette, 2007, p. 298.

atteindre son objectif. En d'autres termes, celui du conformisme afin de se donner une place dans la société américaine.

1.2 Le conformisme

Selon le dictionnaire Le Robert, le conformisme « est le fait de se conformer aux normes, aux usages⁸⁵ ». C'est lorsqu'un « individu modifie son comportement ou son attitude afin de le mettre mieux en harmonie avec le comportement ou l'attitude d'un groupe⁸⁶ ». On reconnaît cette image en la personne de Philippe Labro. Dans la posture de son aventure américaine, il abandonne tous les attributs de son passé. Habité par le goût du conformisme, il cherche à devenir l'américain. D'où ces propos :

J'ai vu assez vite, très vite même et de façon lumineuse, que le fait de vivre avec l'autre étranger du campus allait faire de moi un garçon en marge, déclassé, une petite anomalie dans cette communauté si fermée et si dure à percer. Je ne supporte pas cela. Je veux me conformer. Je veux être américain comme eux, comme les freshmen (première année), les sophomores (deuxième année), les juniors (troisième années) et les seniors (dernière année), parce que je me suis dit que c'est la seule chance de survivre à l'immense solitude qui se profile devant moi⁸⁷.

Ici pour ne pas être rejeté, Labro accepte de se plier aux identités de sa petite communauté. Car sachant que pour atteindre son vœu celui d'intégrer la société américaine, il lui faut impérativement se conformer. D'autant plus qu'il vit dans une communauté recroquevillée sur elle-même, donc il est d'une évidence pour lui de s'ouvrir aux autres pour s'intégrer.

Pour le processus d'intégration, Philippe Labro est souvent d'avis avec l'idée du conformisme. Selon lui, « c'est au « nouveau » à subir l'épreuve et se plier à l'immuable et imbécile règle sociale⁸⁸ ». Par le biais du substantif « immuable », il montre que le conformisme de la part de l'étranger est une loi sociale, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'autres issues pour s'intégrer dans une société que de s'endosser les valeurs de celle-ci. Pour se faire, Labro soutient l'effort de l'étranger. C'est lui qui doit s'associer aux autres membres de la société pour former un bloc homogène. Pour ne pas devenir « un loup solitaire⁸⁹ », il lui faut frayer un chemin vers les autres. Labro exprime cette vision lorsqu'il écrit :

Il en était de notre classe et de notre lycée comme toute communauté humaine : « le nouveau » souffre d'un handicap certain. Il lui faut s'insérer dans les cercles de connivence, aller à la

⁸⁵ *Le Robert illustré*, Paris, Nouvelle édition millésime, 2019, p. 426.

⁸⁶ Kamilla Khamzina, « Conformisme ou dissidence ? Les implications psychologiques de l'incongruence entre les attitudes personnelles et la norme collective. », Thèse, Université Clermont Auvergne, 2019, p.41.

⁸⁷ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 27.

⁸⁸ Philippe Labro, *Quinze ans*, Paris, Gallimard, 2019, p. 20.

⁸⁹ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 44.

recherche d'alliances, se soumettre aux codes établis, payer par ses silences ou ses compromis le prix de la greffe indispensable à sa survie. La greffe doit réussir, sinon l'on devient un paria, un souffre-douleur⁹⁰.

Dans ce passage, Labro montre la posture étrange du nouveau. Par rapport aux groupes, il est le seul qui présente de particularisme. C'est comme un intrus. C'est la raison pour laquelle pour lui, ce dernier doit tout faire pour s'introduire dans la communauté où il évolue. À défaut de cela, la solitude devient le principal mal de son quotidien.

L'un des motifs du conformisme pour Labro était d'éviter cette solitude. La solitude met l'étranger en position de fragilité. En vivant seul, on est souvent désorienté. Et cela débouche parfois sur des situations désastreuses. Le cas de Buck en est un exemple parfait dans cet extrait:

Dernier regard dans la cour vide : une fenêtre est restée allumée, celle de Buck Kuschnick. L'orange de l'abat-jour de sa lampe de bureau vacille derrière le verre épais des vitres. C'est peut-être pour cela qu'il s'est tué, Buck, parce qu'il était le seul d'entre nous qui vivait sans compagnon, seul dans une chambre. On partage tous notre chambre avec quelqu'un. On ne l'a pas choisi. Parfois ça tombe bien et l'autre peut devenir votre ami pour la vie. Parfois, c'est un désastre, mais au moins on est deux, et ça aide⁹¹.

En évoquant la prétendue cause du suicide de Buck, Labro met en exergue l'apport d'autrui. Pour lui quels que soient les résultats auxquels on peut aboutir, mais vivre dans l'unité revêt une importance capitale. Car l'homme ne se suffit pas à lui-même. Il lui faut de compagnon pour se prémunir contre l'égaré de son esprit. Parce que c'est dans l'assistance mutuelle qu'on peut se démarquer de l'ennui. Dans la mesure où la confiance dissipe la douleur.

Les deux raisons citées précédemment : devenir l'américain et échapper à l'immense solitude sont les principaux facteurs qui ont poussé Labro à se plier aux valeurs collectives de sa communauté. En se faisant, d'emblée, il s'appuie sur la langue. Étant « un répertoire de possibilités que les usagers emploient soit pour produire les énoncés, soit pour les interpréter ⁹²», la langue assure la communication entre les individus. C'est ce que Labro a compris en faisant sa maîtrise une priorité de taille :

Heureusement, l'Autrichien ne parle pas français, nous nous adressons la parole en anglais. Nous échangeons malgré la sourde hostilité qui règne dans la pièce, les nouvelles expressions que nous avons recueillies, l'argot incompréhensible qu'il faut à tout prix assimiler. C'est notre seul combat commun : briser la barrière du langage⁹³.

⁹⁰ Philippe Labro, *Quinze ans*, op. cit., p. 15.

⁹¹ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 26.

⁹² Christian Baylon et Paul Fabre, *Initiation à la linguistique*, Paris, Nathan, 1999, P. 127.

⁹³ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 31.

Dans ce texte, la compréhension nécessaire de la langue pour Philippe Labro peut s'expliquer par le fait qu'il veut interagir avec les membres de sa communauté. Pouvoir dialoguer avec son groupe peut être un atout pour lui. C'est dans cet élan qu'il pourrait appréhender ce qui est dit, ce qui est fait, afin de s'y soumettre.

Mais cela ne suffit pas pour lui. Il veut aller plus loin en transcendant les usages du langage. Si la langue est commune à tous les membres d'une société, le langage est parfois spécifique à un groupe bien déterminé. Les jeunes ont tendance à créer leurs propres codes linguistiques. Labro fait remarquer cela dans ce passage :

Un mot a très vite fait son apparition : *date*. C'est un verbe, c'est aussi un mot, ça veut dire un rendez-vous avec une fille, mais ça désigne la fille elle-même : je vais boire un verre avec une *date*. Une fille vous accorde une *date* et elle devient votre *date* régulière si vous sortez plus d'une fois avec elle. Si vous êtes un nouveau, et que vous ne connaissez pas de filles, on peut vous emmener en *blind date* – rendez-vous aveugle⁹⁴.

Labro montre par-là ce que Carole de Féral appelait « parler jeune ⁹⁵ ». Cette création linguistique participe à la construction de l'identité d'un groupe. Les membres de ce dernier se reconnaissent à travers des signaux qui leur sont propres. Donc pour appartenir à ces cercles, il est indispensable de saisir tous les contours de ces parlars. C'est pour cela Labro veut « briser la barrière du langage ⁹⁶ » de sa communauté estudiantine afin d'être reconnu comme membre de celle-ci. Puisqu'il est gagné par « un besoin vital, celui de la conformité ⁹⁷ ».

Ce besoin de la conformité se traduit également chez Philippe Labro par le mimétisme des usages communs. Dans sa petite communauté estudiantine tout se fait en solidarité. L'esprit de groupe est le maître mot de tous les particuliers :

On ne faisait pas les choses en solo, on participait, on appartenait à une communauté qui tissait inlassablement des liens entre ses membres, au service d'un même esprit - un système dont l'origine remontait aux pionniers et à cette volonté de créer un nouveau monde qui avait animé les premiers colons, précisément sur cette terre de Virginie⁹⁸.

À travers la redondance du pronom indéfini « on », Labro montre que l'esprit de symbiose est une affaire de tous à l'intérieur de leur groupe. C'est comme une convention que nul ne peut déroger. Cette communion entre les individus était une vocation des premiers colons. Elle consistait à inculquer aux peuples colonisés l'esprit de l'entre-aide. C'est dans cette

⁹⁴ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 31.

⁹⁵ Carole de Féral, « Parlars jeunes » : une utile invention ? », *Langue et société*, n°141, 2012, p. 3, [en ligne], <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2012-3-page-21.htm>, consulté le 26/09/2022.

⁹⁶ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 31.

⁹⁷ Ibid., p. 156.

⁹⁸ Ibid., p. 256.

perspective que s'inscrit la démarche de la communauté où vivait notre protagoniste. Dans cette dernière, pour prévaloir, on partage les choses avec les autres. C'est ce qui fait dire à Labro : « On fait les choses avec les autres, ou on ne les fait pas. Sans les autres, on n'existe pas. Aussi bien, me conformant à la règle, transportais-je dans ma large Buick toute décapotée, deux amis, Bill Marciano et Steve Sinclair ».

Le souci du conformisme se traduit ici par la volonté de ne pas être mise à l'écart de la société. En transportant ses amis dans sa Buick, Labro veut obéir au principe de son groupe. C'est cette obéissance aux comportements collectifs qui pourrait lui permettre de faire corps avec les membres de son cercle. Car selon Héloïse Junier, « nous adoptons les usages du groupe afin de nous intégrer⁹⁹ ». Dès lors, on peut voir que la quintessence de la conformité pour le narrateur autodiégétique est de devenir comme « les Américains qu'il côtoie¹⁰⁰ ».

À ces soumissions à l'esprit de groupe, vient s'ajouter le conformisme aux choses qui sont en vogue. Pour s'intégrer, Philippe Labro ne veut laisser rien en rade qui pourrait le faire distinguer du reste de ses camarades. Animé par la volonté de faire comme tout le monde, il cherche à obtenir tout ce que ses compagnons possèdent. À cet effet, il note ceci :

J'avais acheté dès sa première parution, comme tous les garçons de mon âge, une revue mensuelle inédite que venait de créer un inconnu dans le Middle West et qui s'appelait *Playboy* et dans laquelle je retrouvais les mêmes rondeurs féminine, le même velouté de peau, le même appel, et j'allais souvent sous la douche avec le même savon Ivory, comme me l'avait conseillé Pres Caté¹⁰¹.

Le spécialiste des États-Unis décrit son snobisme dans cet extrait. Cela se traduit chez lui par l'imitation des usages collectifs de son environnement. À l'instar de ses amis, il tente de s'accommoder aux modes. Derrière cette attitude du protagoniste de *L'étudiant étranger*, se dévoile une volonté accrue, celle de se donner une place au sein de ses semblables.

Partant de cette logique du romancier, on peut voir que pour s'intégrer, il sied de se plier aux manières de vivre du groupe auquel on appartient. Ce qui semble se révéler comme une évidence. Dans la mesure où la différence est souvent perçue comme une petite anomalie dans une communauté. Elle fait l'objet de l'exclusion sociale. Le cas de Magamou dans *La plaie* de Malick Fall en est un exemple. Son refus de se soumettre aux valeurs de sa société l'a assimilé « à un dément, un individu qui a choisi de se mettre en marge des conventions morales de sa

⁹⁹ Héloïse Junier, « Sommes-nous tous conformistes ? », *Ça m'intéresse*, 2013, <https://heloisejunier.com/2013/03/30/enquete-sommes-nous-tous-conformistes/>, consulté le 26/08/2022.

¹⁰⁰ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 28.

¹⁰¹ Ibid., p. 54.

société¹⁰²». Donc, c'est dans la similitude que l'on peut être accepté par les autres comme sien. D'où l'idée de la conformité.

Cela est avéré dans l'expérience du héros de *L'étudiant étranger*. En acceptant de se conformer aux identités de sa communauté, il parvient à s'intégrer : « Je m'étais intégré. J'appartenais - comme il disait sur le campus. « To belong » : appartenir. Faire corps avec¹⁰³ ».

Dès lors, il dresse un bilan qui a concouru au résultat positif de son intégration. Sur ce, il accorde une grande importance à l'idée de se démarquer de ses origines lorsqu'on vit à l'étranger. Pour être accepté par les autres, selon lui, il est nécessaire de faire taire son narcissisme : « C'est la première fois que je l'éprouvais avec une telle intensité. Fallait-il donc autant s'oublier pour laisser venir à soi les autres ? Je rencontrais cette évidence qu'il n'y a pas d'amour digne de ce nom sans quelque sacrifice de son précieux et coriace égoïsme¹⁰⁴».

Philippe Labro évoque ici la nécessité de mettre de côté son ego pour attirer sur soi ses prochains. Pour lui, l'amour propre que les autres témoignent à l'égard de nous, naît dans le renoncement de sa personnalité, c'est-à-dire en ayant accordé aucune valeur à soi. Ce renoncement n'est pas sans intérêt dans sa conception. Puisque c'est à travers celui-ci que l'on passe au rang d'un homme distingué au sein d'un groupe : « On apprend à plaire. On aime paraître. On profite de cette situation qui donne aux étrangers la posture des acteurs dont l'importance du rôle apparaît aux trois quarts de la pièce. Leur nouveauté, leur manque de racine à l'intérieur de la comédie qui a précédé, les distingue du groupe ».

En définitive, nous pouvons voir dans cette analyse que le conformisme n'est rien d'autre que de se plier aux usages, aux traditions, aux rites, aux comportements, etc., du groupe auquel on appartient. Il a pour principe d'esquisser la désapprobation et l'hostilité de la part des membres de son groupe afin d'assurer son intégration.

Chapitre II : L'ascension sociale

La réussite sociale est une question personnelle. Car elle varie en fonction des aspirations individuelles. Pour certains, la réussite sociale, c'est : devenir quelqu'un de bien, fonder une famille, s'épanouir, mener une vie de dandy, etc. Par contre pour d'autres, c'est :

¹⁰² Cheikh Mouhamadou Soumounou Diop, « Folie, déni et échec dans *La plaie* de Malick Fall », *Revue Sénégalaise de Langues et de Littérature*, n° 8, 2015, p. 19.

¹⁰³ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 205.

¹⁰⁴ Ibid., p. 224.

accomplir quelque chose, laisser des héritages, gagner beaucoup d'argent, etc. Dans tous les cas, elle est une projection fantasmée du bonheur ou du sens de la vie.

Voilà quelques exemples qui peuvent être considérés comme ascension sociale parmi tant d'autres. Ils nous inviteront à réfléchir respectivement sur la portée de l'argent, mais aussi celle du travail.

2.1 Le monopole de l'argent

Depuis l'avènement de la révolution industrielle, on assiste au règne fulgurant de l'argent. En effet, l'industrialisation a entraîné le bouleversement social. Avec cette nouvelle donne, émerge la bourgeoisie. Elle regroupe les gens de la haute sphère sociale. Il s'agit de banquiers, d'usuriers et de parvenus. Ces derniers, grâce à leurs fortunes s'emparent de tous les privilèges sociaux. C'est ce pouvoir que confère l'argent qui sera la fresque romanesque la plus récurrente du XIX siècle.

Avec *Le Père Goriot*, Balzac inaugure l'argent comme moyen de peinture sociale. Dans ce roman, tous les personnages sont de près ou de loin liés à l'argent. Chacun théorise sa puissance en fonction de ses goûts particuliers. Pour ces derniers, en l'occurrence Rastignac, l'argent est un moyen pour parvenir. En d'autres termes un moyen pour satisfaire ses fins.

Ce rôle qu'attribue ce jeune provincial à l'argent est au cœur de *L'étudiant étranger*. Comme le personnage principal de *Le Père Goriot*, le narrateur de *L'étudiant étranger* voit en l'argent un pouvoir incommensurable. Il dit ceci : « Le dollar avait fait son impression sur moi. J'ai vu sa puissance¹⁰⁵. »

Depuis les accords de Bretton Woods en juillet 1944, le dollar a acquis une puissance qu'aucune monnaie ne peut égaler. Erigé, en effet, comme la seule monnaie de change international, le dollar a acquis une suprématie sans précédente. Mais il conviendrait de préciser que la vision de puissance qu'observe Labro en cette monnaie est d'une autre dimension. En disant « j'ai vu sa puissance » en ce qui concerne le dollar, le journaliste veut montrer que l'argent est la solution de tous les maux sociaux. Car selon lui, « tout passe par l'argent ¹⁰⁶».

Par l'intermédiaire de ce propos de Philippe Labro, on peut voir que l'argent est la clé qui permet d'être « maître et possesseur de toutes choses ». C'est sur cette base que certains le

¹⁰⁵ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 157.

¹⁰⁶ Ibid., p. 118.

comparent à dieu comme le fait ici Carine Perreur dans cette métaphore : « le dieu-dollar ¹⁰⁷ ». L'attribut de dieu conféré au dollar dans ce passage symbolise tout le pouvoir que représente l'argent. « C'est la vie. Monnaie fait tout ¹⁰⁸ ». Ainsi s'exprime le Père Goriot.

Si l'argent règle la vie sociale, alors Labro voit sa nécessité. Dans son expérience américaine, le réalisateur de *Tout peut arriver* découvre une société qui a un train de vie exorbitant. Sa petite communauté estudiantine incarne une vie de dandy. Elle regroupe la plupart des étudiants issus des familles riches. Pour s'offrir cette vie à l'instar de ses camarades, l'homme de média prend conscience de l'importance du dollar. En atteste ce propos : « J'avais ressenti de façon purement charnelle l'omniprésence du dollar dans notre vie quotidienne, sa nécessité fondamentale¹⁰⁹ ».

La nécessité du dollar dans la vie de Labro s'explique par le fait que son quotidien est résumé par des dépenses incessantes. Tout est impératif pour lui afin d'assurer son insertion. Il lui faut beaucoup de dollars pour se donner une vie à la hauteur de ses amis. C'est ce qu'il explique dans cet extrait :

Il me fallait des dollars pour mieux m'habiller. J'étais arrivé sur le campus au début de l'année universitaire avec une malle, remplie par les soins de ma mère de mes vêtements de lycée parisien, et j'avais cru que cela suffirait pour un an. Mais, dans la société compliquée que j'habitais désormais, j'avais tôt compris que chaque saison exigeait son uniforme et qu'il y avait des styles et des modes et des mouvements et que chacun s'y pliait et que si l'on voulait « appartenir », il valait mieux porter certaines cravates et certains tissus, certaines couleurs et certaines formes. L'hiver, il fallait du tweed et de la flanelle et du cashmere et du lambswool, et j'avais besoin de dollars pour jeter mon vieux duffle-coat acquis dans un surplus de la marine britannique, place Clichy, et pouvoir acheter chez Neal W¹¹⁰.

En montrant la primauté du dollar dans sa vie au campus, Labro laisse entendre la difficulté qui devait l'attendre au cours de son aventure. Parce qu'étant démuné, il doit ipso facto avoir de dollars pour épancher ses vœux. Un vœu qui se matérialise en deux dimensions. Il est d'abord l'adoption aux styles qui sont en vogue, condition qui pourrait assurer son intégration. Car sachant qu'en étant un homme à la mode, il peut se faire accepter dans le cercle des gentlemen qui se sont donnés comme objectif le culte de l'élégance. Mais aussi ce vœu, il est une question d'honorer ses caprices.

¹⁰⁷ Carine Perreur, « Le rêve américain dans l'œuvre de Romain Gary », Thèse, Université Sorbonne Nouvelle - Paris III, 2012, p. 125.

¹⁰⁸ Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, op. cit., p. 246.

¹⁰⁹ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 157.

¹¹⁰ Ibid., p. 155.

Comme tout nouvel arrivant, Philippe Labro trouve séduisant tout ce que l'Amérique possédait. C'était un continent qui avait balisé le chemin de la modernité. Avec le progrès scientifique, sont nées en Amérique toutes les nouveautés. De divers accessoires, des gratte-ciel, des outils technologiques de dernier cri, etc., éblouissaient le regard du monde entier. Cette nouveauté dont l'Amérique témoigne sera le point de faiblesse de Labro. Puisque face à cet attrait, naît en lui le désir d'obtenir de l'argent pour s'octroyer tout le luxe américain. À cet égard, il écrit ceci :

Il fallait des dollars pour se blanchir, s'entretenir, se parfumer, se maintenir dans la course. Tout me coûtait cher, tout était matière à tentation, je découvrais la consommation américaine et sans m'y adonner complètement, puisque je n'en avais pas les moyens, je n'en étais pas moins la victime consentante¹¹¹.

On observe ici que même si l'auteur *d'Un été à l'ouest* a un désir ardent pour se procurer un train de vie confortable, mais il peine à accomplir cette tâche. Cela n'a pas d'autre cause que celle de sa pauvreté et de la cherté du coût de la vie.

En plus de cela, le besoin du dollar est une préoccupation vitale pour Labro parce qu'il doit faire face aux dépenses collectives. Ce n'est pas une loi mais un désir unanime. À l'accoutume, la fraternité à laquelle appartient Labro organise des sorties de noce avec leurs petites amies. Ces rencontres sont souvent soldées par des dépenses colossales. Chaque étudiant a l'obligation de donner sa partition pour chacun des plats commandés. Philippe Labro traduit cette vision lorsqu'il disait :

Il me fallait aussi des dollars pour payer pendant les week-ends lorsque nous allions manger des pizzas géantes ou du jambon de Virginie en compagnie de nos dates. Il n'était pas question que les *dates* dépensent le moindre cent, il fallait payer le cinéma, les friandises à l'entracte, un petit bouquet de fleurs à la sortie du cinéma et puis en chemin vers les fraternités, il fallait acheter l'alcool dans les boutiques d'Etat, et payer aussi son écot pour les *soft drinks* et les glaçons, puisque, à la fraternité, on partageait les frais de réception¹¹².

Partant de cette logique ainsi que les considérations ci-haut, il apparaît clairement que le dollar est tout ce qui peut rendre paisible les conditions de vie de Labro. Cela nous fait conclure avec Balzac et plus particulièrement dans sa préface du *Cabinet des Antiques* que : « l'argent est la seule puissance de ce temps ». C'est parce que, c'est à travers lui que l'on peut régler les nécessaires de notre quotidien. Car en cette période d'industrialisation croissante, tout est devenu chère. Et par conséquent, l'indigence précipite les hommes dans des conditions lamentables.

¹¹¹ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 157.

¹¹² Ibid., p. 156.

Engendrée par la modernité, l'élévation du niveau de vie enlève davantage les plus démunis dans une situation de désarroi. Leur manque de fortune endigue leurs désirs les plus élémentaires en matière de survie. Ils ont tout le mal pour étancher leur soif. Dans *Bel-Ami* de Maupassant, la condition de Georges Duroy en est un exemple parfait. Cet extrait étaye avec brio cela :

Duroy avait ralenti sa marche et l'envie de boire lui séchait la gorge. Une soif chaude, une soif de soir d'été le tenait, et il pensait à la sensation délicieuse des boissons froides coulant dans la bouche. Mais s'il buvait seulement deux bocks dans la soirée, adieu du maigre souper du lendemain, et il les connaissait trop les heures affamées de la fin du moi¹¹³.

Le héros de *Bel-Ami* traduit son incapacité à subvenir à ses besoins. Son manque d'argent a rendu sa condition de vie précaire. La pauvreté a causé le malheur de bon nombre de personnes. La mendicité ne manque pas d'illuminer cette vision. Pour survivre, des gens s'obligent à tendre leurs mains dans des conditions inhumaines. Aucun respect n'est octroyé à l'endroit de leurs égards. Leurs indigences font d'eux les victimes de tous les maux. Donc à travers cette remarque, nous pouvons voir que l'argent nous démarque de la misère sociale. Car il nous permet de réaliser nos vœux.

Ce sort du protagoniste de *Bel-Ami* se fait lire dans celui de *L'étudiant étranger*. Comme Duroy, le manque de dollar a conduit le « je » narrant de *Quinze ans* dans une situation difficile. Après avoir été séparé de ses parents et de son vieux continent, le natif de Montauban languit de revoir son paysage familial. Mais au moment où l'occasion se présente lors des vacances de Noël, il prend connaissance de l'impossibilité de ce dessein. Car sachant que son moyen de bord ne peut pas lui permettre de réaliser son désir. Dès lors, il plonge dans une tristesse immense :

Dans les couloirs du *dorm*, le soir, j'entendais les types évoquer avec gourmandise ce Noël chargé de bonheur et de chaleur qu'ils allaient passer chez eux, aux « pays ». Où irais-je, moi ? Et avec qui vivrais-je Christmas, mon premier Noël américain ? Ma famille était loin, de l'autre côté de l'Atlantique, je n'avais pas les moyens de m'offrir un aller et retour¹¹⁴.

Cette situation de Labro témoigne du rôle inaliénable de l'argent dans le quotidien des hommes. À telle enseigne que rien ne tombe du ciel tout s'achète même les affections qui lient les humains.

¹¹³ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, Paris, Gallimard, 1973, pp. 31-32.

¹¹⁴ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 80.

Plus loin, l'argent peut être vu comme la clé de la séduction sentimentale. Il est le nerf de la guerre des sentiments. C'est sous cet angle de vue que nous pouvons admettre cette plainte du vieux Goriot :

- Ah ! Si j'étais riche, si j'avais gardé ma fortune, si je ne la leur avais pas donnée, elles seraient là, elles me lâcheraient les joues de leurs baisers ! Je demeurerais dans un hôtel, j'aurais des belles chambres, des domestiques, du feu à moi ; et elles seraient tout en larmes, avec leurs maris, leurs enfants. J'aurais tout cela. Mais rien. L'argent donne tout, même des filles¹¹⁵.

« Le Christ de la paternité » reconnaît malgré l'amour déraisonnable qu'il éprouve pour ses filles que ces dernières ne l'ont jamais aimé sur la base de l'affection. Il voit sans doute que ses enfants ont été à son chevet pour l'unique appât du gain. C'est pour cela après sa ruine, elles ont pris leurs distances à l'endroit de sa personne.

La vie parisienne de l'époque de la haute bourgeoisie témoignait cette nouvelle donne sociale. Par le pouvoir de l'argent, le système de valeur pécuniaire supprime tous les autres. L'avoiron qui était relégué au second plan sous l'enseignement des vertus prime dorénavant sur l'être. Les gens nouaient des relations de toutes sortes afin de tisser des avantages personnels.

Dans le cadre de l'amour charnel, on peut appréhender ce fait à travers ce propos de Labro : il me fallait gagner des dollars pour être libre d'aimer qui je voulais, comme je voulais, où je voulais, quand je voulais ¹¹⁶». En disant ce propos, Labro réalise que l'argent est un moyen incontournable dans la conquête de l'amour. Pour aimer et être aimé selon le journaliste, il est indispensable de posséder la pièce précieuse, l'arme de séduction des jeunes filles. Cette nécessité de l'argent pour conquérir le cœur d'une jeune fille lui a été révélée au cours de son séjour. Évoquant cette vision, il écrit ceci :

Il y a autre chose que j'ai bien vu, quelque chose de concret, de cruel, d'inévitable : si vous n'avez pas de voiture, vous êtes cuit. Vous êtes une non-personne. Soit vous en possédez une, soit vous faites alliance ou amitié avec un garçon qui roule en Ford, Chevrolet, Chrysler ou tous ces autres noms d'automobiles dont la sonorité me remplit de satisfaction. Les jeunes filles ne se trouvent pas si l'on va à pied. L'Autrichien va à pied. Il n'aura pas de *dates*¹¹⁷.

Ici, Labro dévoile l'obsession des jeunes filles pour le luxe. Pour trouver un petit ami, ces dernières préfèrent avoir de relation avec ceux qui sont bien dotés, c'est-à-dire ceux qui roulent avec des automobiles de dernières générations, symboles de la richesse. Cet acte des jeunes filles laisse voir leurs attachements aux biens matériels.

¹¹⁵ Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, op. cit., p. 281.

¹¹⁶ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 158.

¹¹⁷ Ibid., p. 32.

Cependant, malgré tous les atouts que pourraient procurer l'argent, son autorité par ailleurs fait l'objet de critiques acerbes. Certes les écrivains, en développant des sujets portant sur l'argent dévoilent tout ce que ce métal pourrait apporter comme bienfait. Mais, ils ne manquent guère par la même occasion de montrer son autre facette qui cause également le malheur des hommes.

La jouissance qu'attribue l'argent rend souvent aveugle certains individus. Quand on connaît le goût de l'argent, on se donne toutes les opportunités pour ne pas en perdre. Le moindre manquement se fait sentir amèrement. Alors, on pense aux crédits parfois pour booster notre compte.

Cette opportunité est l'origine de tous les maux. En se disant « je gagnais de l'argent on pourrait me faire crédit ¹¹⁸» comme l'indique ici Labro, on risque d'accumuler trop de dette. Et cela n'est pas la solution adéquate. Ce que l'on oublie par-là est que l'argent est une malédiction. Car selon la métaphore de *La peau de chagrin*, il se consume. Donc en s'appuyant trop sur les crédits, il est d'une probabilité de se retrouver au bord du gouffre.

C'est ce qui se confirme dans le parcours de Monsieur d'Esgrignon dans *Le Cabinet des Antiques*. Celui-ci après avoir contracté beaucoup de dette peine à les rembourser. Il paye de cet acte des séjours au bain. À la place et lieu de l'emprisonnement lié aux dettes contractées, d'autres envisagent de se suicider. C'est le cas de Maxime de Traille dans *Le père Goriot*. Donc de la même sorte que l'aisance, l'argent engendre le supplice de l'homme.

Ainsi, l'argent est aussi à l'origine de la dépravation des mœurs. Chaque société, au regard de la morale distingue le bien du mal. Mais avec l'intrusion de l'argent, on assiste au remodelage des lois sociales. La vertu, la foi, les opinions, le courage, l'intégrité et bien d'autres encore sont remis en cause devant l'autorité de l'argent. Puisqu'à ce jour la course à l'obtention de cette pièce précieuse a fait naître des arrivistes. Il s'agit des personnes qui se disent qu'en matière d'argent tous les moyens sont bons. Et qu'il est nécessaire de se transformer en escroc, en menteur, en hypocrite s'il le faut pour parvenir à tout prix.

C'est ce qui s'illumine dans cette philosophie de Vautrin qui affirme: « pour s'enrichir, il s'agit ici de jouer de grands coups ; autrement on carotte ¹¹⁹». Par « jouer de grands coups », on peut sous-entendre les principes contraires à la morale, c'est-à-dire piller, voler, corrompre pour gagner de la fortune. C'est peut-être au vue de cette immoralité que la quête de l'argent

¹¹⁸ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 159.

¹¹⁹ Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, op. cit., p. 124.

peut aboutir, disait Labro en faisant illusion au dollar : « j'avais développé à son égard un amour mêlé de détestation¹²⁰ ».

En définitive, cette analyse sur la portée de l'argent nous a conduit à retenir deux dimensions essentielles de celui-ci. Premièrement, on reconnaît qu'avec l'argent, on peut tout obtenir : manger, boire, habits, voitures, amours et respects d'autrui... Mais également en second lieu, on observe que l'argent est source de problèmes sociaux. Dans la mesure où il est souvent cause de nombreuses incarcérations, de suicides et même de perversion des mœurs. Toutefois de bonheur ou de malheur, il est impossible à ce jour de vivre sans argent. Dès lors, nous nous intéresserons à la vocation du travail.

2.2 Le travail

Favorisé par la domination du capitalisme, le travail est devenu une nécessité fondamentale. Contrairement aux siècles précédents où il était parfois chargé de connotation péjorative, à ce jour, l'idée de travailler fait l'objet de rêve de tout le monde. Avec la multiplicité des corps de métiers sous l'égide du progrès de la science, la recherche du travail n'épargne personne. Il est devenu une activité de gagne-pain incontournable. Un moyen par lequel nous pouvons assurer notre ascension sociale. Cette dimension précieuse du travail sera mise en relief dans *Les fables* lorsque La Fontaine écrivait : « que le travail est un trésor¹²¹ ». Comprenons par-là que le trésor est un objet d'une grande richesse. Donc comme lui, le travail revêt dans la vie sociale une dimension capitale. Parce que, par son intermédiaire, on peut résoudre les attentes qui se présentent en nous. La réponse d'Abigail au protagoniste de *L'étudiant étranger* s'inscrit dans cette dynamique : « maintenant je travail, il faut gagner sa vie, vous savez¹²² ». Ici, en se référant à l'expression « gagner sa vie », on peut entendre que le travail est synonyme du succès social. Puisque tout travail digne de ce nom est sanctionné par une récompense.

Ainsi, le travail a été toujours vu comme un moyen de réussite dans la conception de Philippe Labro. Dans *L'étudiant étranger* comme dans *Un début à Paris*, Le cinéaste a souvent compté sur les fruits de son travail pour relever les défis sociaux dont il fait face.

Dans le premier roman, pour aboutir à l'objectif visé, obtenir une année d'étude supplémentaire à ses propres frais, Labro décide d' « exercer ce que l'on appelle un *summer job*

¹²⁰ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 157.

¹²¹ Jean de la Fontaine, *Fables de la Fontaine, Illustration de Gustave Doré*, Editas, 1994, p.199.

¹²² Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 64.

(travail d'étudiant pendant les vacances d'été)¹²³». Ce faisant, il se met à envoyer des courriers pour obtenir un travail d' « ouvrier agricole temporaire¹²⁴ ». C'est ce qu'il exprime en ces termes:

- Oui, dis-je. Sur les conseils d'un étudiant de troisième année, Clem Billingsworth, qui a déjà fait cela, j'ai envoyé une lettre de candidature en dix exemplaires aux dix responsables du US Forest Service dans dix États de l'Ouest et du Nord-Ouest qui offrent régulièrement en été des emplois temporaires très bien rémunérés : abattage d'arbres, nettoyage de routes, et de forêts, construction de ponts, etc.

- vous cherchez un *summer job*, si je comprends bien, dit Vieux Zach¹²⁵.

Dans ce dialogue, Labro tente de convaincre le doyen de leur faculté sur ce que ce travail peut lui apporter. C'était à l'approche de l'été au moment où sa bourse étrangère était sur le point de s'achever qu'il avait jugé nécessaire de partager son plan à Vieux Zach. Sur ce, il ne manque pas de montrer comment le travail peut jouer le rôle de salvateur. Pour lui, son travail d'été portera ses fruits. Étant bien rémunéré, selon lui, cet emploi temporaire simplifiera ses dépenses pour sa seconde année d'étude. Et par conséquent, il pourrait assurer tous les frais de sa scolarité. À court terme, « travailler c'est vouloir s'accomplir¹²⁶ », pour reprendre les termes d'Achille Weinberg. Autrement dit, on travaille dans l'optique de réaliser ses projets.

Dans le second, avant de marquer ses premiers pas dans le journalisme, Labro choisit de travailler : « j'avais déniché mon premier emploi comme assistance de relations publiques d'une compagnie maritime américaine¹²⁷ ». Cet emploi symbolisera pour lui une porte d'entrée vers l'objectif suprême, celui d'être un grand rédacteur. C'est ce qui s'avérera. Car, grâce à ce travail qui lui avait ouvert tant d'avantage, le journaliste signe son premier article dans un quotidien : « c'était mon premier « papier », mon authentique premier article imprimé dans un grand journal¹²⁸ ». À la lumière de ces deux expériences de l'auteur de *Mon Amérique*, nous pouvons dire sans doute que le travail est un moyen qui permet de parvenir à une fin aussi diverse que variée.

De même, avec le travail, d'autres opportunités peuvent s'offrir en nous. La solvabilité est un garant qui permet à la banque d'octroyer du crédit aux demandeurs. Elle est assurée par les personnes qui travaillent. Cela se justifie le plus souvent par le fait que ceux qui travail amassent des revenus et lesquels revenus pouvant leur permettre de s'acquitter de leur dette.

¹²³ Philippe Labro, *Un été dans l'ouest*, op. cit., p. 6.

¹²⁴ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 290.

¹²⁵ Ibid., p. 251.

¹²⁶ Achille Weinberg, « pourquoi travaille-t-on ? », *Sciences Humaines*, n°242, 2012, [en ligne], https://www.scienceshumaines.com/pourquoi-travaille-t-on_fr_29536.html, consulté le 28/10/2022.

¹²⁷ Philippe Labro, *Un début à Paris*, Paris, Gallimard, 2019, p. 1. Edition numérique.

¹²⁸ Ibid., p. 15.

Dans sa conversation avec Labro, le directeur adjoint de la banque de Rock Bridge country illustre ce fait au moment où il mentionne : « vous gagnez de l'argent vous êtes solvable¹²⁹ ». Donc quand on gagne de l'argent aussi conséquent, on peut espérer aux prêts. C'est cette prise de conscience qui a marqué le dévouement de Labro vis-à-vis du travail. En sachant obtenir quelque faveur auprès des banques grâce à un revenu significatif, Philippe Labro accumule ses créneaux de travail. Il tient ce propos dans ce sens :

Avec l'aide de Rex Jennings, mon professeur favori, et de son épouse, je parvins à élargir mon cercle de clientes pour mes leçons de français et, chez lui, dans sa minuscule *barrack*, ce furent douze « épouses de faculté » qui vinrent trois fois par semaine à mes cours. Grâce aux relations de Vieux Zach, je pus aussi travailler plusieurs nuits par semaine comme *errand-boy* dans les locaux du journal municipal. *Errand-boy*, garçon de courses, cela voulait dire que je coupais et apportais les télex des grandes agences nationales, triais les dépêches des correspondants de chaque comté et réchauffais le café des deux rédacteurs de nuit qui préparaient la copie pour les pages¹³⁰.

Labro traduit ici son engagement pour le travail. Ce geste est animé par l'attente d'un résultat : « obtenir quelques facilités de caisse à la banque locale¹³¹ ». En dehors de ces espérances, le travail représente chez Labro un moyen indispensable pour la réussite. Pour lui, il ne s'agit pas uniquement de vouloir pour que les choses se réalisent. Mais il s'agit plutôt de mettre sa compétence au service de l'objectif visé. Dans la mesure où « le désir ne pouvait faire sa course s'il n'était soutenu par un effort, de la même manière que le pur-sang ne cavale nulle part s'il n'est monté par un jockey¹³² », écrit le spécialiste des États-Unis. Cela veut dire que même si on le fait avec quelque âpreté, néanmoins, c'est seul l'effort dans le sens du travail qui pourrait exaucer nos souhaits.

Par ailleurs, le travail a une valeur curative. Travailler, c'est s'évader dans un autre univers. Il est une activité d'occupation pendant laquelle l'esprit se débarrasse de la morosité quotidienne. En travaillant, nos souffrances s'estompent. L'occupation que le travail occasionne libère l'homme de ses fardeaux. Dans *Candide ou l'optimisme* de Voltaire, l'un des personnages, le bon vieillard Turc souligne ce bienfait du travail. Il écrit que « le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin¹³³ ». Maxime renchérit en ce sens lorsqu'il disait : « travaillons sans raisonner ; c'est le seul moyen de rendre la vie supportable¹³⁴ ». À travers ces

¹²⁹ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 198.

¹³⁰ Ibid., p. 158.

¹³¹ Ibid., p. 159.

¹³² Ibid., p. 158.

¹³³ Voltaire, *Candide ou L'optimisme*, Paris, Hachette, 1991, p. 176.

¹³⁴ Ibid., p. 177.

deux propos, on peut voir que le travail revêt une fonction thérapeutique. Dans la mesure où, il nous fait oublier nos soucis.

Le travail rend également la vie paisible parce qu'il est susceptible de rassurer un lendemain prospère. C'est cette prise de conscience qui rend euphorique les hommes une fois qu'ils décrochent un emploi. Le cas du narrateur de *L'étudiant étranger* illustre bien cet état de fait :

Je reçus une réponse positive du US Forest Service de Denver, dans le Colorado. La lecture de ce courrier fit sauter mon cœur. On m'attendait le 1 juillet à six heures du matin à Norwood, une bourgade perdue dans le Sud-Ouest de l'État. J'étais engagé comme « ouvrier agricole temporel » pour procéder à une opération de nettoyage dans la Forêt Nationale Uncompaghe et qui durerait tout l'été. Fou de bonheur, très fier, je traversais le campus en courant pour aller exhiber la lettre qui tenait lieu de contrat, à Clem Billingsworth, l'ancien de troisième année qui m'avait conseillé de faire les démarches¹³⁵.

Le contentement du parolier de Johnny Hallyday dans ce passage se traduit par le fait qu'« une partie de [ses] « plans » était donc en voie de se réaliser ¹³⁶». La réalisation de ces plans revêt une dimension suprême pour Labro. L'auteur de *L'étudiant étranger* tient à cœur les États-Unis au point de perdre toute sa lucidité au moment où on le rappelle la fin de ses séjours. Retourner en France sans une année de plus sur le campus représente une grande horreur pour lui. Il émane d'un calcul budgétaire. Car l'université dans laquelle il réside ne peut plus prendre en charge les frais pouvant couvrir sa deuxième année d'étude. C'est pour cela l'obtention de cet emploi le transpose dans tout son état de folie. Parce qu'avec ce travail, il a l'intime conviction qu'il pourrait prendre en charge les dépenses de son année suivante.

Donc le travail symbolise ici une sorte de soulagement. Un soulagement contre le besoin qui de nos jours réduit les hommes à l'état de bestialité. Les gens s'abonnent de plus en plus à de choses ignobles pour gagner leur vie. La prostitution, les jeux de hasard, la vente de la drogue, de cocaïne, chanvre indien et plein d'autres choses sont-ils dignes d'être nommés comme travail ? On se demande souvent si toute activité lucrative est synonyme de travail. À cette interrogation, nous pouvons répondre que le travail doit être une vertu sociale. Quel que soit le besoin, la course pour la survie ne doit pas ôter à l'homme sa dignité bien au contraire.

Toutefois, le travail peut être aussi une activité d'aliénation. Il est nécessaire de rendre plus claire ce terme : aliénation. Dérivée du verbe aliéner qui veut dire selon le wiktionnaire

¹³⁵ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 290.

¹³⁶ Ibid., p. 290.

« perdre sa volonté, sa liberté ¹³⁷», l'aliénation désigne l'état d'un individu réduit à l'esclavage. Il s'agit de cesser de s'appartenir par la force des conditions politiques, religieuses, économiques. Donc le rapprochement du travail à une activité d'aliénation qualifie tout simplement que le travail en d'autres circonstances est synonyme d'esclavage. Cela étant dit qu'avec le système capitaliste, les hommes travaillent plus qu'ils ne gagnent. Le cas de certains ouvriers en est un exemple vivant.

Contraint de faire des labeurs inhumains, les prolétaires vendent souvent leur dignité pour être au solde des employeurs. Pourvu qu'ils acceptent de travailler comme des forçats dans des conditions de risque. Dans *Un été dans l'ouest*, Philippe Labro décrit cela:

Ça tanguait, ça bringuebalait, ça chahutait de droite à gauche, on manquait de se renverser à chaque virage. La poussière aride soulevée par les GMC (General Motors) qui précédaient le nôtre passait par les interstices de la bâche, et les toux convulsives de certains venaient s'ajouter aux obscénités de plus en plus fréquentes¹³⁸.

Émile Zola avait déjà évoqué ce phénomène lorsqu'il mettait à nu les conséquences des travaux exercés par les mineurs : « Un violent accès de toux l'étranglait. Il cracha, et son crachat, sur le sol empourpré, laissa une tache noire ¹³⁹». L'évocation de ces deux extraits précédents montre que les ouvriers vivent « l'enfer » dans leurs lieux de travail. Ils subissent de l'injustice notoire de la part des patronats. Car en plus de la précarité de leurs conditions de travail, ils peinent à survenir à leurs besoins. Leur gagne-pain est dérisoire. Une situation qui explique les maux dont souffrent la plupart des hommes qui se rangent dans cette catégorie de classe sociale.

Le sous-prolétariat des Noirs décrit dans *L'étudiant étranger* peut être un indice pour qualifier la misère d'être ouvrier. Partout en Amérique, les rudes labeurs reviennent de droit aux Noirs. Pourtant cela n'a guère créé l'amélioration de leurs conditions de vie. Pour preuve, ils habitent dans les *barracks* (« minuscules maisons préfabriquées¹⁴⁰ ») comme le disait Labro dans une situation de promiscuité indescriptible.

En revanche, il faut noter qu'avec l'expansion de la démocratie, la condition des employés connaît une nouvelle ère de gloire. Par la prolifération des ligues syndicales, les travailleurs bénéficient de plus en plus de plusieurs avantages entre autres : augmentation de

¹³⁷ <https://fr.m.wiktionary.org/wiki/ali%C3%A9ner>, consulté le 28/10/ 2022.

¹³⁸ Philippe Labro, *Un été dans l'ouest*, op. cit., p. 15.

¹³⁹ Émile Zola, *Germinal*, Paris, Librairie Générale Française, 1983, p. 9.

¹⁴⁰ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 82.

salaires, indemnités (de logement, de transport, etc.), d'assurance sanitaire, du départ à la retraite.

Pour résumer, nous pouvons noter à la lumière de notre analyse que le travail est une activité indispensable pour la survie. Dans la dynamique où il épargne l'homme du besoin en soignant les maux de son quotidien. Malgré son importance, parfois, le travail réduit les hommes à l'état de brute s'il s'exerce dans les conditions inhumaines. Il faut souligner que cette tendance est en voie de disparition. Les travailleurs : ouvriers, fonctionnaires, etc., jouissent tous des privilèges notoires.

TROISIÈME PARTIE :
LE STYLE ET L'INTERFÉRENCE DE GENRES

L'éclectisme de Philippe Labro se manifeste sur son écrit. L'art de cet auteur repose sur le refus de la place assignée. Il se veut être un carrefour où s'expriment plusieurs formes d'écriture. Forgé son style à travers l'adjonction des techniques narratives différentes constitue l'esthétique romanesque de Labro.

Cette esthétique revêt une dimension explicative. C'est par son intermédiaire que réside le sens et la signification profonde de l'œuvre. L'esthétique de l'homme de média semble mettre en évidence son propre sentiment. Par exemple, concernant le fragment littéraire, il remet en cause à la fois la littérature elle-même et le monde. C'est dans cette troisième partie que nous parlerons du portrait, de l'écriture fragmentaire, du nouveau journalisme et du roman-scénario.

Chapitre I : Le style d'écriture de Labro dans *L'étudiant étranger*

La littérature est un art à l'instar de tous les autres arts. En général, dans chaque art le souci principal de tout artiste est d'être créateur. C'est cette création qui fait le génie de chaque artiste et la distingue des autres. Le style répondrait en quelque sorte à cette quête d'originalité chez chaque écrivain. Qui avec les techniques d'écriture essaye de forger un modèle qui leur sera propre. Dès lors, nous allons analyser respectivement la place du portrait physique et de l'écriture fragmentaire dans le style d'écriture de Philippe Labro.

1.1 Le portrait physique

Le portrait physique est un art de la description orale ou écrite. Il intervient aussi bien dans la peinture, la sculpture que dans le dessin, la gravure et autres. Selon le Dictionnaire des synonymes, le portrait renvoie à la description d'une chose ou d'un personnage¹⁴¹. Son but consiste à montrer les traits physiques de l'élément qui fait l'objet de la description.

Dans sa démarche, le portrait physique peut adopter deux méthodes. Soit il reste fidèle au caractère typique de la chose décrite, soit il en déforme les traits. Dans tous les cas, le portrait physique ne se limite pas à la simple représentation. Il occupe également une posture symbolique. Observons cet extrait suivant : « Frank avait à son bras une jeune fille d'une rare laideur, l'acné de son visage mal dissimulé par des couches de poudre, des lèvres minces et tristes, un vrai repoussoir¹⁴² ». Ici, il s'agit bel et bien de la description physique d'un personnage. Cette description cherche à représenter le personnage de façon ridicule. Par le biais

¹⁴¹ *Dictionnaire des synonymes*, Paris, Nouvelle édition, 1990, p.369.

¹⁴² Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 271.

des adjectifs comme « mal dissimulé», « minces et tristes », l'auteur représente la petite amie de Frank avec moquerie.

Décrire avec moquerie requiert une visée particulière. Chez Philippe Labro, il est au service d'égayer le lecteur. Cela s'illustre davantage dans ce passage : « Doris était une petite blonde et frêle aux cheveux plats, dépourvue de toute séduction, une femme banale¹⁴³. » Dans cette description physique, l'auteur provoque le rire des lecteurs. Parce qu'en représentant Doris, il se sert d'un esprit railleur. C'est cette raillerie qui suscite le rire. L'une des pratiques qui concourt à cet état d'esprit est l'humour. Il est défini comme la forme d'esprit qui consiste à présenter la réalité de manière à en dégager les aspects plaisants et insolites¹⁴⁴.

Cette manière de représenter le réel est bien connue dans l'écriture de Philippe Labro. Dans la plupart de ses œuvres, Labro décrit ses personnages avec humour. C'est également le cas d'Ed Sullivan dans cette phrase : « Le type qui présentait l'émission s'appelait Ed Sullivan. Il avait des dents de cheval et un faux air d'Humphrey Bogart¹⁴⁵. »

La récurrence de cette description railleuse des personnages dans l'écriture de Labro montre la place prépondérante qu'il réserve aux rires. C'est peut-être, pour lui, le comique est aussi un moyen efficace pour une meilleure diffusion d'un message. Il semble reconnaître cela quand il disait : « des classes et des classes entières de débutants de première année l'avaient redouté et vénéré car il distribuait la justice avec rigueur et humour¹⁴⁶ ». Ici, malgré la rigueur, Labro ne redoute pas aussi la part de l'humour dans l'optique de dispenser des leçons. D'ailleurs, cela peut être justifié davantage dans ses romans d'apprentissage qui sont abondants d'expressions comiques.

Véhiculé un message de manière à exprimer le rire n'est pas nouveau dans le paysage littéraire. Déjà au XVII^e siècle, l'aspect du rire occupait une place centrale dans la production des écrivains classiques. Ces derniers, pour atteindre leur public, ils mettent l'art au service de deux principes : plaire et instruire. En d'autres termes inculquer des leçons de morale en faisant rire l'auditeur ou le lecteur. La plume de Molière se résume à ces principes notamment dans ses pièces théâtrales. Il avait éclairé cette vision dans l'une de ses fameuses expressions la plus

¹⁴³ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 85.

¹⁴⁴ *Le Nouveau petit Robert*, juin 1996, p.1110.

¹⁴⁵ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 95.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 145.

célèbre à savoir « castigat ridendo mores ¹⁴⁷ ». Cette dernière veut dire corriger les mœurs en faisant rire.

Cet accompagnement du comique dans l'élaboration des faits relatés est toute la démarche que s'assigne Labro. Chez lui, la part de l'humour est omniprésente. Elle apparaît fréquemment dans la description physique et surtout celle des personnages. Ce choix de l'auteur de *L'étudiant étranger* n'est pas fortuit. Bien sûr, il vise l'humour. Mais un humour qui se veut explicatif. Il est « l'expression d'une solidarité et d'une complicité entre l'émetteur et le récepteur¹⁴⁸ ». Ainsi s'expriment Brigitte Bouquet et Jacques Riffault dans leur article. Retenons qu'ici l'idée de solidarité et de complicité entre émetteur et récepteur fait allusion à l'auteur lui-même et ses personnages. Pour preuve, avant d'amorcer une conversation avec un de ses personnages, l'auteur de *L'étudiant étranger* décrit avec raillerie ce dernier. Cet humour dévoile le rapport amical qui existait entre l'auteur et le personnage décrit. Dans *L'étudiant étranger*, les personnages de Labro étaient la plupart des Américains. Certains des mentors, d'autres des amis intimes. Donc, la raillerie que Labro use pour faire le portrait physique de ses personnages est aussi une manière de traduire cette forte complicité qui le lie aux Américains.

Dans *L'étudiant étranger*, l'homme de radio ne cesse pas de montrer cette vision. Pour lever toute équivoque sur l'appellation « étrangère » qu'il reçoit de la part de ses amis, Philippe Labro écrit ceci :

Le mot « étranger » avait une consonance amicale ; ils étaient hospitaliers, courtois ; le soleil et la nature qui les entouraient leur avaient conféré un sens de douceur et de la précarité des choses. On les appelait des gentlemen et ils mettraient leur fierté à mériter cette dénomination désuète et précieuse¹⁴⁹.

Dans cette précision du vocable « étranger », Labro montre que ce mot est employé dans un sens amical à son endroit. Il traduit selon lui l'idée d'une grande symbiose qui existait entre lui et ses camarades. Pour lui, le fait de l'appeler étranger ne vise pas à le dénigrer malgré son origine française. Car, les américains l'ont accueilli comme les siens. Il déclare en ce sens : « l'héritage du racisme ne m'avez en aucune façon marqué¹⁵⁰ ».

¹⁴⁷ Cité par Pierre Cabanis, *L'école des femmes*, Paris, Bordas, 1971, p. 16.

¹⁴⁸ Brigitte Bouquet, Jacques Riffault, « l'humour dans les diverses formes du rire », *Érès*, N° 2, 2010, P. 16, [en ligne], <https://www.cairn.info/revue-vie-sociale-2010-2-page-13.htm>, consulté le 20/04/2022.

¹⁴⁹ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 298.

¹⁵⁰ Ibid., p. 243

Ce propos du narrateur de *L'étudiant étranger* s'éprouve bien dans son itinéraire. L'aventure de Philippe Labro sur le sol américain est soldée que par un grand succès. Ce succès est rendu possible également grâce à l'hospitalité et la courtoisie permanente qu'il avait bénéficiées de la part de ses hôtes. C'est l'exemple de Bob Kendall qui l'avait invité chez ses parents à l'occasion des fêtes de Noël : « j'étais l'invité de la maison Kendall pour quinze jours à Dallas, au Texas¹⁵¹ ».

En dehors de cette hospitalité, le cinéaste avait bénéficié encore de rapport solidaire avec tous les Américains avec qui il tisse des relations. Dès son arrivée au campus les fraternités lui ont été ouvertes. Il forme alliance avec plusieurs personnes. Ces derniers, plus particulièrement Pres l'avait aidé à s'intégrer facilement. C'est au vu de cette solidarité et de cette hospitalité qu'il disait : « l'hospitalité immédiate que seuls possèdent les Américains¹⁵² ». Par-là, on peut conclure que le portrait physique chez Labro vise à matérialiser cette forte connivence qui l'unit aux Américains. La raillerie qu'il exprime lors de la description physique de ses personnages n'est pas le fruit de l'ironie dans son sens propre. Elle est plutôt une façon de montrer cette parenté qui le noue aux Américains. D'où le propos de Herbie, l'un des personnages que lui disait : « tu es un Sudiste d'adoption maintenant¹⁵³ ».

Par ailleurs, au-delà de l'expression de la solidarité, le portrait physique sert à représenter une réalité. Mais cette réalité reste biaisée au premier vu. Elle répond à la loi de tout portrait, c'est-à-dire faire la description anatomique comme un système de code à déchiffrer. « Comme si le sens n'est que le prédicat ultérieur d'un corps premier¹⁵⁴ ». Dès lors pour s'enquérir de l'idée mise en relief dans le portrait, il est nécessaire de faire une « lecture diachronique ». Car, c'est au fur et à mesure que l'auteur laisse voir ce qu'il veut exprimer.

Cette technique n'est pas méconnue dans l'écriture de Philippe Labro. Dans ses portraits physiques, le journaliste fait la description d'un personnage comme la métaphore d'une idée. Une idée que lui-même dévoilera plupart. Prenons ici le cas de Pres dans cette description : « Pres est un des trois *quarterbacks* (poste offensif au football américain) titulaire de l'équipe de football. Il a une charpente rugueuse, un visage rond, jovial et un peu fou¹⁵⁵ ».

¹⁵¹ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 79.

¹⁵² Ibid., p. 81.

¹⁵³ Ibid., p. 125.

¹⁵⁴ Roland Barthes, *S/Z*, Paris, Édition du Seuil, 1970, p. 62.

¹⁵⁵ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 24.

Dans cette description, l'auteur évoque la virilité de Pres. Mais à travers cette virilité tout un autre sens peut se dégager. Si Pres est un *quarterback* d'un tel corps robuste alors, on peut supposer que le football américain sera un jeu très rude. Parce que dans l'entendement, la force physique est souvent symbole de la combativité. Et que dans le sport la combativité intervient dans les jeux les plus intenses. Donc, on voit par-là que le portrait physique même du footballeur est révélateur de la nature du sport qu'il pratique. Cela est attesté lorsque l'auteur disait : « le football américain, c'est la guerre sans la mort ¹⁵⁶ ». Ce propos confirme notre hypothèse de départ. Ce qui veut dire en quelque sorte que le portrait physique est aussi un langage. Gérard Genette abonde dans ce sens. Pour lui, le portrait physique est à la fois « explicatif et symbolique¹⁵⁷ ».

En miroir, la description d'une manière générale tend à expliquer quelque chose. Dans la tradition du genre romanesque, Balzac imposait ce fait. Avec *Le Père Goriot*, le réaliste consacre une grande partie de son roman à la description minutieuse de l'espace (la pension vauquer) et des personnages. Cette description chez Balzac ne vise pas une simple représentation du décor, mais elle est plutôt à la fois « signe cause et effet ¹⁵⁸ », c'est-à-dire qu'elle cherche à révéler une idée et un état d'esprit. Pour l'idée, la description dépréciative de la pension tente à révéler la misère qui y sévit. Quant à l'état d'esprit, la description des personnages renvoie à leur psychologie. Partant de cette logique, on peut voir que la description est un langage au service d'une explication.

À la fin de cette analyse, nous pouvons conclure que le portrait physique occupe une place centrale dans l'arsenal linguistique de Philippe Labro. Il est l'élément à travers lequel l'auteur introduit l'humour dans son texte. Un humour qui a non seulement pour but de susciter le rire. Mais aussi de matérialiser cette forte complicité et solidarité qui existaient entre l'auteur et ses personnages. Avec le portrait physique également, Labro cherche à exprimer une idée par le biais des métaphores. Voilà en quelque sorte la place du portrait physique dans l'écriture de Labro. Qu'en est-il de l'écriture fragmentaire ? Cette interrogation sera l'objet de notre prochaine analyse.

1.2 L'écriture fragmentaire

¹⁵⁶ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 71.

¹⁵⁷ Gérard Genette, *Figure II*, Paris, Le Seuil, 1969. p. 58.

¹⁵⁸ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 59.

Un récit fragmentaire se dit d'une forme d'écriture choisie par un écrivain qui refuse de développer sa pensée et de l'exprimer de manière continue et achevée¹⁵⁹. Cette forme d'écriture a été beaucoup théorisée par le critique français, Maurice Blanchot. Nombreux de ces œuvres restent fidèles à cette tradition d'écriture. Il s'agit de *Au moment voulu* (1951), *Le Dernier homme* (1957) et *L'Attente l'oubli* (1962) pour ne citer que ceux-là. Comme le note Blanchot, cité par Eric Hoppenot, la littérature fragmentaire est celle qui exige « une discontinuité essentielle ¹⁶⁰ ». Autrement dit une rupture dans l'exercice de la narration. Dans un récit fragmentaire, l'auteur dévoile son intention sans pour autant la développer tout en rejetant tout doxa.

Si l'écriture fragmentaire se résume à cela, alors *L'étudiant étranger* peut être un récit fragmentaire par excellence. Dans ce roman se lit de bout en bout une coupure entre les unités narratives, c'est-à-dire une sorte de déconstruction narrative. Le narrateur débute un propos sans l'achevé et enchaîne un autre ainsi de suite. Ce passage justifie cela :

Au fond, ce n'est pas si difficile que cela d'en parler. En même temps, c'est déchirant, parce qu'il faut que je me débarrasse de tout si je veux parvenir à retrouver intact le grain de la peau de Sue Ann ou reconstituer le ton ambigu et cajoleur de Franklin Gidden. Sue Ann a été la première fille avec qui je sois sorti plus d'une fois, ce qui signifie forcément quelque chose : on ne demande pas impunément à une date « Puis-je vous revoir ? » - ça vous embarque dans toute une histoire. Quant à Gidden, il était le type le plus brillant du campus lorsque j'y suis arrivé¹⁶¹.

Dans ce passage, on observe la superposition des séries narratives inachevées et interrompues. Ce geste de l'auteur vise la brièveté. Cette dernière implique à son tour la répétition, la réitération, principe même de l'écriture fragmentaire.

Ainsi, l'écriture fragmentaire est une écriture d'insertion, de glissement. Parce que c'est une écriture au cours de laquelle la narration se suspend pour ainsi s'ouvrir aux commentaires, aux dialogues, aux discours rapportés, aux paroles plurielles, etc. Cette pratique se fait voir dans l'écriture de Philippe Labro. Dans *L'étudiant étranger*, l'homme de média met souvent en pause son récit pour s'adonner au commentaire. C'est ce qui s'atteste dans cet extrait :

Là, et maintenant, dans sa petite chambre du *dorm*, Buck, à dix-huit ans, n'était plus qu'un étudiant de première année anonyme, et qui me parlait d'Abby comme un soldat au front parle de sa promise, et que je pensais à Abby, j'avais la même réaction que les buveurs de Rheingold,

¹⁵⁹ *Le Grand Larousse illustré*, Paris, Larousse, 2015, p. 517.

¹⁶⁰ Cité par Eric Hoppenot dans, « Maurice Blanchot et l'écriture fragmentaire : "le temps de l'absence de temps" », *L'écriture fragmentaire : Théories et pratiques*, 2002, p. 5, [en ligne]. Disponible sur Internet, <http://books.openedition.org/pupvd/29432>, consulté le 01/11/2022.

¹⁶¹ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 22.

elle éveillait en moi les mêmes idées, le même désir. À vrai dire, je désirais toutes les Américaines. Sue Ann m'avait tourné la tête au cours de nos premières dates ; je rêvais d'Elizabeth, la fille étrange et dangereuse du collègue de Douce Bruyère¹⁶².

Dans ce passage, Labro insère un commentaire à l'intérieur de sa narration inachevée. Cette démarche de l'auteur peut entraîner une double lecture. Sans doute, elle laisse voir une rupture au sein de l'unité narrative. Mais aussi, elle joue le rôle d'édificateur. En prononçant : « à vrai dire, je désire toutes les Américaines », Labro veut rendre plus claire les propos qui précèdent son commentaire. Autrement dit montrer en quelque sorte aux lecteurs que s'il était irrésistible à la beauté d'Abby dont parlait Buck, c'est parce que toutes les Américaines l'attirent. Donc, le commentaire chez Labro a aussi pour but d'éclairer davantage une opinion sur son propre sujet. C'est un geste qui peut se voir comme une honnêteté intellectuelle. Car l'auteur indique ses véritables intentions sur un sujet donné.

Parallèlement au commentaire, le récit fragmentaire se suspend au profil d'un discours rapporté au style indirect. Prenons en considération ce paragraphe ci-dessous :

Il y a autre chose que j'ai bien vu, quelque chose de concret, de cruel, d'inévitable : si vous n'avez pas de voiture, vous êtes cuit. Vous êtes une non-personne. Soit vous en possédez une, soit vous faites alliance ou amitié avec un garçon qui roule en Ford, Chevrolet, Chrysler ou ces autres noms d'automobiles dont la sonorité me remplit de satisfaction. Les jeunes filles ne se trouvent pas si l'on va à pied. L'Autrichien va à pied. Il n'aura pas de *dates*. Moi, je veux y parvenir. Je connais Pres et Pres conduit une Buick verte décapotable, le veinard ! C'est avec lui que je fais mon premier voyage pour Sweet Briar - le collège de Douce Bruyère, un nom qui me fait rêver, pour y évaluer de jeunes filles et pour qu'elles jaugent de leur côté. Pres m'a expliqué qu'il refuse de se fixer. Il aime changer de *date*¹⁶³.

Avant la fin de ce paragraphe, le narrateur arrête son récit pour donner place à un discours rapporté au style indirect : « Pres m'a expliqué qu'il refuse de se fixer ». Au-delà du refus de tout processus d'unification dans le récit, le discours rapporté chez Labro milite en faveur d'une prise en charge énonciative. Avec le style indirect, l'auteur prône la distance narrative, c'est-à-dire que ses personnages qui interviennent dans son récit s'expriment par sa voix. Dès lors, les propos de ces derniers deviennent une parole narrativisée. La parole « *narrativisée* » ou encore discours « *narrativisé* » selon Genette est « traité comme événement parmi tant d'autres et assumé tel par le narrateur lui-même¹⁶⁴ ». Donc, le style indirect permet à Labro d'être le seul responsable des propos proférés dans son récit. Il prend à son propre compte ce qui est dit par les autres personnages de son roman.

¹⁶²Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 53.

¹⁶³ Ibid., pp. 32-33.

¹⁶⁴ Gérard Genette, *Figure III*, Paris, Le Seuil, 1972, p. 190.

Cela peut être analysé comme un engagement personnel de sa part. Puisque selon lui « si l'histoire tout entière repose en un seul homme, tout doit pouvoir être expliqué à partir d'une expérience individuelle¹⁶⁵ ». La valorisation du « je » dans le récit peut-être une manière de rendre crédible l'histoire racontée. Si le « je » reste le maître de tous les propos de son récit, cela peut emmener le lecteur à considérer comme vrai son histoire. Grosso modo, l'utilité du discours indirect dans le roman de Labro concourt à une prise en charge énonciative afin de rendre véridique son récit.

À ce style indirect, vient se greffer la parole plurielle dans le fragment littéraire. L'écriture fragmentaire se préoccupe de toute séparation à l'intérieur d'une série narrative. Contrairement aux romans traditionnels qui œuvrent pour la continuité narrative, le récit fragmentaire prône la discontinuité dans l'élan narratif. L'auteur ne cherche pas à terminer son discours avant d'entamer un autre. Il le coupe brièvement en faisant superposer un autre qui établit toute incohérence dans le cheminement logique des idées. Il peut s'agir de tous. Car « tout est possible ¹⁶⁶» avec le fragment littéraire. Cet extrait est illustratif :

Je revois ce jeune homme aux joues et aux fronts inaltérés, un jeune homme vierge jeté comme l'habitant d'une autre planète sur une terre aux langages non déchiffrés, aux signes mystérieux. Il remercie Pres dont la Buick fait demi-tour. Pres appartient à une fraternité, il va donc dormir à la maison, là-bas. Le jeune homme, lui, gagne le dortoir des nouveaux, le *dorm*, et il rencontre un, deux, puis plusieurs garçons revenus eux aussi de leurs rendez-vous du samedi soir. On s'interpelle dans la cour, ensuite de fenêtre en fenêtre : « Tu as fait ? Tu as réussi à faire ? Comment as-tu fait ? » Les questions se renvoient l'une à l'autre, sans réponse, puis le concert de voix s'amenuise, les fenêtres s'éteignent peu à peu comme les signaux lumineux d'un standard téléphonique passé l'heure de pointe¹⁶⁷.

À partir du pronom indéfini « on », l'homme de média interrompt son récit pour ainsi donner l'occasion à la parole plurielle. L'objectif de ce fait est de matérialiser « l'écriture polyphonique ». Elle joue le rôle d'alternance des pensées différentes. Cette écriture assure une certaine rupture de liaison afin de créer une séquence non close, non fermée et fragmentaire. La parole plurielle dans l'écriture fragmentaire se préoccupe de la suspension de l'unité narrative.

Par ailleurs, l'écriture fragmentaire dévoile une liberté de création. Dans le fragment littéraire l'auteur n'obéit à aucune convention d'écriture. Au contraire, il s'acharne contre toutes les lois fondamentales de la littérature connues jusque-là. Par exemple pour la construction des

¹⁶⁵ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 75.

¹⁶⁶ Eric Hoppenot, « Maurice Blanchot et l'écriture fragmentaire : "le temps de l'absence de temps" », *L'écriture fragmentaire : Théories et pratiques*, 2002, p. 5 [en ligne]. Disponible sur Internet, <http://books.openedition.org/pupvd/29432>, consulté le 01/11/2022.

¹⁶⁷ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 25.

idées, l'auteur plaide pour le désordre. Philippe Labro traduit cette vision en disant en ces termes : « il faut que j'oublie le respect de la construction avec début, milieu et fin. Se débarrasser des scénarios, des explications, des sous-titres. Se laver de tout ¹⁶⁸». Ici, Labro remet en cause les démarches sacro-saintes du récit. Au sens de Barthes cet acte ressemblerait à une sorte de jouissance. Pour lui, l'émotion provient aussi de la contradiction d'une « règle générale ¹⁶⁹».

Partant de cette logique, on peut noter que dans le fragment littéraire l'auteur cherche « le plaisir du texte », la liberté. C'est comme dans la poésie libre où le poète ne se soucie guère des éléments de la versification tels que : l'alexandrin, les rimes, les rythmes, l'hémistiche, etc. Avec l'écriture fragmentaire également, le romancier ne cherche pas à ordonner la trame narrative. Il se plonge dans l'imbrication des unités narratives qui s'interrompent et se succèdent sans aucun lien fondamental. Cette pratique résulterait de l'absence du contrôle de la pensée au moment de raconter, c'est-à-dire que l'auteur raconte son histoire comme les souvenirs lui viennent. Dès lors, le ressassement des phrases traduirait cette omission qui se comblera au fur et à mesure que l'intrigue avance. C'est pour cela le fragment littéraire doit engager une « lecture diachronique ». Parce que, c'est au fil du temps que le lecteur peut retrouver la suite logique de la pensée de l'auteur.

Raconté comme la pensée dicte les choses est une manière pour l'auteur du fragment littéraire d'être fidèle à son histoire. La retouche de la pensée peut sembler à une modification de la vraie histoire. Elle peut nous emmener à supprimer, à ajouter... C'est pour cela Labro disait « il faut se laver de tout, Être limpide, raconter comment c'était ¹⁷⁰». Loin d'un simple jeu des mots, le fragment littérature œuvre pour une nouvelle version de la littérature. Une littérature qui est engagée dans l'élan de dévier toutes les formes d'écriture connues jusqu'à ce jour.

Ainsi, cette liberté de déroger à toutes règles peut être cernée comme une interrogation du monde, mais aussi celle de l'écriture elle-même. En dehors de l'écriture insoumise, souvent dans le fragment littéraire l'auteur développe de sujets révolutionnaires. Il tente de corréliser le sujet à l'écriture elle-même. C'est le cas de Philippe Labro dans *L'étudiant étranger*. Dans ce roman, le journaliste avait bravé un interdit dans la société Virginienne de l'époque. C'était le fait de nouer en tant que blanc une relation amoureuse avec une fille noire. Pourtant à cette époque en Virginie l'union entre noire et blanc est perçue comme une abomination aux yeux de

¹⁶⁸Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p 23.

¹⁶⁹ Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, Paris, Édition du Seuil, 1973, p. 36.

¹⁷⁰ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p 23.

la masse populaire. Compte tenu de tout cela, il tente de réaliser ce dessein qui s'annonce quasi-impossible. C'est ce qui ressort dans cette phrase : « April avait dit : « c'est impossible » mais mon orgueil me dictait que ce n'est pas impossible¹⁷¹ ». Ce qui est intéressant dans ce propos, c'est cette vision de l'auteur. Cet état d'esprit révolutionnaire de Philippe Labro qui est fait de défi et de questionnement des principes établis. C'est ce qui se laisse voir dans cette aventure qu'il aimerait tisser avec April. Elle est d'une grande témérité. Dans la mesure où elle remet en cause la supériorité du Blanc sur le Noir, chose qui était impensable à l'époque. Évoquant cela, il note en ces termes : « l'aveu ultime de sa défaillance (April) m'avait convaincu de la supériorité de son intelligence sur la mienne¹⁷² ». Par-là, on peut voir que Labro milite pour la reconfiguration de certaine vision du monde. D'où le choix même de l'écriture fragmentaire qui vient interroger la littérature elle-même.

L'analyse de ce point nous a conduit à voir que l'écriture fragmentaire est une écriture d'enchâssement. Elle donne l'occasion aux auteurs de suspendre leurs pensées pour ainsi s'ouvrir aux commentaires, aux discours rapportés, aux paroles plurielles, etc. La visée de cette pratique dans le fragment littéraire est liée non seulement au souci de désunir les séries narratives. Mais aussi, elle est soumise à la volonté de remettre en cause la littérature en général et le monde en particulier. Toutefois, il faut noter que l'écriture fragmentaire invite un nouveau lecteur. Celui qui ne cesse de se perdre avant de retrouver la suite logique de la pensée d'un auteur.

Chapitre II : L'interférence de genres dans *L'étudiant étranger*

L'interférence de genres renvoie au dialogue des genres à l'intérieur d'un corpus. La littérature n'est pas un champ clos. Elle embrasse à la fois plusieurs formes d'écriture. Certes, les genres littéraires se sont très tôt différenciés des uns des autres. Le roman, la poésie, le théâtre, et autres n'endossent pas les mêmes formes d'écriture. Cependant avec l'avènement du roman moderne, on assiste à la libéralisation de l'art.

En effet, le roman moderne a révolutionné le monde littéraire. Avec la montée fulgurante de ce genre, plusieurs écrivains se démarquent du joug des conventions littéraires. Dès lors, il devient le champ d'expression par excellence de tous les genres. Cela nous invitera à s'interroger sur la place des autres genres dans *L'étudiant étranger* de Philippe Labro. En se focalisant sur le nouveau journalisme avant d'aboutir au roman-scénario.

¹⁷¹ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 94.

¹⁷² Ibid., p. 153.

2.1 Le nouveau journalisme

Forgé par Tom Wolfe en 1973, le nouveau journalisme est un style journalistique qui fait recours à certaines techniques littéraires comme la narration, le dialogue transcrit intégralement, la description... Il a été adopté particulièrement dans la presse écrite (*The New Yorker*, *The Atlantic Monthly*, etc..) dans les années 60-70 avant de faire son apparition dans les romans.

La naissance de ce nouvel style journalistique dans les œuvres littéraires avait connu un grand succès. Avec la venue tardive de *Le bûcher des vanités* (1987), best-seller de Wolfe, le nouveau journalisme s'est imposé comme la littérature journalistique. De nombreux auteurs américains et du monde se verront influencer par cette nouvelle invention littéraire. C'est l'exemple de Truman Capote, de Joan Didion, de Philippe Labro, de Gay Talese, de Florence Aubenas pour ne citer que ceux-là.

Ainsi, le nouveau journalisme est un texte hybride qui est à la croisée d'une enquête ethnographique, de la littérature et du témoignage subjectif. Il prône la « non-fiction ». Dès lors, le journaliste s'investit d'une mission d'« investigation artistique ¹⁷³», pour reprendre le terme de Wolfe. Il doit selon Philippe Labro être « quelqu'un qui va dans la société, qui entre dans son époque, qui va au-devant de la vie, des choses qui se passent, de la violence des passions, de toute cette «comédie humaine¹⁷⁴».

C'est cette attitude du journaliste que démontre Labro dans *L'étudiant étranger*. Dans ce chef-d'œuvre, tout part à partir d'un fait divers qui est le suicide d'un étudiant dénommé Buck Kuschnick. L'ouverture de cette œuvre marque déjà cela :

En réalité, personne n'a jamais su pourquoi Buck Kuschnick s'était suicidé. Qu'est-ce que ça voulait dire, ce corps de dix-huit ans, vêtu seulement d'un long pantalon de pyjama à rayures classiques, les chevilles attachées aux barres de métal des deux extrémités du lit de sa chambre dans le *freshmen dorm* (dortoir des étudiants de la première année), aile ouest du dortoir, rez-de-chaussée, à droite quand on entrait par la cours ? Pourquoi s'était-il ainsi ligoté [...]. Qu'est-ce qu'il avait voulu faire, Buck¹⁷⁵ ?

¹⁷³ https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Nouveau_journalisme, consulté 11/12/2022.

¹⁷⁴ Entretien avec Philippe Labro réalisé par Michel Crépu, « Journalisme et Littérature », *Revue des deux Mondes*, février 2014, [en ligne]. Disponible sur : fb0049305f14133d6d596ca8f4555f4f.pdf, consulté le 03/11/2022.

¹⁷⁵ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 17.

C'est à partir de ces interrogations que débute l'œuvre de Labro. Elles feront l'objet d'une enquête ethnographique. Face à ce suicide de Buck, le journaliste s'appuie sur la « maïeutique ». Autrement dit interroge pour savoir pourquoi Buck s'est donné la mort :

Il (Franck Gidden) s'était assis et je l'avais alors interrogé.

- Eh bien oui, c'est classique, m'expliqua-t-il, il y a toujours un virage dans le premier semestre et il y a toujours un freshman ou deux qui dérapent dans ce virage. Inadaptation, solitude, incapacité d'être à la hauteur des standards de l'école, confusion. C'est comme ça, ça arrive, et c'est pour ça que personne n'en parle, l'université resserre les rangs et ferme les yeux et tout continue. Buck, dans cinq jours n'aura jamais existé¹⁷⁶.

Dans cette réponse de Gidden, le journaliste prend connaissance des supposés causes du suicide de Buck. Par le biais de questionnement, il s'enquiert de la récurrence de ce sort qui a frappé son ami au sein de leur établissement. Cette stratégie qui consiste à interroger pour mieux comprendre une situation s'apparente à l'une des techniques d'enquête ethnographique. Il s'agit de l'entretien. Son objectif est de poser des questions à une personne sur une situation donnée. C'est comme le démontre Labro dans cette conversation à dimension interrogatoire avec son interlocuteur.

Cependant, cette démarche d'enquête ethnographique constitue la phase préliminaire. Son fondement principal demeure un travail de descente sur le terrain. En d'autres termes faire une « enquête de terrain ». Pour la suite de l'enquête qu'il mène concernant le suicide de Buck, Labro s'attarde cette fois-ci sur cette ladite enquête. Après avoir interrogé l'un des membres de la fraternité à laquelle appartenait Buck, le journaliste effectue un déplacement à Genoa. Cette petite bourgade est la ville natale de Buck Kuschnick. La descente sur ce lieu symbolise un moment d'observation ainsi que de questionnement. Car l'auteur y profite pour détecter tous les indices pouvant s'impliquer au suicide de Buck. Sur ce, il pose la question à Abby, la fiancée de ce dernier : « - Abby, est-ce que vous savez pourquoi Buck s'est tué ? ¹⁷⁷ » Celle-ci répond en ces termes : « - ça n'avait rien à voir avec moi, vous savez, rien. C'est arrivé là-haut en Virginie, c'est là-bas que ça s'est passé¹⁷⁸ ». Après cette réponse d'Abby, le journaliste comprend que son entretien est un « dialogue vide ¹⁷⁹ ». Car sachant que la thèse de toute histoire d'amour qu'il imaginait ne pouvait justifier ce suicide de Kuschnick. Dès lors, se confirme son hypothèse de départ selon laquelle « personne n'a jamais su pourquoi Buck s'était suicidé ».

¹⁷⁶ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 58.

¹⁷⁷ Ibid., p. 66.

¹⁷⁸ Ibid., p. 67.

¹⁷⁹ Ibid.

Voilà la vocation qu'assigne Philippe Labro aux journalistes. Comme il l'a si bien évoqué ci-dessus, selon lui, le journaliste doit être un enquêteur. Quelqu'un qui à partir d'un fait réel, d'une documentation part à la quête de la vérité sur la base d'une observation et d'interrogation au-devant de la société.

On reconnaît cette démarche chez le pionnier du nouveau journalisme. Avec *Le bûcher des vanités*, Wolfe choisit comme point de départ de son œuvre un accident. Il s'agissait de l'histoire d'un riche, Sherman McCoy qui à la sortie du Bronx (ville New Yorkaise) avait gravement fauché un jeune noir qui succombera plupart. À la suite de cette scène, l'auteur se met à étudier toute la procédure judiciaire entraînant ce genre de délit. À l'image d'un enquêteur de police, l'auteur du nouveau journalisme se préoccupe d'une investigation à partir d'un fait-divers. Ce souci du réel chez les partisans de ce courant se traduit par la volonté de faire la littérature un champ d'expression de la réalité. Autrement dit, il s'agit de démarquer la littérature de la fiction. D'où « le respect scrupuleux des faits¹⁸⁰ », s'écrit-il Guillaume Pajot.

Au-delà de l'enquête que prône ce genre littéraire, le nouveau journalisme privilège également les techniques de l'écrivain. Parmi ces derniers, on peut citer la description, le dialogue transcrit intégralement, etc.

S'agissant de la description, elle joue un rôle très prépondérant dans l'élaboration d'un texte dit nouveau journalisme. Elle est l'une des techniques la plus proche du journalisme. Pour traiter une information, la place de la description est indéniable dans l'approche journalistique. À travers ce point commun de ces deux disciplines, Philippe Labro pense qu'il est possible de faire le journalisme à partir des techniques littéraires en l'occurrence la description. Dans un entretien avec Jessica Nelson, il exprime cela en ces termes : « dans l'exercice du portrait, on peut y apporter l'expérience du journaliste, qui consiste à observer, noter, pour ensuite décrire, voir pour ensuite faire voir ; et y ajouter un semblant de style, de sensibilité personnelle, d'interprétation de ces personnages vivants¹⁸¹ ».

Par l'entremise de cet entretien, le spécialiste des États-Unis montre l'apport du portrait dans l'exercice journalistique. Pour lui, le portrait est le levier sur lequel se base le journaliste pour alimenter la toile de fond de son texte. Par-là, il semble dévoiler que le journalisme et la

¹⁸⁰ Guillaume Pajot, « Tom Wolfe, une plume entre deux chaises », *Libération*, 31 juillet 2020, [en ligne]. Disponible sur : https://www.liberation.fr/livres/2020/07/31/tom-wolfe-une-plume-entre-deux-chaises_1795756/, consulté le 03/11/2022.

¹⁸¹ Jessica Nelson, « entretien avec Philippe Labro », *L'équipe zone*, Le 25 février 2002. <https://www.zone-litteraire.com/litterature/interviews/entretien-avec-philippe-labro.html>, consulté le 25/08/2022.

littérature ne sont pas incompatibles. Car l'exercice du portrait est exclusif à ces deux champs disciplinaires.

Philippe Labro a toujours soutenu cette vision. On avait rappelé cela ci-haut. Que ce soit le journal médiatisé ou écrit, l'homme de média voit un lien étroit entre le journalisme et la littérature. D'ailleurs pour lui, ce fait est une évidence, dans la mesure où la majorité des écrivains était d'abord journaliste : « Je dirais d'abord qu'à mes yeux, il n'y a pas de frontière entre ces deux champs. On oublie trop vite que Balzac était journaliste, que Stendhal l'était aussi. Les trois quart des auteurs américains sont passés par le journalisme : Hemingway, Steinbeck, Dos Passos et j'en passe ¹⁸²».

Dès lors, le combat littéraire de Labro s'orientera à cette vocation de lever toute barrière entre journalisme et littérature. Pour ce faire, il s'appuie sur la description en y ajoutant ce qu'il appelle l'expérience du journaliste. Ce passage est illustratif :

Lassé, Bob eut un geste de la main pour balayer la discussion et me tourna le dos. Il rejoignit le maque (le gars) avec Fred à ses côtés, et je vis les deux jeunes gens tendre leurs dollars au maque qui s'effaça alors devant eux pour les laisser pénétrer dans la chambre de la matrone. Le maque regagna sa propre chambre et j'entendis, en regardant sautiller les aiguilles de la grosse montre opalescente encastrée dans le tableau de bord de la Cadillac. Le goût avait monté en moi. Je voulais que cela se termine et qu'on s'éloigne de cet endroit lugubre que le soleil froid de midi en décembre au Texas ne parvenait pas à transformer. Je ne pensais plus à April, je ne pensais qu'à mon embarras face à Bob et son ami, et je sentais confusément que mon refus allait modifier la bonne humeur dans laquelle s'était passé, jusqu'ici, mon séjour dans la maison des Kendall, et comme j'étais reconnaissant à Bob de m'avoir offert l'hostilité, je me reprochais de l'avoir contrarié. Je ne le jugeais pas. Sa brusquerie et sa franchise au cours de toute cette scène ne m'avaient pas choqué, et j'estimais qu'elles devaient correspondre à l'éducation que Fred et lui avaient reçue d'autres hommes, de leurs pères, et que cette éducation faisait partie de leur pays, leur époque, leur milieu¹⁸³.

À l'instar de l'écrivain, le Journaliste décrit ici la scène qui se déroule devant lui. C'est ce que font d'ailleurs tous les Journalistes : observer, noter et ensuite décrire. En revanche avec le nouveau journalisme, le journaliste ne se limite pas à reporter seulement les faits. Il y ajoute sa sensibilité personnelle. Cet extrait met cela en relief. Après avoir décrit l'acte que se livraient Bob et son ami, Labro met à nu son indignation. Il était fâché contre ces deux jeunes gens qui fréquentaient les prostituées noires. Cela le met mal à l'aise, car il se dit avoir un grand respect envers la communauté noire : « être fidèle, à mes yeux, ce ne veut pas seulement dire résister

¹⁸² Entretien avec Philippe Labro réalisé par Michel Crépu, « Journalisme et Littérature », *Revue des deux Mondes*, février 2014, [en ligne]. Disponible sur : fb0049305f14133d6d596ca8f4555f4f.pdf, consulté le 03/11/2022.

¹⁸³ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 133.

aux avances de Jessica, mais aussi respecter les gens qui avaient la couleur de la peau de la jeune femme (April, une institutrice noire) que j'aimais¹⁸⁴ ».

Contrairement à ses amis, Labro manifeste une grande courtoisie envers les Noirs. C'est pour cela, l'action de ses camarades l'avait choqué. Ce n'est pas uniquement le fait de fréquenter les prostituées noires qui l'importunait le plus. Mais c'est plutôt la manière dont Bob et son ami parlaient de ces Noires sans le moindre respect. En atteste ces expressions péjoratives : « chat noir, une grosse chatte bien noire ¹⁸⁵», « négresse ¹⁸⁶», et « cul noir¹⁸⁷ ». Ces expressions vulgaires ont occasionné la colère de Labro à l'encontre de ses amis. Cependant, il reconnaît que l'acte de ces derniers n'émane pas d'eux-mêmes. Il est selon lui le fruit d'un héritage. Pour lui, si Bob et son ami ridiculisaient ces Noires, c'est parce qu'ils ont hérité d'une culture qui a souvent représenté le Noir comme un « sauvage ». Le Sud où sont nés ces deux amis était hostile à la situation noire. Il regroupait les « États ségrégationnistes ». Pour le journaliste, c'est cette cause qui peut justifier ce comportement de ces jeunes gens. Il éclaire cela lorsqu'il écrivait :

Je me souvenais précisément des mots de Pres Cate, me disant en automne dans sa Buick verte décapotable que la femme noire est « hors limites » et je sais que, parfois, les étudiants les plus audacieux étaient « allés à la pute noire » parce que c'était interdit. Parce que papa et maman l'avaient interdit, parce que la société toute entière condamnait cette promiscuité. Je n'avais pas été élevé dans ces frayeurs sacro-saintes, ces tentations vénéneuses¹⁸⁸.

L'interprétation de ce passage résume en quelque sorte ce que le cinéaste entend aussi par un texte dit nouveau journalisme. En suivant la logique de sa démarche, on peut dire que selon lui, le nouveau journalisme se ressource d'un texte descriptif. Une description sur laquelle l'auteur matérialise sa sensibilité personnelle, mais aussi sa capacité d'interpréter les choses. Force est de constater que le nouveau journalisme œuvre pour la primauté de la subjectivité. Peut-être cela symbolise une quête de vérité. Comme l'indique l'inventeur de ce genre « la subjectivité étant plus proche de la vérité que l'objectivité¹⁸⁹ ».

Par ailleurs, le nouveau journalisme préconise un dialogue transcrit intégralement. Voici un exemple :

Il cracha un long jet de salive jaune foncé par la vitre ouverte de la voiture.

¹⁸⁴ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 130.

¹⁸⁵ Ibid., p. 131.

¹⁸⁶ Ibid., p. 133.

¹⁸⁷ Ibid., p. 99.

¹⁸⁸ Ibid., p. 93.

¹⁸⁹ François Busnel, « Tom Wolfe, hommage de Philippe Labro », *La Grande Librairie*, 18mai, 2018, https://youtu.be/D-fV_a0PR7A, consulté 18/11/2022.

- Quand j'ai vu cette même Buick, reprit-il (le shérif), tout à l'heure chez les bamboulas (les Noirs), ça m'a frappé. Je me suis dit, tiens j'ai déjà vu cette Buick quelque part. Tu n'étais jamais venu ici ? avec (sic) ta voiture, je veux dire.

- Non, dis-je.

- De toute façon, dit-il, tout le monde a le droit de se balader par ici. Y a pas de loi contre. On est en démocratie. Ce pays est libre. Ne réponds rien, pensai-je, ne rentre pas dans son jeu. Il essaye d'amorcer une conversation. Ne t'y prête pas. Le danger est là¹⁹⁰...

En observant la structure de ce dialogue tronqué, on voit sa particularité. Le dialogue dans les textes dits nouveau journalisme revêt une nouveauté. Il se démarque des techniques du dramaturge qui écrit les propos proférés d'un locuteur et son interlocuteur. Avec le nouveau journalisme, au moment du dialogue, le narrateur décrit de près tous les gestes de son personnage. En plus de cela, par le biais du monologue intérieur, il exprime sa pensée intime par rapport au discours de son interlocuteur. Et enfin, il se met même dans la tête de ce dernier pour comprendre sa pensée, ses intentions. En résumé, le dialogue dans le nouveau journalisme est au service du témoignage subjectif. Car l'auteur a la mainmise sur ses personnages. Il se met dans leur pensée pour connaître tout sur eux.

À la lumière de cette réflexion, nous pouvons voir que le nouveau journalisme milite pour la destruction des structures habituelles du journalisme. Il se veut être à mi-chemin entre le journalisme et la littérature. Dans la mesure où il prône « l'investigation artistique ». Mais aussi, il reste rattaché à certaines techniques de l'écrivain notamment le dialogue transcrit intégralement, le discours indirect libre, le portrait, etc. Dorénavant, nous nous focaliserons sur le roman-scénario pour la suite de notre analyse.

2.2 Le roman-scénario

Comme son nom l'indique, le roman scénario ou ciné-roman est un roman qui fait appel à certaines techniques apparentées à l'écriture cinématographique. Il s'agit le plus souvent du synopsis, le découpage technique (en séquence et en plan) et les techniques de la temporalité (le flashback, le flashforward, l'ellipse, etc.) Éluçidons ces quelques concepts pour rendre claire notre analyse.

Le synopsis est un texte synthétique qui résume d'une manière laconique ou sommaire l'histoire relatée dans un récit. Quant au flashback et flashforward, ils ne sont pas des techniques méconnues dans le paysage littéraire. Le flashback appelé encore analepse dans le jargon littéraire est selon Genette « un épisode bien évidemment antérieur au point de départ temporel

¹⁹⁰ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 242.

du « récit premier »¹⁹¹ ». Et le flashforward appelé prolepse désigne également selon Genette une « anticipation ou prolepse temporelle ¹⁹²», c'est-à-dire une sorte de sommaire anticipé.

Le roman-scénario fait recours à toutes ces techniques propres au cinéma. C'est un texte hybride. « Une publication d'une version romancée du scénario ¹⁹³».

En tant que grand réalisateur du cinéma, les textes de Labro n'échapperont pas à cette méthode d'écriture. *L'étudiant étranger* en est un exemple parmi tant d'autres. Dans ce roman, le cinéaste dès l'entame de son texte s'appuie sur un synopsis :

Je me souviens comme le cœur battait plus vite lorsque nous approchions des façades de lierre de Mary Baldwin ou de Hollins College où se trouvaient les jeunes filles en cardigan bleu ciel avec nacres et perles en forme de fleurs qui moulait leur poitrine, et me reviens encore et encore et encore cette même senteur lourde que je ne sais pourquoi j'assimile à la couleur du lait, et qui m'ouvre une porte secrète sur les chambres et les couloirs et des nuits que je n'avais plus osé explorer. Les jours de février étaient blancs et féerique. Une sorte de gloire froide s'emparait de la pente enneigée. En octobre, le rouge des ormes et des érables. En général, il pleuvait peu dans ce pays, ou alors des tornades, des trombes qui inondaient les rues de la bourgade adjacente au campus et qui charriaient en rigoles naturelles des amoncellements de feuilles de sycomores et de branches de cèdres. Au printemps, le *dogwood*, qui fleurissait autour des résidences des professeurs, annonçait des soirées de paresse et de bourbon, des promesses et des découvertes, l'appel d'une rencontre ou d'une conversation qui changerait notre semaine, c'est-à-dire notre existence. L'été, je suis parti sur la route, vers l'Ouest. Et de cela, aussi, je veux parler¹⁹⁴.

Par l'intermédiaire de ce synopsis, dès le début de son œuvre, Philippe Labro résume brièvement son récit. En ce faisant, il découpe son parcours en trois saisons. D'accord le début des rentrées scolaires qui se résume par une initiation, randonnées dans les collèges voisins des filles. Ensuite, les jours de février coïncident à l'assimilation des mœurs américaines. Et enfin, le printemps matérialise ces jours de fête de fin d'année. L'itinéraire de Labro est à l'image de ce parcours. C'est ce qu'il démontre de façon plus ou moins claire dans ce synopsis. On découvrira cela plupart lorsqu'il disait : « L'automne est une mutation, l'hiver une lutte, le printemps un épanouissement. Au fond, ma propre vie sur le campus avait palpité à ce rythme¹⁹⁵ ». Donc le synopsis dans le roman joue le rôle d'une bande-annonce que connaît le film. En représentant d'une manière synthétique le récit, il fait par la même occasion une promotion de ce dernier. Dans la mesure où il est susceptible d'éveiller la curiosité du lecteur au point de l'emmener à vouloir l'œuvre.

¹⁹¹ Gérard Genette, *Figure III*, Paris, Le Seuil, 1972. p. 90.

¹⁹² Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 105.

¹⁹³ Jacqueline Viswanathan, « Ciné-romans : le livre du film » *Cinémas*, vol. 9, n°2-3, 1999, pp. 33, [en ligne], <https://doi.org/10.7202/024784ar>, consulté le 24/04/2022.

¹⁹⁴ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., pp. 20-21.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 227.

À côté de ce synopsis, les techniques de la temporalité de l'écriture cinématographique ont également une forte résonance dans *L'étudiant étranger*. Dans ce roman, Philippe Labro manifeste sa qualité de réalisateur. Comme dans le cinéma, il use des techniques de construction narrative très répandues dans les productions filmiques. Parmi lesquelles on peut énumérer : le flashback, le flashforward, l'ellipse, entre autres.

Le premier est très convoité surtout quand il s'agit de réadapter un roman en film. C'est peut-être ce qui peut expliquer son choix chez Labro dans ce roman. Car plus tard, ce dernier connaîtra son réapparition dans le cinéma sous l'égide de la réalisatrice Suisse, Eva Sereny. C'est peut-être encore, avec le flashback, il est facile d'expliquer le présent. Étant un récit rétrospectif, le flashback peut permettre aux spectateurs de comprendre le passé afin de mieux analyser le présent. Puisque le passé est toujours lié au présent. À ce titre, le flashback peut être comme un épisode qui apporte une explication aux causes des événements présents, à informer de ce qui fut. Cela s'illustre bien dans ces deux extraits qu'on nommera respectivement récit un et récit deux :

En réalité, personne n'a jamais su pourquoi Buck Kuschnick s'était suicidé. Qu'est-ce que ça voulait dire, ce corps de dix-huit ans, vêtu seulement d'un long pantalon de pyjama à rayures classiques, les chevilles attachées aux barres de métal des deux extrémités du lit de la chambre dans le *freshmen dorm*, ail ouest du dortoir, rez-de-chaussée, à droite quand on entrait par la cour¹⁹⁶ ?

Je ne sais pas si Buck Kuschnick était devenu un ami, mais je le voyais régulièrement et la plupart du temps dans sa petite chambre solitaire du *dorm*. Il me parlait souvent de sa petite amie, celle à qui il avait offert une broche sertie de diamants qu'elle avait épinglée sur son cardigan à la fin de l'année scolaire, signe reconnu comme la première étape de fiançailles¹⁹⁷.

Dans la construction narrative, c'est le récit un qui apparaît en premier. Et ensuite vient le récit deux qui marque la déconstruction par un retour en arrière. Ce retour en arrière n'est pas anodin. Il permet d'apporter une explication au premier récit. Cela veut dire que le suicide de Buck mentionné dans le récit premier peut trouver sa réponse dans le récit antérieure, c'est-à-dire le récit deux. Ce qui peut s'avérer. Parce que dans le récit deux la vie solitaire de Buck que témoigne l'auteur peut être la cause de son suicide. Donc, c'est cette connaissance du passé de Buck qui nous a permis de supposer la raison de sa pendaison. Ce qui montre davantage que le passé a un lien étroit avec le présent. À cet égard écrit Labro : « rien de ce qui se déroulait n'avait de précédent¹⁹⁸ ». Pour dire en d'autres termes que le présent est subordonné au passé. Rousseau semble abonder dans ce même sens quand il disait : « pour me connaître dans mon

¹⁹⁶ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 17.

¹⁹⁷ Ibid., p. 51.

¹⁹⁸ Ibid., p. 92.

âge avancé, il faut m'avoir bien connu dans ma jeunesse¹⁹⁹ ». Le philosophe veut montrer ici que son âge avancé qui représente son présent peut être illuminé que par le parcours de sa jeunesse autrement dit son passé. Le flashback est au service de cet éclaircissement du présent par les événements du passé. Donc sa vocation est d'emmener le lecteur ou le spectateur à mieux comprendre le récit d'un film ou d'une œuvre.

Quant au deuxième, communément appelé « anticipation », il permet de voir en amont brièvement un récit qui se déroulera plus tard dans l'intrigue. Le flashforward consiste à mettre un terme à une construction antérieure à celle à laquelle il appartient. C'est le cas de ces exemples suivants :

Au fond, ce n'est pas si difficile que cela d'en parler. En même temps, c'est déchirant, parce qu'il faut que je me débarrasse de tout si je veux parvenir à retrouver intact le grain de la peau de Sue Ann ou reconstituer le ton ambigu et cajoleur de Franklin Gidden. Sue Ann a été la première fille avec qui je sois sorti plus d'une fois, ce qui signifie forcément quelque chose : on ne demande pas impunément à une *date* « Puis-je vous revoir ? » - ça vous embarque dans toute une histoire. Quant à Gidden, il était le type le plus brillant du campus lorsque j'y suis arrivé²⁰⁰.

Un mot a très vite fait son apparition : *date*. C'est un verbe, c'est aussi un mot, ça veut dire un rendez-vous avec une fille, mais ça désigne la fille elle-même : je vais boire un verre avec une *date*. Une fille vous accorde une *date* et elle devient votre *date* régulière si vous sortez plus d'une fois avec elle. Si vous êtes un nouveau, et que vous ne connaissez pas de filles, on peut vous emmener en *blind date* - rendez-vous aveugle, c'est-à-dire que vous ignorez tout de la fille avec qui vous allez sortir ce soir-là, et c'est votre copain ou sa propre amie qui feront les présentations. Le rendez-vous aveugle peut conduire aux pires catastrophes, comme aux surprises miraculeuses²⁰¹.

Ici le premier extrait est antérieur au second. Mais dans ce premier extrait, l'auteur mentionne un fait qui appartient au second. C'est l'affaire de *date*. Cette dernière fait partie du deuxième extrait. Elle a été juste rejetée à la construction antérieure en vue de marquer une anticipation.

L'anticipation est une technique de temporalité qui crée un suspens dans l'œuvre. En évoquant passagèrement les séquences d'un récit ultérieur, le flashforward éveille par la même occasion la curiosité du lecteur. C'est cette curiosité qui poussera ce dernier à aller jusqu'au bout de sa lecture. Dans cette mesure, on peut dire que cette technique propre au cinéma est au service de rendre plus attractif une œuvre. Car face au suspens, on a toujours envie de savoir. Et par conséquent d'être un passionné de l'œuvre.

¹⁹⁹ Jean Jacques Rousseau, *Les confessions*, Paris, Hachette, 1997, p. 243.

²⁰⁰ Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., p. 22.

²⁰¹ Ibid., p. 31.

Et enfin concernant l'ellipse, elle se préoccupe de la suppression de certaine partie d'un récit. Dérivée du Grec « ellipsis » qui veut dire un manque, l'ellipse est une technique de réalisation qui consiste à faire un saut dans l'histoire. C'est-à-dire passer sous silence une partie des faits. Elle est représentée grâce aux indices temporels. L'auteur de *L'étudiant étranger* souligne cela dans cet extrait :

C'est ainsi que naissent les amitiés. Pres a vingt ans, j'en ai tout juste dix-huit, on est à la fin de l'automne, journées et nuits tremblantes de beauté, j'entame mon deuxième mois, bien que sachant encore si peu de l'univers inconnu et stupéfiant dans laquelle j'ai plongé, je sens poindre la notion fragile que j'ai peut-être franchi la première étape d'une initiation très longue, et très compliquée²⁰².

Par le biais des indicateurs de temps comme « la fin de l'automne », « deuxième mois », le cinéaste fait un saut dans son histoire. Ce fait relève de l'ellipse. Il permet à l'auteur de ne pas s'attarder sur certains détails non nécessaire de son histoire. Autrement dit aller directement à l'essentiel. Mais aussi, avec l'ellipse le narrateur balaye tout « anachronisme » dans le récit. Cela veut dire qu'il tâche à éviter toute confusion de compréhension venant du lecteur. Puisqu'avec l'apport de l'ellipse dans un récit, le narrateur rend cohérent et explicite son œuvre.

C'est que l'on voit dans cet extrait. En disant à travers ce dernier « j'entame mon deuxième moi », Labro édifie en même temps son lecteur de l'évolution de son histoire dans le temps. Et par conséquent, de lui permettre de savoir qu'il n'est plus ce débutant. Cette annonce joue un rôle crucial dans la compréhension. Sans doute, elle démarque le lecteur de toutes surprises. Dès lors, on appréhende par-là que l'ellipse œuvre pour une meilleure compréhension d'un récit. Elle évite tout flou pouvant surcharger l'œuvre.

Ces techniques de temporalité cinématographique que ce soient l'ellipse, le flashforward et le flashback s'imposent dans les romans de Labro. Est-ce une manière pour l'auteur de venter sa qualité d'un réalisateur ? Non. Nous pensons que Labro cherche à apporter une nouveauté avec l'intrusion des techniques du cinéma dans ses romans. Ce que semble témoigner le polémiste français, Yann Moix en ces termes : « Philippe multiplie les angles de vue. À l'heure où les romans finissent au cinéma, ici, c'est le cinéma qui finit dans le roman : changements de focales, travelling, zooms, ralentis, champs-contrechamps, jump cut... C'est la première fois que je vois ça²⁰³ ». À travers ce propos de Moix, on peut voir que Labro tente de révolutionner le

²⁰² Philippe Labro, *L'étudiant étranger*, op. cit., pp. 25-26.

²⁰³ Yann Moix, « Philippe Labro, impressionnant », *Le Figaro*, publié le 05/02/2009, mis à jour le 05/02/2009. <https://www.lefigaro.fr/livres/2009/02/05/03005-20090205ARTFIG00456-philippe-labro-impressionnant-.php>, consulté le 30/08/2022.

roman. La contribution du scénario aux romans peut relever de l'instauration d'un genre nouveau.

En dehors de toute installation d'un genre nouveau, le roman-scénario apporte plus de solution en défi de l'écriture. Dans ce monde dominé par les médias, il peut faciliter la réadaptation d'un roman en film. Puisque c'est un roman qui s'apprête le mieux que n'importe quels autres à la réadaptation. Les romanciers doivent privilégier ce genre pour donner un nouveau souffle à la littérature qui est en train d'être délaissée au profit du numérique.

Au final, nous pouvons conclure que le roman-scénario est proche du discours romanesque, mais ouvert tout de même à l'écriture cinématographique. Dans la mesure où au-delà des aspects propres aux romans, il fait recours aux techniques du réalisateur. Ce sont le plus souvent des techniques relatives au synopsis, au flashback, au flashforward, à l'ellipse, etc.

CONCLUSION

Parler sur la thématique de l'intégration sociale nous a conduit à nous pencher en premier lieu sur le voyage. Engager ce travail dans cet élan n'est pas anodin. Il se préoccupe d'une logique afin d'être en harmonie avec l'esprit d'imagination de Philippe Labro. Certes dans *L'étudiant étranger*, la question de l'intégration est plus prégnante. Mais, elle n'en demeure pas la seule. Dans cette œuvre, par le procédé du retour en arrière, l'auteur revient de temps à autre sur les épisodes qui ont précédé son aventure américaine. Sur ce, il évoque son attrait pour l'inconnu (ailleurs) et notamment celui des États-Unis.

L'incitation au voyage relève de l'expérience personnelle de Labro dans *L'étudiant étranger*. Mais cette expérience peut symboliser celle de tous. Le goût pour l'inconnu a très tôt éveillé les sens du journaliste. Dès son jeune âge ce dernier manifeste une grande obsession pour la découverte d'autres horizons. Par le biais de ses lectures, l'homme de média rêve de partir loin de son paysage familial. Cela s'explique davantage par sa curiosité, faculté qui la pousse à la soif de vouloir tout découvrir.

C'est là où est née également sa fascination pour le nouveau continent. La lecture des romans de la prairie américaine, le cinéma américain, la musique, la libération française par l'Amérique ont influencé Philippe Labro. Par l'intermédiaire de ces derniers (cinéma, littérature, musique et autres), Labro voit les États-Unis comme un continent prometteur. Ce rêve de l'ailleurs grâce à ce qui est lu, vu et entendu a dominé la littérature du XXI siècle. Durant cette période, plusieurs personnages romanesques manifestent leur désir de partir sur la base de ce qu'ils ont miroité par l'entremise du média, surtout l'internet. C'est le cas de Madické dans *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome. Résidant à Niodior, par le biais des matchs télévisés, Madické voit l'Europe comme un « eldorado ». Un continent où il peut réaliser son rêve, celui de devenir footballeur professionnel. En atteste ce propos de Salie : « mon frère galopait vers ses rêves, de plus en plus orienté en France²⁰⁴ ».

Toutefois, la concrétisation du rêve de l'ailleurs se solde souvent par la perte d'illusion. Le séjour dans le pays d'accueil réserve d'autres surprises poignantes. Il est parfois à l'antipode de l'attente de l'immigré qui croit à la prospérité de la vie qui va s'offrir en lui. Labro connaît ce sort. Malgré, l'hospitalité de ses hôtes au moment de son séjour à Virginie, cependant le poids de l'étranger ne l'avait guère épargné. En tant qu'étudiant étranger, il découvre très tôt la singularité de son destin au sein de son établissement. Contrairement aux autres étudiants nationaux, quant à lui, il est contraint de rejoindre son pays à la fin de l'année. À ses yeux, cet

²⁰⁴ Fatou Diome, *Le ventre de l'atlantique*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2003, p. 82.

acte relève de discrimination de la part de ceux qui attribuent les bourses étrangère. Dans la mesure où ces derniers ne réservent aucune égalité de chance entre les étudiants étrangers et ceux du pays hôte.

Cette attitude ségrégationniste est celle que le cinéaste va aussi démonter et fustiger dans *L'étudiant étranger*. Dans cet ouvrage, le journaliste met à nue la discrimination infligée à l'encontre des Noirs. Vus au cliché de leur passé (esclave, sauvage et autres), les afro-américains subissaient des injustices notoires de la part des Blancs. À cause de leurs origines, ils se heurtaient aux barrières sociales. Ils étaient interdits d'accéder dans les mêmes établissements, les mêmes lieux publics et les mêmes marchés de travail que les Blancs. C'est cette injustice que le journaliste va remettre en cause. Lors de son séjour, il brise les tabous de la société virginienne en nouant une liaison avec une jeune institutrice noire. Il fréquentait aussi le nigger town (quartier noir). Cette révolte de l'auteur de *Quinze ans* témoigne son engagement et son souci de bâtir un monde de communion.

Au-delà de ces discriminations qui pourraient rendre précaire l'intégration de l'étranger, surgit la nostalgie. Dans *L'étudiant étranger*, Labro souligne la nostalgie comme entrave à la survie. Le regret du passé selon lui, précipite l'expatrié dans une immense mélancolie. En s'apitoyant sur son passé, ce dernier pourrait passer à côté de son objectif. C'est pour cela, l'homme de radio préconise une lutte acerbe contre la prédominance des souvenirs du passé. Pour lui, le passé ne doit pas posséder l'individu car les projets sont plus forts que les regrets. Dès lors, pour échapper à tous ces fléaux qui pourront endiguer l'intégration, le réalisateur favorise l'ouverture de l'étranger envers la communauté qui l'accueille.

L'étude sur l'intégration sociale que nous avons abordée dans *L'étudiant étranger* est celle qui a abouti à une intégration réussie. Le succès de cette intégration émane en grande partie de la volonté de celui qui a exercé l'expérience (Labro). Cependant la partition de la société hôte sur cette ladite intégration est non négligeable. Accepté de s'assimiler a rendu possible l'intégration de Philippe Labro. Cette façon de se faire place au sein d'une société s'opère sur deux niveaux. Il s'agit d'abord d'apprendre les valeurs et les normes qui régissent le corps social à intégrer. Cet apprentissage se fait par le truchement de l'école ainsi que les groupes de pairs (mentors, camarades, etc.) En suite cette manière d'appartenir à une société demande également la soumission, c'est-à-dire que le nouveau venu doit se plier aux comportements, aux rites, aux coutumes, aux modes vestimentaires, etc., de son groupe. Voilà une des étapes qui peut aboutir à une intégralité sans d'énormes difficultés que Labro théorise dans *L'étudiant étranger*.

Parallèlement à ce processus d'acculturation, la question d'ascension sociale n'est pas en rade dans la perspective d'insertion. L'analyse sur la thématique de l'intégration sociale nous a permis de voir que le changement de statut social peut être aussi un moyen efficace pour faire corps avec une société. Philippe Labro tente de démontrer cela. Dans son processus d'intégration, passer de statut de la pauvreté à celui de l'autonomie financière constitue un atout aux yeux de Labro. Pour ce dernier, il est impératif d'avoir de l'argent afin d'assurer son intégration dans une société à haut train de vie. C'est la raison pour laquelle il voit sans doute la nécessité du dollar. Pour se donner une vie à la hauteur des membres de la communauté où il aspire appartenir, le cinéaste montre qu'il lui faut beaucoup de dollars. Car il doit s'offrir des vêtements à la mode, se payer une voiture, donner sa partition pour les dépenses collectives, etc. Satisfaire toutes ces dépenses symbolise selon lui un besoin primordial, celui de se conformer aux usages collectifs. Dès lors, pour pallier ce désir, il met le curseur sur le travail. Dans la perception du cinéaste, le travail endosse moult vocations. Il éloigne non seulement l'homme du besoin, mais aussi il revêt une fonction thérapeutique. Donc pour Labro, accepter de travailler concourt à la satisfaction de son vouloir, c'est-à-dire d'être à l'abri du besoin financier afin d'assurer son intégration dans une société mondaine. Cette quête du conformisme est tout ce qui illustre la thématique d'intégration dans *L'étudiant étranger*.

De la même sorte que la thématique, l'écriture qui se déploie dans notre corpus est celle du mélange. Labro, dans cette œuvre, traduit sa volonté d'embrasser tout. Le fragment littéraire obéit à ce sacerdoce de l'auteur. Il prône le désordre. Avec l'écriture fragmentaire, le journaliste introduit toute sorte de discours de son roman. Ce sont de brève narration, de dialogue transcrit intégralement, de commentaire, de témoignage subjectif, de parole plurielle qui s'entrelacent les uns des autres. À côté de ces discours, dans *L'étudiant étranger*, se résonne plusieurs genres. Cet ouvrage s'ouvre à l'écriture dite nouveau journalisme et du roman-scénario. La première se manifeste par la prédominance du dialogue, de construction qui s'établit scène par scène et du monologue intérieur. Enfin, s'agissant du roman-scénario, il laisse voir l'écriture cinématographique. Il s'agit ici du synopsis, de flashback, de flashforward et de l'ellipse. *L'étudiant étranger* répond en quelque sorte à cette vision panoramique. Il se qualifie comme une œuvre qui puise d'éléments de part et d'autre afin d'aboutir à un produit fini.

À la fin de cette réflexion, la vocation de notre étude peut être perçue sans aucune équivoque. Intégrer la culture américaine à la sienne n'est pas un déni de ses origines pour Labro. Cet acte du romancier est animé par une volonté de promouvoir l'hybridité. L'auteur de *L'étudiant étranger* se veut être à la croisée de tout. Tenter de collecter le meilleur de chaque

chose constitue le projet de Philippe Labro. Cet éclectisme du journaliste se préoccupe aussi d'une quête de liberté et celle du pouvoir, excellé dans tous les domaines. À court terme, nous estimons que ce travail contribuera à mieux élucider la vocation de Philippe Labro dans *L'étudiant étranger*. Montrer la passion de Labro pour l'idée de la symbiose culturelle ou esthétique dans *L'étudiant étranger* représente l'objectif de notre étude. Néanmoins, nous étalerons davantage notre analyse sur cette œuvre dans la mesure où plusieurs aspects éveillent notre curiosité.

BIBLIOGRAPHIE

1. Corpus :

- Texte de base

LABRO (Philippe), *L'étudiant étranger*, Paris, Gallimard, 1986.

- Autres textes de l'auteur :

LABRO (Philippe), *J'irais nager dans plus de rivière*, Paris, Gallimard, 2022.

LABRO (Philippe), *Un été dans l'ouest*, Paris, Gallimard, 2013.

LABRO, (Philippe), *Le petit garçon*, Paris, Gallimard, 2018.

LABRO (Philippe), *Quinze ans*, Paris, Gallimard, 2019.

LABRO (Philippe), *Un début à Paris*, Paris, Gallimard, 2019. (Toutes ces œuvres secondes de l'auteur se réfèrent aux éditions numériques sur l'adresse : [https://www.gallimard.fr/.](https://www.gallimard.fr/))

2. Ouvrages généraux :

BARTHES (Roland), *S/Z*, Paris, Le Seuil, 1970.

BARTHES (Roland), *Critique et vérité*, Paris, Le Seuil, 1966.

BARTHES (Roland), *Le plaisir du texte*, Paris, Le Seuil, 1973.

GENETTE (Gérard), *Figure II*, Paris, Le Seuil, 1969.

GENETTE (Gérard), *Figure III*, Paris, Le Seuil, 1972.

LEJEUNE (Philippe), *Le pacte autobiographique*, Le Seuil, 1975.

SARTRE, (Jean Paul) *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948.

- Autres œuvres :

BALZAC (Honoré de), *Le Père Goriot*, Paris, Hachette, 2007.

BAYLON (Christian) et FABRE (Paul), *Initiation à la linguistique*, Paris, Nathan, 1999.

Cité par CABANIS (Pierre), *L'école des femmes*, Paris, Bordas, 1971.

DU Bellay (Joachim), *Les regrets*, Paris, Gallimard, 1975.

DIOME (Fatou), *Le ventre de l'atlantique*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2003.

FONTAINE (Jean de la), *Fables de la Fontaine, Illustration de Gustave Doré*, Editas, 1994.

HUGO (Victor), *Les contemplations*, Paris, Librairie Générale Française, 1985.

MAUPASSANT (Guy de), *Bel-Ami*, Paris, Gallimard, 1973.

MONTESQUIEU, *Les lettres persanes*, Paris, Flammarion, 1995.

LAMARTINE (Alphonse de), *Les méditations poétiques*, 1920, p. 55. (Texte numérisé et mise en ligne par Jack Lemaire pour Poètes. Com).

LOPEZ (Henri), *La nouvelle romance*, Yaoundé, CLE, 1976.

RABELAIS (François), *Pantagruel Gargantua*, Paris, Hachette, 1994.

ROUSSEAU (Jean Jacques), *Les confessions*, Paris, Hachette, 1997.

STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, Paris, Éditions du Carrefour, 1994.

VOLTAIRE, *Candide ou L'optimisme*, Paris, Hachette, 1991.

ZOLA (Émile), *Germinal*, Paris, Librairie Générale Française, 1983.

3. Entretien ou Interview :

BUSNEL (François), « Tom Wolfe, hommage de Philippe Labro », *La Grande Librairie*, 18mai, 2018, https://youtu.be/D-fV_a0PR7A, consulté 18/11/2022.

CREPU (Michel) entretien avec Philippe Labro, « Journalisme et Littérature », *Revue des deux Mondes*, février 2014, [en ligne]. Disponible sur : fb0049305f14133d6d596ca8f4555f4f.pdf, consulté le 03/11/2022.

FREY (Pascal), interview avec Philippe Labro, « Quel lecteur êtes-vous Philippe Labro ? », *Onlalu*, <https://www.onlalu.com/quel-lecteur-etes-vous-philippe-labro-36750/>, consulté le 24/08/2022.

Interview FAL, « Mon Amérique par Philippe Labro : cinquante portraits de légende », *intern@ute*, 2012, <http://salonlitteraire.linternaute.com/fr/interviews/content/1810557-mon-amerique-par-philippe-labro-cinquante-portraits-de-legende>, consulté le 30/08/2022.

NELSON (Jessica), « Entretien avec Philippe Labro », *L'équipe zone*, Le 25 février 2002, <https://www.zone-litteraire.com/litterature/interviews/entretien-avec-philippe-labro.html>, consulté le 25/08/2022.

Interview ROYANT (Olivier), « Les rêves américains de Philippe Labro », *Paris Match*, 18/11/2012, Mis à jour le 18/11/2012, <https://www.parismatch.com/Culture/Livres/Les-reves-americains-de-Philippe-Labro-159296>, consulté le 23/08/2022.

4. Articles :

BOUQUET (Brigitte), RIFFAULT (Jacques), « l'humour dans les diverses formes du rire », *Érès*, N° 2, 2010, pp.13-22, [en ligne], <https://www.cairn.info/revue-vie-sociale-2010-2-page-13.htm>, consulté le 20/04/2022.

Cité par CHEDALEUX (Delphine) dans, « Des jeunes femmes dans le cinéma français sous l'occupation : contradictions en noir et blanc » *Le temps des médias*, n°12, 2009, pp. 163-173, [en ligne], <https://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2009-1-page-163.htm>, consulté le 4/10/2022.

DIOP (Ch. M. S), « Folie, déni et échec dans *La plaie* de Malick Fall », *Revue Sénégalaise de Langues et de Littérature*, n° 8, 2015, pp. 19-34.

FOEGLE (Jean-Philippe), « L'infra-statut de l'étudiant étranger », *Plein droit*, n° 103, 2014, pp. 36-39, [en ligne], <https://www.cairn.info/revue-plein-droit-2014-4-page-36.htm>, consulté le 24/08/2022.

FERAL (Carole de), « Parlers jeunes » : une utile invention ? », *Langue et société*, n°141, 2012, pp. 3-21, [en ligne], <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2012-3-page-21.htm>, consulté le 26/09/2022.

GAGNON (Marlene), « Le beau voyage : Projet multidisciplinaire basé sur la lecture d'un roman », *Québec français* n° 135, 2004, pp. 90-93.

HOPPENOT (Eric), « Maurice Blanchot et l'écriture fragmentaire : "le temps de l'absence de temps" », *L'écriture fragmentaire : Théories et pratiques*, 2002, pp. 1-25, [en ligne]. Disponible sur Internet, <http://books.openedition.org/pupvd/29432>>, consulté le 01/11/2022.

Cité par HOPPENOT (Eric) dans, « Maurice Blanchot et l'écriture fragmentaire : "le temps de l'absence de temps" », *L'écriture fragmentaire : Théories et pratiques*, 2002, pp. 1-25, [en ligne]. Disponible sur Internet, <http://books.openedition.org/pupvd/29432>>, consulté le 01/11/2022.

N'DIAYE (Pap), « Pour une histoire des populations noires en France : préalables théoriques », *La Découverte*, n° 213, 2005, pp. 91-108, [en ligne], <https://www.cairn.info/revue-le-mouvement-social1-2005-4-page-91.htm>.

PEREZ (Coralie), « Pap Ndiaye (2008), *La condition noire. Essai sur une minorité française* », *Formation emploi*, n°104, octobre-décembre 2008, mis en ligne le 23 février 2009, pp. 89-92., [en ligne]. URL: <http://journals.openedition.org/formationemploi/1770>, consulté le 30 octobre2020.

VATAN (Florence), « Gustave Flaubert ou l'alambic des rêves », *Romantisme*, n° 178, 2017, pp. 50-61, [en ligne], <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2017-4-page-50.htm>, consulté le 23/02/2023.

VISWANATHAN (Jacqueline), « Ciné-romans : le livre du film » *Cinemas*, vol. 9, n°2-3, 1999, pp. 13-36, [en ligne], <https://doi.org/10.7202/024784ar>, consulté le 24/04/2022.

5. Mémoire et Thèse :

Cité par BOUCHOUCHA (Myriam) dans, « Initiation littéraire, écriture et réception du voyage », Mémoire, Université Mentouri de Constantine, 2007/ 2008.

KHAMZINA (Kamilla), « Conformisme ou dissidence ? Les implications psychologiques de l'incongruence entre les attitudes personnelles et la norme collective. », Thèse, Université Clermont Auvergne, 2019.

LOPEZ (Yoann), « Les questions noires en France. Revendications collectives contre perceptions individuelles », Thèse, Université Bordeaux 2, 2010.

PERREUR (Carine), « Le rêve américain dans l'œuvre de Romain Gary », Thèse, Université Sorbonne Nouvelle - Paris III, 2012.

6. Dictionnaires :

Le nouveau Petit Robert, édition millésimes, 2007.

Le Robert illustré, Paris, Nouvelle édition millésime, 2019.

Dictionnaire des synonymes, Paris, Nouvelle édition, 1990.

Le Grand Larousse illustré, Paris, Larousse, 2015.

7. Webographie :

BURGELIN (Claude), « roman d'éducation ou roman d'apprentissage », *Encyclopædia Universalis*, [en ligne], URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/roman-d-education-roman-d-apprentissage/>, consulté le 22 février 2023.

JUNIER (Héloïse), « Sommes-nous tous conformistes ? », *Ça m'intéresse*, 2013, <https://heloisejunier.com/2013/03/30/enquete-sommes-nous-tous-conformistes/>, consulté le 26/08/2022.

PAJOT Guillaume, « Tom Wolfe, une plume entre deux chaises », *Libération*, 31 juillet 2020, [en ligne]. Disponible sur : https://www.liberation.fr/livres/2020/07/31/tom-wolfe-une-plume-entre-deux-chaises_1795756/, consulté le 03/11/2022.

MOIX (Yann), « Philippe Labro, impressionnant », *Le Figaro*, publié le 05/02/2009, mis à jour le 05/02/2009. <https://www.lefigaro.fr/livres/2009/02/05/03005-20090205ARTFIG00456-philippe-labro-impressionnant-.php>, consulté le 30/08/2022.

WEINBERG (Achille), « pourquoi travaille-t-on ? », *Sciences Humaines*, n°242, 2012, [en ligne], https://www.scienceshumaines.com/pourquoi-travaille-t-on_fr_29536.html, consulté le 28/10/2022.

France-Amérique, « Philippe Labro, l'inlassable « américanologue », 21 Septembre 2017, <https://france-amerique.com/fr/philippe-labro-linlassable-americanologue/>, consulté le 24/08/2022.

Organisation internationale pour les Migrations (IOM), « Termes clés de la migration », <https://www.iom.int/fr/termes-cles-de-la-migration>, consulté le 28 avril 2022.

« Qu'est-ce que l'American Way of Life? », <https://www.americanbeauty-thefilm.com/>, consulté le 29/08/2022.

- **Sites consultés**

https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Philippe_Labro, consulté le 6/10/2022.

CNRTL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales), <https://www.cnrtl.fr/definition/apprentissage//0>, consulté 27/08/2022.

<https://fr.m.wiktionary.org/wiki/ali%C3%A9ner>, consulté le 28/10/ 2022.

<https://formations-lettres.sorbonne-universite.fr/fr/glossaire.html>, consulté le 29/12/2022.

https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Nouveau_journalisme, consulté 11/12/2022.

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE	IV
REMERCIEMENTS	V
INTRODUCTION	6
Première partie : Les sources et les tourments de l'intégration sociale	11
Chapitre I : Le voyage.....	12
1.1 Le désir de l'inconnu.....	13
1.2 Le rêve américain.....	20
Chapitre II : L'étranger (ailleurs).....	25
2.1 La discrimination.....	25
2.2 La nostalgie.....	31
Deuxième partie : L'intégration sociale : adoption et ambition	37
Chapitre I : L'assimilation.....	38
1.1 L'apprentissage.....	38
1.2 Le conformisme.....	44
Chapitre II : L'ascension sociale.....	48
2.1 Le monopole de l'argent.....	59
2.2 Le travail.....	55
Troisième partie : Le style et l'interférence de genres	61
Chapitre I : Le style d'écriture de Labro dans <i>L'étudiant étranger</i>	62
1.1 Le portrait physique.....	62
1.2 L'écriture fragmentaire.....	66
Chapitre II : L'interférence de genres dans <i>L'étudiant étranger</i>	71
2.1 Le nouveau journalisme.....	72
2.2 Le roman-scénario.....	77
CONCLUSION	83
BIBLIOGRAPHIE	88